UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00007888 1

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
C. Carrington Smith

RÉPERTOIRE

DU

THEATRE FRANÇAIS.

TOME XXXII.

SE TROUVE A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 27;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

14254

CHEFS-D'OEUVRE

DRAMATIQUES

DE

BEAUMARCHAIS.

TOME I.

14531.
27/11/17.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1822.

PQ
1956
A1
1822
t.1

NOTICE

SUR BEAUMARCHAIS.

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais naquit à Paris le 24 janvier 1732. Son père étoit horloger, et il le fut d'abord lui-même, sous le nom de Caron, qui étoit celui de sa famille.

Nul auteur ne mena une vie plus agitée. Tout le monde a entendu parler de ses procès; et ses mémoires, qui viennent d'être réimprimés, l'ont rendu bien autrement célèbre que son théâtre. Mais c'est à parler de ce dernier que nous devons nous borner: on y trouve cinq pièces composées pour le théâtre Français.

Eugénie, drame en cinq actes, en prose, parut, pour la première fois, le 29 janvier 1767, et fut joué seize fois avec succès.

Les deux Amis, drame en cinq actes, en prose, représenté, pour la première fois, le 13 janvier 1770, fut donné douze fois.

Le Barbier de Séville, comédie jouée d'abord en cinq actes, et réduite depuis à quatre, fut donnée, pour la première fois, le 23 février 1775:

elle eut alors treize représentations ; on la revoit toujours avec plaisir.

La Folle Journée, ou *le Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes, en prose, plus connue sous ce dernier titre, parut, pour la première fois, le 27 avril 1784. Elle fut jouée soixante-treize fois de suite. Une indisposition d'acteur en fit alors suspendre les représentations : elles furent bientôt continuées, et allèrent au-delà de cent.

L'Autre Tartufe, ou *la Mère coupable*, drame en cinq actes, en prose, avoit été joué le 26 juin 1792 au théâtre du marais ; mais l'auteur, sur la demande des acteurs du théâtre Français, la leur fit représenter le 5 mars 1797.

Beaumarchais fut honoré, pendant sa vie, de la protection de personnages puissants et respectables. Il se vit en butte à toutes sortes de peines, et comblé de succès en tous genres ; il a laissé le public incertain de l'idée qu'il devoit se faire de cet homme extraordinaire. Il mourut dans la nuit du 17 au 18 mai 1799, d'une apoplexie qui le frappa au milieu de son sommeil.

EUGÉNIE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE

1767.

Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde.

EUGÉNIE, acte III, scène IV.

PERSONNAGES.

LE BARON HARTLEY, père d'Eugénie.

LE LORD COMTE DE CLARENDON, amant d'Eugénie, cru son époux.

MADAME MURER, tante d'Eugénie.

EUGÉNIE, fille du Baron.

SIR CHARLES, frère d'Eugénie.

COWERLY, capitaine de haut-bord, ami du Baron.

DRINK, valet de chambre du comte de Clarendon.

BETSY, femme de chambre d'Eugénie.

ROBERT, premier laquais de madame Murer.

DES VALETS ARMÉS, personnages muets.

La scène est à Londres, dans une maison écartée, appartenant au comte de Clarendon.

HABILLEMENT DES PERSONNAGES,

SUIVANT LE COSTUME DE L'ÉTAT DE CHACUN EN ANGLETERRE.

LE BARON HARTLEY, vieux gentilhomme du pays de Galles, doit avoir un habit gris et veste rouge à petit galon d'or, une culotte grise, des bas gris roulés, des jarretières noires sur les bas, de petites boucles à ses souliers carrés et à talons hauts, une perruque à la brigadière ou un ample bonnet, un grand chapeau à la Ragotzi, une cravate nouée et passée dans une boutonnière de l'habit, un surtout de velours noir par-dessus tout l'habillement.

LE COMTE DE CLARENDON, jeune homme de la cour : un habit à la française des plus riches et des plus élégants ; dans les quatrième et cinquième actes, un frac tout uni, à revers de même étoffe.

MADAME MURER, riche veuve du pays de Galles : une robe anglaise toute ronde, de couleur sérieuse, à bottes, sans engageantes, sur un corps serré descendant bien bas ; un grand fichu carré à dentelles anciennes, attaché en croix sur la poitrine ; un tablier très long, sans bavette, avec une large dentelle au bas ; des souliers de même étoffe que la robe ; une barrette anglaise à den-

telles sur la tête, et par-dessus un chapeau de satin noir à rubans de même couleur.

EUGÉNIE : une robe anglaise toute ronde, de couleur gaie, à bottes, comme celle de madame Murer ; le tablier de même que sa tante ; des souliers blancs, un chapeau de paille doublé et bordé de rose, une barrette anglaise à dentelles sous son chapeau.

SIR CHARLES : un frac de drap bleu de roi à revers de même étoffe, boutons de métal plats, veste rouge croisée à petit galon, culotte noire, bas de fil gris, grand chapeau uni, cocarde noire, les cheveux redoublés en queue grosse et courte; manchettes plates et unies.

M. COWERLY, capitaine du haut-bord : grand uniforme de marine anglaise ; habit de drap bleu de roi à parements et revers de drap blanc, un galon d'or à la mousquetaire ; veste blanche, même galon ; double galon aux manches et aux poches de l'habit ; boutons de métal en bosse unis ; grand chapeau bordé ; cocarde noire fort apparente ; cheveux en cadenettes.

DRINK : habit brun à boutonnières d'or et à taille courte, fait à l'anglaise.

BETSY, jeune fille du pays de Galles : une robe an-

glaise de toile peinte toute ronde, à bottes; très petites manchettes ; fichu carré et croisé sur la poitrine ; tablier de batiste très long ; barrette à l'anglaise sur la tête ; point de chapeau.

N. B. Pour l'intelligence de plusieurs scènes dont tout l'effet dépend du jeu théâtral, j'ai cru devoir joindre ici la disposition exacte du salon. Aux deux côtés du fond, on voit deux portes : celle à droite est censée le passage par où l'on monte chez madame Murer; celle à gauche est l'appartement d'Eugénie. Sur la partie latérale du salon, à droite, est la porte qui mène au jardin ; vis-à-vis, à gauche, est celle d'entrée par où les visites s'annoncent. Du plafond descend un lustre allumé ; sur les côtés sont des cordons de sonnettes dont on fait usage. Cette vue du salon est l'aspect relatif aux spectateurs. En lisant la pièce, on sentira la nécessité de connaître cette disposition des lieux, que j'ai indiquée en partie dans le dialogue de la première scène.

EUGÉNIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon à la française du meilleur goût. Des malles et des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins est une table chargée d'un cabaret à thé. Les dames sont assises auprès. Madame Murer lit un papier anglais près de la bougie. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le Baron est assis derrière la table. Betsy est debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre dessus, de l'autre une bouteille de marasquin empaillée : elle verse un verre au Baron, et regarde après de côté et d'autre.

SCÈNE I.

LE BARON HARTLEY, MADAME MURER, EUGÉNIE, BETSY.

BETSY.

Comme tout ceci est beau ! Mais c'est la chambre de ma maîtresse qu'il faut voir !

LE BARON, *après avoir bu, remettant son verre sur le plateau.*

Celle-ci à droite?

BETSY.

Oui, monsieur; l'autre est un passage par où l'on monte chez madame.

LE BARON.

J'entends : ici dessus.

Mme MURER.

Vous ne sortez pas, monsieur? il est six heures.

LE BARON.

J'attends un carrosse... Hé bien! Eugénie, tu ne dis mot : est-ce que tu me boudes? Je ne te trouve plus si gaie qu'autrefois.

EUGÉNIE.

Je suis un peu fatiguée du voyage, mon père.

LE BARON.

Tu as pourtant couru le jardin tout l'après-midi avec ta tante.

EUGÉNIE.

Cette maison est si recherchée...

Mme MURER.

Il est vrai qu'elle est d'un goût... comme tout ce que le Comte fait faire. On ne trouve rien à desirer ici.

EUGÉNIE, *à part.*

Que celui à qui elle appartient. (*Betsy sort.*)

SCÈNE II.

EUGÉNIE, LE BARON, MADAME MURER, ROBERT.

ROBERT.

Monsieur, une voiture...

LE BARON, *à Robert en se levant.*

Mon chapeau, ma canne...

Mme MURER.

Robert, il faudra vider ces malles, et remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT.

On n'a pas encore eu le temps de se reconnoître.

LE BARON, *à Robert.*

Où dis-tu que loge le capitaine?

ROBERT.

Dans Sufolck-Street, tout auprès du Bagno.

LE BARON.

C'est bon. (*Robert sort.*)

SCÈNE III.

MADAME MURER, LE BARON, EUGÉNIE.

Mme MURER.

(*Le ton de madame Murer, dans toute cette scène, est un peu dédaigneux.*)

J'espère que vous n'oublierez pas de vous faire écrire chez le lord comte de Clarendon, quoiqu'il soit à Windsor : c'est un jeune seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette maison pendant notre séjour à Londres ; et vous sentez que ce sont là de ces devoirs...

LE BARON, *la contrefaisant.*

Le lord comte un tel, un grand seigneur, fort mon ami : comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine !

Mme MURER.

Ne voulez-vous pas y aller, monsieur ?

LE BARON.

Pardonnez-moi, ma sœur ; voilà trois fois que vous le dites : j'irai en sortant de chez le capitaine Cowerly.

Mme MURER.

Comme il vous plaira pour celui-là ; je ne m'y intéresse, ni ne veux le voir ici.

LE BARON.

Comment ! Le frère d'un homme qui va épouser ma fille !

Mme MURER.

Ce n'est pas une affaire faite.

LE BARON.

C'est comme si elle l'étoit.

Mme MURER.

Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly qui n'a pas cinq cents livres sterling de revenu, et qui est encore plus ridicule que son frère le capitaine !

LE BARON.

Ma sœur, je ne souffrirai jamais qu'on avilisse en ma présence un brave officier, mon ancien ami.

Mme MURER.

Fort bien : mais je n'attaque ni sa bravoure ni son ancienneté ; je dis seulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puisse aimer.

LE BARON.

De la manière dont les hommes d'aujourd'hui sont faits, c'est assez difficile.

Mme MURER.

Raison de plus pour le choisir aimable.

LE BARON.

Honnête.

Mme MURER.

L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON.

Ma foi, presque toujours. Enfin j'ai donné ma parole à Cowerly.

Mme MURER.

Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON.

Quelle femme! Puisqu'il faut vous dire tout, ma sœur, il y a entre nous un dédit de deux mille guinées; croyez-vous qu'on ait aussi la bonté de me le rendre?

Mme MURER.

Vous comptiez bien sur mon opposition, quand vous avez fait ce bel arrangement: il pourra vous coûter quelque chose; mais je ne changerai rien au mien. Je suis veuve et riche; ma nièce est sous ma conduite; elle attend tout de moi; et depuis la mort de sa mère le soin de l'établir me regarde seule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois; mais vous n'entendez rien.

LE BARON, *brusquement.*

Il est donc assez inutile que je vous écoute: je m'en vais. Adieu, mon Eugénie. Tu m'obéiras, n'est-ce pas? (*Il la baise au front, et sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

Mme MURER.

Qu'il m'amène ses Cowerly. (*après un peu de silence.*) A votre tour, ma nièce, je vous examine... Je conçois que la présence de votre père vous gêne, dans l'ignorance où il est de votre mariage ; mais avec moi que signifie cet air? J'ai tout fait pour vous ; je vous ai mariée... Le plus bel établissement des trois royaumes ! Votre époux est obligé de vous quitter ; vous êtes chagrine ; vous brûlez de le rejoindre à Londres : je vous y amène, tout cède à vos desirs...

EUGÉNIE, *tristement.*

Cette ignorance de mon père m'inquiète, madame. D'un autre côté, milord... Devions-nous le trouver absent, lorsque nos lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée ?

Mme MURER.

Il est à Windsor avec la cour. Un homme de son rang n'est pas toujours le maître de quitter...

EUGÉNIE.

Il a bien changé !

Mme MURER.

Que voulez-vous dire ?

EUGÉNIE.

Que, s'il avoit eu ces torts lorsque vous m'ordonnâtes de recevoir sa main, je ne me serois pas mise dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

Mme MURER.

Lorsque je vous ordonnai, miss! A vous entendre, on croiroit que je vous fis violence; et cependant sans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée sans dot, femme d'un vieillard ombrageux, et sur-tout confinée pour la vie au château de Cowerly... Car rien ne peut détacher votre père de son insipide projet.

EUGÉNIE.

Mais si le comte a cessé de m'aimer?

Mme MURER.

En serez-vous moins milady Clarendon...? Et puis, quelle idée! Un homme qui a tout sacrifié au bonheur de vous posséder!

EUGÉNIE, *pénétrée.*

Il étoit tendre alors. Que de larmes il versa lorsqu'il fallut nous séparer! Je pleurois aussi, mais je sentois que les plus grandes peines ont leur douceur quand elles sont partagées. Quelle différence!

Mme MURER.

Vous oubliez donc votre nouvel état, et com-

bien l'espoir de la voir bientôt mère rend une jeune femme plus chère à son mari? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéressante?

EUGÉNIE.

Son peu d'empressement n'en est que plus affligeant.

Mme MURER.

Et moi, je vous dis que vos soupçons l'outragent.

EUGÉNIE.

Avec quel plaisir je m'avouerois coupable!

Mme MURER.

Vous l'êtes plus que vous ne pensez; et cette tristesse, ces larmes, ces inquiétudes... croyez-vous tout cela bien raisonnable?

EUGÉNIE.

Graces aux considérations qui tiennent notre mariage secret, il faut bien que je dévore mes peines. Mais aussi, milord... n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons!

Mme MURER.

Son valet de chambre est ici: je vais envoyer chez lui pour vous tranquilliser. (*Elle sonne.*)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, MADAME MURER, DRINK.

DRINK, *à Eugénie.*

Que veut milady?

Mme MURER.

Encore milady? On lui a défendu cent fois de vous nommer ainsi.

EUGÉNIE, *avec bonté.*

Dis-moi, Drinck, quand ton maître revient-il à Londres?

DRINK.

On l'attend à tout moment : les relais sont sur la route depuis le matin.

Mme MURER.

Vous l'entendez. Rentrons, ma nièce. (*à Drink.*) Vous, allez voir s'il est arrivé.

DRINK.

Bon! madame, il seroit accouru...

SCÈNE VI.

DRINK.

S'il me paie pour mentir, il faut avouer que je m'en acquitte loyalement; mais ça me fait de la peine... C'est un ange que cette fille-là.

Quelle douceur! Elle apprivoiseroit des tigres. Oui, il faut être pire qu'un tigre pour avoir pu tromper une femme aussi parfaite, et l'abandonner après. Mon maître, oui, je le répète, mon maître, quoique moins âgé, est cent fois plus scélérat que moi.

SCÈNE VII.

LE COMTE DE CLARENDON, DRINK.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Courage, mons Drink.

DRINK, *étonné.*

Qui diantre vous savoit là, milord? On vous croit à Windsor.

LE COMTE.

Vous disiez donc que le plus scélérat de nous deux, ce n'est pas vous.

DRINK, *d'un ton un peu résolu.*

Ma foi, milord, puisque vous l'avez entendu...

LE COMTE.

Ce lieu est sûr, apparemment?

DRINK.

Il n'y a personne. La nièce est chez la tante, le bon homme de père est sorti.

LE COMTE, *surpris.*

Le père est avec elles?

DRINK.

Sans lui et sans un vieux procès qu'on a déterré je ne sais où, auroit-on trouvé un prétexte à ce voyage?

LE COMTE.

Surcroît d'embarras! Et elles sont ici?

DRINK.

D'hier au soir.

LE COMTE.

Que dit-on de mon absence?

DRINK.

Mademoiselle a beaucoup pleuré.

LE COMTE.

Ah! je suis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet de mariage?

DRINK.

Oh! le diable gagne trop à vos desseins pour y nuire.

LE COMTE, *avec humeur.*

Je crois que le maraud s'ingère...

DRINK.

Parlons, milord, sans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE.

Et qui ne l'est pas, veux-tu dire?

DRINK.

Et qui ne peut tarder à être instruite que vous en épousez une autre. Quand je pense à ce der-

nier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes... Un contrat supposé; des registres contrefaits; un ministre de votre façon... Dieu sait... Tous les rôles distribués à chacun de nous, et joués... Quand je me rappelle la confiance de cette tante, la piété de la nièce pendant la ridicule cérémonie, et dans votre chapelle encore... Non, je crois aussi fermement qu'il n'y aura jamais pour vous, ni pour votre intendant qui fit le ministre, ni pour nous qui servîmes de témoins...

LE COMTE *fait un geste furieux qui coupe la parole à Drink, et après une petite pause dit froidement :*

Monsieur Drink, vous êtes le plus sot coquin que je connoisse. (*Il tire sa bourse, et la lui donne.*) Vous n'êtes plus à moi; sortez : mais si la moindre indiscrétion...

DRINK.

Est-ce que j'ai jamais manqué à milord?

LE COMTE.

Je déteste les valets raisonneurs, et je me défie sur-tout des fripons scrupuleux.

DRINK.

Eh bien! je ne dirai plus un seul mot : usez de moi comme il vous plaira. Mais pour la demoiselle, en vérité, c'est dommage.

LE COMTE.

Vous faites l'homme de bien; mais à la vue de l'or votre conscience s'apaise... Je ne suis pas votre dupe.

DRINK.

Si vous le croyez, mon maître, voilà la bourse.

LE COMTE, *refusant de la prendre.*

Cela suffit; mais qu'il ne vous arrive jamais... Approchez. Puisqu'on ne sait rien de ce fatal mariage...

DRINK.

Fatal! Qui vous force à le conclure?

LE COMTE.

Le roi, qui a parlé; mon oncle qui presse; des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie; (*à part.*) et plus que tout, la honte que j'aurois de dévoiler mon odieuse conduite.

DRINK.

Mais comment cacher ici...

LE COMTE, *rêvant.*

Oh! je... Quand une fois je serai marié... Et puis elles ne verront personne... Cette maison, quoique assez près de mon hôtel, est dans un quartier perdu... Je ferai en sorte qu'elles repartent bientôt. Va toujours m'annoncer: cette visite préviendra les soupçons...

DRINK, *se retournant.*

Les soupçons! Qui diable oseroit seulement penser ce que nous exécutons, nous autres?

LE COMTE.

Il a raison. (*Il le rappelle.*) Écoute, écoute.

DRINK.

Milord?

LE COMTE, *à lui-même, en se promenant.*

Je crois que la tête a tourné en même temps à tout le monde. (*à Drink.*) Ont-elles déja reçu des lettres?

DRINK.

Pas encore.

LE COMTE, *à lui-même en se promenant.*

C'est mon intendant... Parcequ'il est prêt à rendre l'ame... il me mande... il me fait une frayeur avec ses remords... Le malheureux... après m'avoir lui-même jeté dans tous ces embarras... Je crains qu'avant de mourir il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (*à Drink.*) Tu iràs toi-même à la poste.

DRINK.

Oui, milord.

LE COMTE.

Prends-y garde, au moins. Il ne faudroit qu'une lettre comme celle que j'en reçois. Tu connois son écriture?

DRINK.

J'entends. Tout ce qui viendra de là...

LE COMTE.

Fort bien. Va m'annoncer. (*Drink sort par la porte qui conduit chez madame Murer.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *se promenant avec inquiétude.*

Que je suis loin de l'air tranquille que j'affecte...! Elle croit être ma femme... elle m'écrit... Sa lettre me poursuit... Elle espère qu'un fils me rendra bientôt notre union plus chère... Elle aime les souffrances de son nouvel état... Misérable ambition...! Je l'adore, et j'en épouse une autre... Elle arrive, et l'on me marie... Mon oncle... Oh! s'il savoit... Peut-être... Non, il me déshériteroit... (*Il se jette dans un fauteuil.*) Que de peines, d'intrigues...! Si l'on calculoit bien ce qu'il en coûte pour être méchant... (*se levant brusquement.*) Les réflexions de cet homme m'ont troublé... Comme si je n'avois pas assez du cri de ma conscience, sans être encore assailli des remords de mes valets... Elle va venir... Ah! je ne pourrai jamais soutenir sa vue. L'ascendant de sa vertu m'écrase... La voici... Qu'elle est belle!

SCÈNE IX.

MADAME MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE, *en courant, arrive la première; puis elle s'arrête tout-à-coup en rougissant.*

LE COMTE, *s'avançant vers elle, et lui prenant la main avec quelque embarras.*

Un mouvement plus naturel vous faisoit précipiter vos pas, Eugénie. Aurois-je eu le malheur de mériter... ? (*à madame Murer qui entre, en la saluant.*) Ah, madame, pardon : vous me voyez confus de m'être laissé prévenir

Mme MURER.

Vous vous moquez, milord. Est-ce dans une maison à vous qu'il convient de faire des façons?

LE COMTE, *prenant la main d'Eugénie.*

Que j'ai souffert, ma chère Eugénie, de la dure nécessité de m'éloigner au moment de votre arrivée! J'aurois désobéi à mon oncle, au roi même, si l'intérêt de notre union...

EUGÉNIE, *soupirant.*

Ah, milord!

Mme MURER.

Elle s'afflige.

LE COMTE, *vivement.*

Et de quoi? Vous m'effrayez! Parlez, je vous prie.

EUGÉNIE.

Rappelez-vous, milord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'insu de nos parents.

LE COMTE.

J'en ai trop soupiré pour l'oublier jamais.

EUGÉNIE, *avec douleur.*

Votre présence me soutenoit contre mes réflexions; mais bientôt des souvenirs cruels m'assaillirent en foule... Les derniers conseils d'une mère mourante... la faute que je commettois contre mon père absent... l'air de mystère qui accompagna l'auguste cérémonie dans votre château.

Mme MURER.

N'étoit-il pas indispensable?

EUGÉNIE.

Votre départ, nécessaire pour vous, mais douloureux pour moi... (*baissant la voix.*) mon état...

LE COMTE *lui baise la main.*

Votre état, Eugénie! Ce qui met le sceau à mon bonheur peut-il vous affliger? (*à part.*) Infortunée!

EUGÉNIE, *tendrement.*

Ah! qu'il me seroit cher, s'il ne m'exposoit pas...

LE COMTE.

Je me croirai bien malheureux, si ma présence n'a pas la force de dissiper ces nuages. Mais qu'exigez-vous de moi? Ordonnez.

EUGÉNIE.

Puisqu'il m'est permis de demander, je desire que vous employiez auprès de mon père cet art de persuader, ah! que vous possédez si parfaite ment.

LE COMTE.

Ma chère Eugénie!

EUGÉNIE

Je souhaiterois que nous nous occupassions tous à le tirer d'une ignorance qui ne peut durer plus long-temps sans crime et sans danger pour moi.

Mme MURER.

Le comte seul peut décider la question.

LE COMTE, *avec timidité.*

Je suivrai vos volontés en tout. Mais à Londres... Si près de mon oncle... S'exposer... Cette colère si redoutable de votre père... Je pensois que l'on pourroit remettre cet aveu délicat à notre retour au pays de Galles.

EUGÉNIE, *vivement.*

Où vous viendrez?

LE COMTE.

J'espérois vous y rejoindre avant peu.

EUGÉNIE, *tendrement.*

Que ne l'écriviez-vous? Un seul mot de ce dessein nous eût empêchées de venir à Londres.

LE COMTE, *vivement.*

Quand vous n'auriez pas suivi d'aussi près la nouvelle que j'ai reçue de votre résolution, je me serois bien gardé d'y rien changer. Mon empressement égaloit le vôtre. (*d'un ton très affectueux.*) Aurois-je voulu suspendre un voyage qui a mille attraits pour moi?

Mme MURER.

Il est charmant.

EUGÉNIE, *baissant les yeux.*

Je n'ai plus qu'une plainte à faire : me la pardonnerez-vous, milord?

LE COMTE.

Ne me cachez rien, je vous en conjure.

EUGÉNIE, *avec embarras.*

Un cœur sensible s'inquiète de tout. Il m'a semblé voir dans vos lettres une espèce d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint...

LE COMTE, *un peu décontenancé.*

Ainsi donc on me réduit à justifier ma délicatesse même! Vos soupçons m'y contraignent; je le ferai. (*prenant un ton plus rassuré.*) Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, et ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épousant, fut d'unir la douce sécurité des plaisirs honnêtes aux charmes d'une passion vive et toujours nouvelle. Je disois : Quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur...! Vous pleurez, Eugénie!

EUGÉNIE, *lui tendant les bras, et le regardant avec passion.*

Ah! laisse-les couler... La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah, mon cher époux! la joie a donc aussi ses larmes!

LE COMTE, *troublé.*

Eugénie...! (*à part.*) Dans quel trouble elle me jette!

Mme MURER.

Eh bien, ma nièce?

EUGÉNIE, *avec joie.*

Je n'en croirai plus mon cœur; il fut trop timide.

LE BARON, *dehors, sans être aperçu.*

Pas un scheling avec.

Mme MURER.

Reconnoissez mon frère au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE, *à part.*

Il faut avoir une ame féroce pour résister à tant de charmes.

SCÈNE X.

LE BARON, LE COMTE, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE BARON, *en entrant, crie dehors.*

Renvoyez-le, vous dis-je. (*à lui-même, en avançant.*) L'indigne séjour! la sotte ville! et sur-tout l'impertinent usage d'aller voir des gens qu'on sait absents!

Mme MURER.

Toujours emporté!

LE BARON.

Hé bien, hé bien, ma sœur! ce n'est pas vous que cela regarde.

Mme MURER.

Je le crois, monsieur : mais que doit penser de vous milord Clarendon?

LE BARON, *saluant.*

Ah! pardon, milord.

Mme MURER.

Il vient ici vous offrir ses bons offices auprès de vos juges...

LE BARON, *au comte.*

Excusez : l'on vous dira que j'ai passé à votre hôtel.

LE COMTE.

Je suis fâché, monsieur...

LE BARON, *se tournant vers sa fille.*

Bonjour, mon Eugénie.

LE COMTE, *à lui-même, se rappelant la dernière phrase d'Eugénie.*

La joie a donc aussi ses larmes !

LE BARON, *au comte.*

Comment la trouvez-vous, milord ? Mais vous vous connoissez déja. Son frère et elle, voilà tout ce qui me reste... Elle était gaie autrefois : les filles deviennent précieuses en grandissant. Ah ! quand elle sera mariée... ! A propos de mariage, j'allois oublier de vous faire un compliment.

LE COMTE, *interrompant.*

A moi, monsieur ? Je n'en veux recevoir que sur le bonheur que j'ai en ce moment de présenter mes respects à ces dames.

LE BARON.

Eh ! non, non : c'est sur votre mariage.

Mme MURER, *vivement.*

Son mariage!

EUGÉNIE, *à part, avec frayeur.*

Ah ciel!

LE COMTE, *d'un air contraint.*

Vous voulez rire.

LE BARON.

Ma foi! je ne l'ai pas deviné. Votre suisse a dit que vous étiez à la cour pour un mariage...

LE COMTE, *interrompant.*

Ah, ah!... oui : c'est... c'est un de mes parents. Vous savez que, pour peu qu'on tienne à quelqu'un, on va pour la signature...

LE BARON.

Non : il dit que cela vous regarde.

LE COMTE, *embarrassé.*

Discours de valets... Il est bien vrai que mon oncle, ayant eu dessein de m'établir, m'a proposé depuis peu une fille de qualité fort riche ; (*regardant Eugénie.*) mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas insister. Cela s'est su et peut-être trop répandu : voilà l'origine d'un bruit qui n'a et n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON.

Pardon, au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous

fâcher. Un joli homme comme vous, couru des belles...

Mme MURER.

Mon frère va s'égayer. Trouvez bon, messieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE, *saluant.*

Ce sera moi, si vous le voulez bien. J'ai quelques affaires pressées. Je vous demande la permission, mesdames, de vous voir le plus souvent...

Mme MURER.

Jamais aussi souvent que nous le desirons, milord. (*Le Comte sort, le Baron l'accompagne: ils se font des politesses.*)

SCÈNE XI.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

Mme MURER.

Avec quelle adresse et quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer!

EUGÉNIE, *honteuse d'un petit mouvement de frayeur, se jette dans les bras de sa tante.*

Grondez donc votre folle de nièce... A un certain mot de mon père, n'ai-je pas éprouvé un serrement de cœur affreux...! Il m'avoit caché ces

bruits dans la crainte de m'affliger... Comme il m'a regardée en répondant... ! Ah ! ma tante, que je l'aime !

Mme MURER *l'embrasse.*

Ma nièce, vous êtes la plus heureuse des femmes. (*Elles vont chez le Baron par la porte d'entrée.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Un domestique entre. Après avoir rangé les siéges qui sont autour de la table à thé, il en emporte le cabaret, et vient remettre la table à sa place auprès du mur de côté. Il enlève des paquets dont quelques fauteuils sont chargés, et sort en regardant si tout est bien en ordre.

L'action théâtrale ne reposant jamais, j'ai pensé qu'on pourroit essayer de lier un acte à celui qui le suit par une action pantomime qui soutiendroit, sans la fatiguer, l'attention des spectateurs, et indiqueroit ce qui se passe derrière la scène pendant l'entr'acte. Je l'ai désignée entre chaque acte. Tout ce qui tend à donner de la vérité est précieux dans un drame sérieux, et l'illusion tient plutôt aux petites choses qu'aux grandes. Les comédiens Français, qui n'ont rien négligé pour que cette pièce fît plaisir, ont craint que l'œil sévère du public ne désapprouvât tant de nouveautés à-la-fois : ils n'ont pas osé hasarder les entr'actes. Si on les joue en société, on verra que ce qui n'est qu'indifférent, tant que l'action n'est pas engagée, devient assez important entre les derniers actes.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DRINK, *un paquet de lettres à la main. Il se retourne en rentrant, et crie au facteur qui s'en va :*

A moi seul, entendez-vous? (*Il avance dans le salon.*) Un homme averti en vaut deux, dit-on. Voyons ce que le facteur vient de me remettre. Il faut servir un maître qui rosse aussi fort qu'il récompense bien. (*Il lit une adresse.*) Hem, m, m, à monsieur, monsieur le baron Hartley. Voilà pour le père. Quelque sanglier forcé, quelque chien éreinté, etc. etc. (*Il en lit une autre.*) Hem, m, m... Armée d'Irlande : c'est du fils. Ceci doit encore passer; l'ordre ne porte pas d'arrêter les paquebots. (*Il en regarde une troisième.*) Hem, m, m, Lancastre! voici qui paroît suspect. (*Il lit.*) A madame, madame Murer, près du parc Saint-James... Pour la tante... C'est l'écriture de de M. Williams, notre marieur, l'intendant de Milord... main basse sur celle-ci. Peste! la jeune

personne eût appris... A propos, il se meurt, dit mon maître. Voyons un peu ce qu'il écrit : puisque je ne dois pas la remettre, je puis bien la lire ; il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre ; et si l'on apprend quelquefois...! (*Il hésite un peu, et enfin rompant le cachet, il lit :*) « Ma- « dame, je touche au moment terrible où je vais « rendre compte de toutes les actions de ma vie. » (*Il parle.*) Un intendant... le compte sera long. (*Il lit.*) « Les remords me pressent, et je veux « réparer autant qu'il est en moi, par cet avis « tardif, le crime dont je me suis rendu cou- « pable, en portant le jeune lord, comte de Cla- « rendon, à tromper votre malheureuse nièce « par un mariage simulé. » (*Il parle.*) Mon maître s'étoit douté de cette lettre : c'est un vrai démon pour les précautions.

SCÈNE II.

LE COMTE, DRINK.

LE COMTE, *arrivant par le jardin avec précaution.*

Est-ce toi, Drink ?

DRINK.

Milord ?

LE COMTE.

Un mot, et je m'enfuis.

DRINK.

Je vous écoute.

LE COMTE.

J'avois oublié.... J'étois si troublé en sortant... Mon mariage, qui se fait demain, est dans la bouche de tout le monde : on ne parle d'autre chose... Il faut empêcher qu'aucune visite, aujourd'hui sur-tout, ne vienne ici souffler le vent de la discorde.

DRINK.

Elles ne connoissent personne à Londres.

LE COMTE.

Je sais que le père est fort l'ami d'un certain capitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de mon oncle; brave homme, mais dont le défaut est d'apprendre le soir à toute la ville les secrets qu'on lui a dits à l'oreille le matin dans les maisons.

DRINK.

Quelle figure est-ce ?

LE COMTE.

Tu ne connois que lui. Du temps de la petite, il a soupé dix fois dans ce salon.

DRINK.

Quoi! ce bavard qui a vous brouillé depuis avec

Laure, en lui rapportant que lady Alton avoit passé un jour entier ici?

LE COMTE.

Où diable vas-tu chercher lady Alton?

DRINK.

Ah, vraiment non! c'est plus nouveau que cela. C'étoit donc une des deux Aufalsen? Ma foi, je confonds les époques : il en est tant venu!

LE COMTE.

Eh, non! c'est celui qui a marié cette fille soi-disant d'honneur de la reine à ce benêt d'Harlington, quand je la quittai.

DRINK.

Ah! j'y suis, j'y suis.

LE COMTE.

S'il se présentoit...

DRINK.

Laissez-moi faire. Il en sera de lui comme du facteur, dont j'ai fort à propos barré le chemin

LE COMTE.

Je te l'avois recommandé.

DRINK.

C'est ce que je disois : mon maître n'oublie rien.

LE COMTE.

Eh bien?

DRINK, *s'approchant d'un air de confiance.*

J'ai détourné une furieuse lettre de ce Williams pour la tante.

LE COMTE, *lui coupant la parole.*

Paix ! c'est Eugénie.

SCÈNE III.

EUGÉNIE, LE COMTE, DRINK.

EUGÉNIE, *faisant un cri de surprise.*

Ah, milord !

LE COMTE, *à Drink.*

Je ne puis l'éviter. Laisse-nous.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE, *avec joie.*

Apprenez la plus agréable nouvelle...

LE COMTE.

Si elle intéresse mon Eugénie...

EUGÉNIE.

Mon père est enchanté de vous. Ah, j'en étois bien sûre ! Il faisoit votre éloge à l'instant. Je me serois mise de bon cœur à ses pieds pour le remercier. Il me rendoit fière de mon époux. Je me suis sentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE, *ému.*

Vous me faites trembler! exposer tout ce que j'aime au brusque effet de son ressentiment!

EUGÉNIE, *vivement.*

Je sais qu'il est violent; mais il est mon père. Il est juste, et bon. Venez, milord; que notre profond respect le désarme. Entrons: ce moment sera le plus heureux...

LE COMTE, *embarrassé.*

Eugénie! quoi, vous voulez...? quoi, sans nulle précaution...?

EUGÉNIE, *avec beaucoup de feu.*

Si jamais je te fus chère, c'est aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donne-moi cette marque de ton amour. Viens: depuis trop long-temps des soupçons odieux outragent ta femme; les regards méchants la poursuivent. Fais cesser un si pénible état; déchire le voile qui l'expose à rougir. Tombons aux genoux de mon père. Viens, il ne nous résistera pas.

LE COMTE, *à part.*

Quel embarras! (*à Eugénie.*) Souffrez au moins que je le revoie encore avant pour affermir ses bonnes dispositions.

EUGÉNIE, *lui prenant la main.*

Non: elles peuvent changer. La première impression est pour toi. Non, je ne te quitterai plus.

SCÈNE V.

MADAME MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

LE COMTE, *apercevant madame Murer.*

Ah, madame! venez m'aider à lui faire entendre raison.

Mme MURER.

Le comte ici! J'aurois dû m'en douter à l'air d'empressement dont elle est sortie. Mais de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Sur quelques mots en ma faveur échappés à son père, sa belle ame s'est échauffée. Elle veut, elle exige que nous lui fassions à l'instant un aveu de notre union.

Mme MURER.

Ah, milord! gardez-vous-en bien. Mon avis, au contraire, est que vous vous retiriez promptement. S'il s'éveilloit et vous trouvoit ici, ce prompt retour lui feroit soupçonner...

LE COMTE, *cachant sa joie sous un air empressé.*

Tout seroit perdu! Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puisque c'est à sa sûreté que je fais ce sacrifice. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *le regarde aller, et après un peu de silence dit douloureusement :*

Il s'en va!

Mme MURER.

Mais vous avez donc tout-à-coup perdu l'esprit?

EUGÉNIE.

Être réduite à composer avec son devoir; n'oser regarder son père : voilà ma vie. Je suis confuse en sa présence ; sa bonté me pèse, sa confiance me fait rougir, et ses caresses m'humilient. Il est si accablant de recevoir des éloges, et de sentir qu'on ne les mérite pas!

Mme MURER.

Mais à Londres, où le comte a tant de ménagements à garder... D'ailleurs, votre état ne rend pas encore cet aveu indispensable.

EUGÉNIE.

N'est-il pas plus aisé de prévenir un mal que d'en arrêter les progrès? Le temps fuit, l'occasion échappe, les convenances diminuent, l'embarras de parler augmente, et le malheur arrive.

Mme MURER.

Votre époux est trop délicat pour vous exposer...

EUGÉNIE, *vivement.*

N'avez-vous pas trouvé, comme moi, un peu d'apprêt dans son air, de recherches dans son langage? Cela me frappe à présent que j'y réfléchis. Cette touchante simplicité qu'il avoit à la campagne étoit bien préférable.

Mme MURER.

Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

SCÈNE VII.

MADAME MURER, EUGÉNIE, DRINK.

Mme MURER, *à Drink, qui tient un paquet.*

Qu'est-ce que c'est?

DRINK.

Des lettres que le facteur vient d'apporter.

Mme MURER, *parcourant les adresses.*

D'Irlande: voici des nouvelles. (*Drink range le salon, et écoute la conversation.*)

EUGÉNIE, *avec vivacité.*

De mon frère?

Mme MURER.

Non; c'est une lettre de son cousin, qui sert dans le même corps. (*Elle lit tout bas.*)

EUGÉNIE.

Point de lettres de sir Charles! Il est bien étonnant...

Mme MURER, *à Drink, qui ouvre une malle.*

Laissez cela. Betsy serrera nos habits. (*Drink sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *pendant que madame Murer lit bas.*

Son silence me surprend et m'afflige.

Mme MURER, *d'un ton composé.*

S'il vous afflige, miss, la lettre de sir Henri ne me paroît pas propre à vous consoler. Votre frère n'a pas reçu nos dernières : c'est un terrible état que le métier de la guerre!

EUGÉNIE, *troublée.*

Mon frère est mort!

Mme MURER.

Ai-je dit un mot de cela?

EUGÉNIE.

Je n'ai pas une goutte de sang.

Mme MURER.

Puisque votre effroi va au-devant de mes précautions, lisez vous-même.

EUGÉNIE *lit en tremblant.*

« Mon cousin, grièvement insulté par son co-

« lonel, l'a forcé de se battre, et l'a désarmé. Son « ennemi vient de le dénoncer; ce qui a obligé « sir Charles à prendre secrètement la route de « Londres: mais le colonel le suit, pour l'accu- « ser chez le ministre. » Ah, mon frère!

SCÈNE IX.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE BARON.

Hé bien! parceque je m'endors un moment en jasant avec vous...

EUGÉNIE, *troublée.*

Mon frère s'est battu.

LE BARON.

D'où savez-vous cela?

EUGÉNIE.

C'est ce que mande sir Henri.

Mme MURER, *avec importance.*

Et il a désarmé son homme. Si ce n'étoit pas son colonel!

LE BARON.

Son colonel tout comme un autre.

EUGÉNIE.

Mon père, ma tante, occupons-nous tous des moyens de le sauver?

Mme MURER.

Où le prendre?

EUGÉNIE.

Mon cousin dit qu'il est à Londres.

Mme MURER.

Mais il ne sait pas que nous y sommes.

EUGÉNIE, *baissant les yeux.*

Milord Clarendon ne pourroit-il pas...?

Mme MURER, *d'un air dédaigneux.*

Le cher lord! Ah, oui... si monsieur lui fait la grace d'accepter ses services.

LE BARON, *lui rendant son air.*

Ma foi, ce seroit ma dernière ressource. Donne-moi la lettre, Eugénie. (*Il lit bas.*) Diable! (*Il lit tout haut.*) « Quand il ne réussiroit pas à le per-« dre, avertissez sir Charles d'être toujours sur « ses gardes : le colonel a la réputation de se dé-« faire des gens par toutes sortes de voies... » Bon: cela ne peut pas être ; un officier...

Mme MURER.

Cet événement me ramène à ce que je vous disois tantôt, monsieur : si, au lieu de destiner votre fille à un vieux militaire sans fortune, vous trouviez bon que l'on eût pour elle des vues plus relevées. Les protections aujourd'hui...

LE BARON.

Nous y voilà encore. Ma sœur, une bonne fois

pour toutes, afin de n'y jamais revenir, vous aimez les lords, les gens de haut parage, et moi je les déteste. Ma fille m'est trop chère pour la sacrifier à votre vanité, et la rendre malheureuse.

Mme MURER.

Et pourquoi malheureuse ?

LE BARON.

Est-ce que je ne connois pas vos petits grands seigneurs? Voyez-les dans les unions même les plus égales pour la fortune : une fille est mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours; l'infidélité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables, ne sont qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires; les fortunes se dissipent, les terres s'engagent, se vendent: encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

Mme MURER.

Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons? Vous faites le procès à la jeunesse, et nullement à la qualité. C'est dans cet état, au contraire, que les hommes ont le plus de ressources. S'ils se sont dérangés, un jour ils deviennent sages; et alors les graces de la cour...

LE BARON.

Arrivent tout à point pour réparer leurs sottises, n'est-ce pas? Peut-on solliciter des récompenses, quand on n'a rien fait pour son pays? Et quand le principe des demandes est aussi honteux, n'est-il pas absurde de faire fond d'avance sur des graces qui peuvent être mille fois mieux appliquées? Mais je veux encore que son importunité les arrache; hé bien! je lui préférerai toujours un brave officier qui les aura méritées sans les obtenir; et cet homme, c'est Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la cour, il a l'estime de toute l'armée : l'un vaut bien l'autre, je crois.

Mme MURER.

Mais, monsieur...

LE BARON, *impatient.*

Mais, madame, si vous êtes éprise à ce point de vos lords, que n'en épousez-vous quelqu'un vous-même?

Mme MURER, *fièrement.*

Vous mériteriez que je le fisse, et que je transportasse tous mes biens dans une famille étrangère.

LE BARON, *la saluant.*

A votre aise, ma sœur. Pour mes enfants moins

de fortune, moins d'extravagance, moins d'occasions de sottises.

EUGÉNIE, *à part.*

Toujours en querelle! Que je suis malheureuse!

SCÈNE X.

ROBERT, LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

ROBERT.

Le capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON.

Il ne pouvoit arriver plus à propos. Qu'il entre.

SCÈNE XI.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

Mme MURER.

Un moment, s'il vous plaît, que nous soyons parties. Je vous l'ai dit, c'est un homme que je ne puis souffrir.

LE BARON.

Mais quelle politesse avez-vous donc, vous autres? Un de nos amis communs, et qui va nous appartenir.

SCÈNE XII.

LE CAPITAINE COWERLY, LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE CAPITAINE, *d'un ton bruyant.*

Bonjour, mon très cher.

LE BARON.

Bonjour, capitaine. Nous jouons aux barres.

LE CAPITAINE.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet que vous y avez laissé. Mais, en honneur, je m'en retournois sans vous voir.

LE BARON.

Et pourquoi?

LE CAPITAINE.

Un de vos gens, le plus obstiné valet (je ne sais où je l'ai vu), prétendoit qu'il n'y avoit personne au logis.

LE BARON.

Je n'ai point donné d'ordre. Ma sœur!

Mme MURER, *sèchement.*

Ni moi. A peine arrivés, nous n'attendions aucune visite.

LE CAPITAINE.

En ce cas, baron, j'aurai doublement à me

féliciter d'avoir forcé la porte, si je puis vous être utile, et si ces dames veulent bien agréer mes hommages.

LE BARON.

Capitaine, c'est ma sœur, et voici bientôt la tienne. (*montrant sa fille.*)

LE CAPITAINE, *à Eugénie.*

J'envie, mademoiselle, le sort de mon frère: en vous voyant, on n'est plus étonné des précautions qu'il a prises pour assurer son bonheur.

Mme MURER, *d'un air distrait.*

Comme dit fort bien monsieur, les précautions sont toujours utiles en affaires; chacun prend les siennes.

LE CAPITAINE, *cherchant des yeux.*

Mais où donc est-il?

LE BARON.

Qui?

LE CAPITAINE.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils? Qui le sait?

Mme MURER.

A quoi tend cette question, monsieur?

LE CAPITAINE.

N'est-ce pas son affaire qui vous attire tous à Londres?

LE BARON.

Pas un mot de celá : un maudit procès, dont je ne sais autre chose sinon que j'ai raison... Mais connoîtrois-tu déja l'aventure de mon fils?

LE CAPITAINE.

C'est une misère, une vétille, moins que rien.

LE BARON.

Sans doute : il n'y a que la subordination...

Mme MURER, *sèchement.*

J'admire comment monsieur a le don de tout deviner : nous en recevons la première nouvelle à l'instant.

LE CAPITAINE.

Moi je l'ai vu, madame.

EUGÉNIE.

Mon frère?

LE CAPITAINE.

Oui, mademoiselle.

LE BARON.

Où? Quand? Comment?

LE CAPITAINE.

Au parc, avant-hier, sur la brune. Sir Charles est ici secrétement depuis cinq jours; il ne sort que le soir, parcequ'il s'est battu contre son colonel : il se fait appeler le chevalier Campley. N'est ce pas cela?

Mme MURER.

Nous n'en savons pas tant.

EUGÉNIE.

Où pourrons-nous le trouver, monsieur?

LE BARON.

En quel lieu loge-t-il?

LE CAPITAINE.

Ma foi, je n'en sais rien. Mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai son affaire: j'ai quelque crédit, comme vous savez.

Mme MURER, *dédaigneusement.*

La seule chose dont nous ayons besoin est justement celle que monsieur ignore.

LE CAPITAINE.

Mais, madame, je n'ai pas pu le prendre à la gorge pour lui faire déclarer sa demeure; et, en lisant tout-à-l'heure le billet du baron, je croyois de bonne foi le rencontrer ici.

Mme MURER.

Cela est d'autant plus malheureux, que, dans le besoin où il est d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du ministre.

LE CAPITAINE.

Oh! ce pays-ci est tout plein de gens qui font profession de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel est-il? Je vous dirai bientôt...

Mme MURER, *dédaigneusement.*

Ce n'est que le comte de Clarendon.

LE CAPITAINE.

Le neveu de milord duc?

Mme MURER.

Pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je le crois. Son oncle l'idolâtre : il est fort de mes amis. Je me charge, si vous voulez...

Mme MURER, *d'un air vain.*

Il me fait aussi l'honneur d'être un peu des miens.

LE BARON.

C'est lui qui nous loge.

LE CAPITAINE.

Vous avez raison. Je regardois en entrant... Mais ce valet a détourné mon attention... Eh, parbleu! c'est un homme à lui. Je disois bien... Je reconnois tout ceci. Nous avons fait quelquefois de jolis soupers dans ce salon : c'est, comme il l'appelle à la française, sa petite maison.

Mme MURER, *fièrement.*

Petite maison, monsieur?

LE BARON.

Eh, petite ou grande! faut-il disputer sur un mot? il suffit qu'il nous la prête. . Il étoit ici il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE.

Aujourd'hui? je l'aurois parié à Windsor.

LE BARON.

Il en arrivoit.

LE CAPITAINE.

C'est, ma foi, vrai. J'oubliois que le mariage se fait à Londres.

Mme MURER et EUGÉNIE, *en même temps.*

Le mariage!

LE CAPITAINE.

Oui, demain. Mais vous m'étonnez : il n'est pas possible que vous l'ignoriez, si vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON.

Je le savois bien, moi.

Mme MURER, *dédaigneusement.*

Hum... C'est comme la petite maison. Que voulez-vous dire? Quel mariage?

LE CAPITAINE.

Le plus grand mariage d'Angleterre : la fille du comte de Winchester ; un gouvernement que le roi donne au jeune lord en présent de noces. Mais c'est une chose publique et que tout Londres sait.

EUGÉNIE, *à part.*

Dieu! où me cacher?

Mme MURER.

Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LE CAPITAINE.

Quoi! sérieusement? Dès que madame nie les faits, je n'ai plus rien à dire.

LE BARON.

Il est vrai, capitaine, qu'il s'en est beaucoup défendu tantôt.

LE CAPITAINE.

Mais moi qui passe ma vie avec son oncle, moi qu'on a consulté sur tout. Ce sera comme il vous plaira, au reste. Ainsi donc les livrées faites, les carrosses et les diamants achetés, l'hôtel meublé, les articles signés, sont autant de chimères?

EUGÉNIE, *à part.*

Ah, malheureuse!

LE BARON.

Mais, ma sœur, cela me paroît assez positif: qu'avez-vous à répondre?

Mme MURER.

Que monsieur a rêvé tout ce qu'il dit, parceque je sais de très bonne part, moi, que le comte a d'autres engagements.

LE CAPITAINE.

Ah! oui: quelque illustre infortunée dont il

aura ajouté la conquête à la liste nombreuse de ses bonnes fortunes. Nous connoissons l'homme. Je me souviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avoit tenu quelque temps éloigné de la capitale.

MME MURER, *dédaigneusement.*

Un goût provincial?

LE BARON, *riant.*

Quelque jeune innocente à qui il aura fait faire des découvertes, et dont il s'est amusé, apparemment?

LE CAPITAINE.

Voilà tout.

LE BARON, *d'un air content.*

C'est bon, c'est bon. Je ne suis pas fâché que de temps en temps une pauvre abandonnée serve d'exemple aux autres, et tienne un peu ces demoiselles en respect devant les suites de leurs petites passions. Et les père et mère! Moi, c'est cela qui me réjouit.

EUGÉNIE, *à part.*

Je ne puis plus soutenir le supplice où je suis.

LE CAPITAINE.

Mademoiselle me paroît incommodée.

LE BARON.

Ma fille...? Qu'as-tu donc, ma chère enfant?

EUGÉNIE, *tremblante.*

Je ne me sens pas bien, mon père.

Mme MURER.

Je vous l'avois dit aussi, ma chère nièce; nous devions nous retirer. Venez, laissons ces messieurs se raconter leurs merveilleuses anecdotes.

SCÈNE XIII.

LE BARON, LE CAPITAINE.

LE BARON.

Pardon, capitaine.

LE CAPITAINE, *lui prenant la main.*

Adieu, baron; je prends bien de la part...

LE BARON, *le ramenant.*

Ah, çà! mon fils, je te prie, comment dis-tu qu'il se fait appeler?

LE CAPITAINE.

Le chevalier Campley.

LE BARON.

Campley? Si je n'écris pas ce nom-là, je ne m'en souviendrai jamais. C'est que j'ai là une lettre qui menace d'assassin... Il ne va que la nuit... seul... tout cela est inquiétant.

LE CAPITAINE.

J'irai demain au soir au parc; et si je le trouve, je lui sers moi-même d'escorte jusqu'ici.

LE BARON.

A merveille. (*Ils sortent par la porte du vestibule.*)

FIN DU SECOND ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Betsy sort de la chambre d'Eugénie, ouvre une malle et en tire plusieurs robes, l'une après l'autre, qu'elle secoue, qu'elle déplisse et qu'elle étend sur le sofa du foud du salon. Elle ôte ensuite de la malle quelques ajustements, et un chapeau galant de sa maîtresse qu'elle s'essaie avec complaisance devant une glace, après avoir regardé si personne ne peut la voir. Elle se met à genoux devant une seconde malle, et l'ouvre pour en tirer de nouvelles hardes. Au milieu de ce travail, Drink et Robert entrent en se disputant : c'est là l'instant où l'orchestre doit cesser de jouer, et où l'acte commence.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BETSY, DRINK, ROBERT.

DRINK, *à Robert, en disputant.*

Et moi, je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'annoncer ?

ROBERT.

Mais c'est que vous ignorez que le capitaine Cowerly est l'intime ami de monsieur ?

DRINK, *plus haut, en colère.*

L'intime ami du diable ! Est-ce à toi d'entrer dans les raisons ? Es-tu valet de chambre ici ?

BETSY, *à genoux, se retourne.*

Chut...! parlez plus bas ; ma maîtresse est chez elle : elle est incommodée. (*Elle prend des robes sous son bras, et va pour entrer chez Eugénie.*)

DRINK, *courant après.*

Miss, miss, n'avez-vous plus rien à prendre dans les malles ? (*Il veut l'embrasser.*)

BETSY, *s'esquivant.*

Ah ! sans doute... Non, vous pouvez les emporter. (*Elle entre chez Eugénie.*)

SCÈNE II.

DRINK, ROBERT.

DRINK *revient prendre la malle.*

Que cela t'arrive encore!

ROBERT.

Voilà bien du bruit pour rien. (*Ils enlèvent une malle, et sortent.*)

SCÈNE III.

EUGÉNIE, BETSY.

(Eugénie sort de chez elle; elle marche lentement comme quelqu'un enseveli dans une rêverie profonde. Betsy, qui la suit, lui donne un fauteuil; elle s'assied en portant son mouchoir à ses yeux, sans parler. Betsy la considère quelque temps, fait le geste de la compassion, soupire, prend d'autres hardes, et rentre dans la chambre de sa maîtresse.)

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, *assise, d'un ton bien douloureux.*

J'ai beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'environne. Quand je cherche à me rassu-

rer, tout m'accable... Personne dans le sein de qui répandre ma douleur... (*Les valets viennent chercher la deuxième malle. Eugénie reste en silence tant qu'ils restent dans le salon.*) Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde... O ma mère! c'est bien aujourd'hui que je dois vous pleurer! (*Elle se lève vivement.*) C'est trop souffrir... Quand cet aveu me rendroit la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon père. L'état le plus funeste est moins pénible que mon agitation... Mais les craintes de ma tante... ses défenses... Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah, malheureuse! c'étoit alors qu'il falloit penser ainsi. Dieu! le voici! (*Elle tombe dans son siege.*)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, LE BARON.

LE BARON.

Tu es ressortie, mon enfant : ton état m'inquiète.

EUGÉNIE, *à part.*

Que lui dirai-je? (*Elle veut se lever, son père la fait rasseoir.*)

LE BARON, *avec bonté.*

Tes yeux sont rouges: tu as pleuré. Ma sœur t'aura sans doute...

EUGÉNIE, *tremblante.*

Non, non, monsieur : ses bontés et les vôtres seront toujours présentes à ma mémoire.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinois avec le capitaine, et le tout pour la contrarier un moment; car elle est engouée de ce milord, qui, franchement, est bien le plus mauvais sujet... Dès qu'on en dit un mot, elle vous saute aux yeux. Que nous importe qu'il se soit amusé d'une folle, et qu'il l'ait abandonnée? Ce n'est pas la centième. On feroit peut-être mieux de ne pas rire de ces choses-là; mais lorsqu'elles n'intéressent personne, et que les détails en sont plaisants... C'est une drôle de femme, avec son esprit. Au reste, si notre conversation t'a déplu, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGÉNIE, *à part.*

Je suis hors de moi !

LE BARON, *tirant un siege auprès d'elle, et la baisant avant de s'asseoir.*

Viens, mon Eugénie: baise-moi. Tu es sage, toi, honnête, douce; tu mérites toute ma tendresse.

EUGÉNIE, *troublée, se lève.*

Mon père...

LE BARON, *attendri.*

Qu'as-tu, mon enfant? tu ne m'aimes plus du tout.

EUGÉNIE, *se laissant tomber à genoux.*

Ah! mon père...!

LE BARON, *étonné.*

Qu'avez-vous donc, miss? Je ne vous reconnois plus.

EUGÉNIE, *tremblante.*

C'est moi...

LE BARON, *vivement.*

Quoi? c'est moi.

EUGÉNIE, *éperdue, se cachant le visage.*

Vous la voyez...

LE BARON, *brusquement.*

Vous m'impatientez. Qu'est-ce que je vois?

EUGÉNIE, *morte de frayeur.*

C'est moi... Le comte... Mon père...

LE BARON, *avec violence.*

C'est moi... Le comte... Mon père... Achevez: parlerez-vous? (*Eugénie se cache la tête entre les genoux de son père sans répondre.*) Seriez-vous cette malheureuse?

EUGÉNIE, *sentant que les soupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte.*

Je suis mariée.

LE BARON *se lève, et la repousse avec indignation.*

Mariée ! Sans mon consentement ! (*Eugénie tombe : un mouvement de tendresse fait courir le Baron à sa fille pour la relever.*)

SCÈNE VI.

MADAME MURER, *accourant ;* LE BARON, EUGÉNIE.

Mme MURER.

Quel vacarme ! quels cris ! A qui en avez-vous donc, monsieur ?

LE BARON *relevoit tendrement sa fille ; il la jette sur son fauteuil, et reprend toute sa colère.*

Ma sœur, ma sœur, laissez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille. Félicitez-vous : l'insolente miss mariée à l'insu de ses parents...

Mme MURER, *froidement.*

Point du tout : je le sais.

LE BARON, *en colère.*

Comment, vous le savez !

Mme MURER, *froidement.*

Oui, je le sais.

LE BARON.

Et qui suis-je donc, moi ?

Mme MURER, *froidement.*

Vous êtes un homme très violent, et le plus déraisonnable gentilhomme d'Angleterre.

LE BARON, *étouffant de fureur.*

Hé mais... hé mais, vous me feriez mourir avec votre sang-froid et vos injures. On m'ose déclarer..

Mme MURER, *fièrement.*

Voilà son tort : je le lui avois défendu. C'est par là seulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui causez.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je assez malheureuse !

Mme MURER, *froidement.*

Laissez-moi parler, milady.

LE BARON.

Milady ?

Mme MURER.

Oui, milady ; et c'est moi qui l'ai mariée, de mon autorité privée, au lord comte de Clarendon.

LE BARON, *outré.*

A ce milord ?

Mme MURER.

A lui-même.

LE BARON.

Je devois bien me douter que votre misérable vanité...

Mme MURER, *s'échauffant.*

Quelles objections avez-vous à faire ?

LE BARON.

Contre lui? mille; et une seule les renferme toutes : c'est un libertin déclaré.

Mme MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge si magnifique!

LE BARON.

Il est bien question de cela. Je louois son esprit, sa figure, un certain éclat, des avantages qui le distinguent, mais qui me l'auroient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en abuse au mépris de ses mœurs et de sa réputation.

Mme MURER.

Vous êtes toujours outré. Hé bien, il s'est autrefois permis des libertés qu'il est le premier à condamner aujourd'hui : car c'est un homme plein d'honneur.

LE BARON.

Avec les hommes, et scélérat avec les femmes : voilà le mot. Votre sexe a toujours eu dans le cœur un sentiment secret de préférence pour les gens de ce caractère.

EUGÉNIE, *tout en larmes.*

Ah, mon père! si vous le connoissiez mieux, vous regretteriez...

LE BARON.

C'est toi qui pleureras de l'avoir méconnu... Une femme juger son séducteur!

Mme MURER.

Mais moi...?

LE BARON, *furieux.*

Vous...? vous êtes mille fois...

Mme MURER.

Point de mots; des choses.

LE BARON, *avec feu.*

C'est un homme incapable de remords sur un genre de faute dont la multiplicité seule fait ses délices; fomentant de gaieté de cœur dans la famille d'autrui des désordres qui feroient son désespoir dans la sienne; plein de mépris pour toutes les femmes, parmi lesquelles il cherche ses victimes, ou choisit les complices de ses dérèglements.

Mme MURER.

Mais vous conviendrez que sa femme est au moins exceptée de ce mépris général; et plus vous reconnoissez de mérite à votre fille, plus elle est propre à le ramener.

LE BARON.

Je vous remercie pour elle, ma sœur. Ainsi donc le bonheur que vous lui avez ménagé est d'être attachée au sort d'un homme sans mœurs;

de partager les affections banales de son mari avec vingt femmes méprisables. La voilà destinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes dont il aura peut-être la bassesse de se faire un triomphe à ses yeux; la fille la plus modeste est devenue l'esclave d'un libertin dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendresse et la fidélité qu'il exige de sa femme. Je te croyois plus délicate, Eugénie.

EUGÉNIE, *du ton du ressentiment que le respect réprime.*

En vérité, monsieur, je me flatte que jamais le modèle d'un portrait aussi vil n'auroit été dangereux pour moi.

Mme MURER, *avec impatience.*

Mais c'est que le comte n'est point du tout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il, dans le feu de la première jeunesse, un peu trop négligé de faire parler avantageusement de ses mœurs; mais...

LE BARON.

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui, jusqu'à présent, a méprisé la censure publique sur le point le plus important?

Mme MURER.

Quel garant? Tout ce qui inspire la confiance, cimente l'estime, et augmente la bonne opinion:

la franchise de son caractère, qui le rend supérieur au déguisement, même dans ce qui lui est contraire; la noblesse de ses procédées avec ses inférieurs; sa générosité pour ses domestiques; et la bonté de son cœur, qui le porte à soulager tous les malheureux.

EUGÉNIE, *avec amour.*

Ce n'est pas un ennemi de la vertu, je vous assure, mon père.

LE BARON.

Voilà comme on érige tout en vertu dans ceux qu'on veut défendre. Il est humain, il est grand, généreux, obligeant: tout cela n'est-il pas bien méritoire? Amenez-moi quelqu'un pour qui ces choses-là ne soient pas un plaisir? Et qu'en voulez-vous conclure?

Mme MURER.

Qu'un homme aussi noble, aussi bienfaisant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuste et cruel uniquement pour l'objet de son amour.

LE BARON, *adouci.*

Je le voudrois: mais...

EUGÉNIE.

Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON, *plus doucement.*

Mon enfant, l'ame d'un libertin est inexpli-

cable; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaisanteries du capitaine sur sa dernière aventure n'avoient pas rapport à des temps antérieurs à son mariage avec toi.

Mme MURER.

C'est où je vous attendois. Tout cet amer badinage a porté sur votre fille, dont l'union mystérieuse a donné jour à mille fausses conjectures; mais quand vous saurez qu'il l'adore...

LE BARON, *haussant les épaules.*

Il l'adore! C'est encore un de leurs termes, *adorer.* Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes gens aiment leurs femmes; ceux qui les trompent les adorent: mais les femmes veulent être adorées.

Mme MURER.

Vous penserez différemment lorsque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union...

LE BARON.

Comment?

Mme MURER, *du ton de quelqu'un qui croit en dire assez.*

Lorsque avant peu...

LE BARON, *à sa fille.*

Bon! Est-ce qu'elle dit vrai?

EUGÉNIE, *fléchissant le genou.*

Ah, mon père! comblez par votre bénédiction le bonheur de votre fille.

LE BARON, *la relevant avec tendresse.*

Réellement! Hé bien... ! hé bien... ! hé bien! mon enfant, puisque c'est ainsi, j'approuve tout. (*à part.*) Aussi bien est-ce un mal sans remède.

EUGÉNIE.

De quel poids mon cœur est soulagé !

Mme MURER.

Milady, embrassez votre père.

LE BARON, *baisant Eugénie.*

Laisse là milady; sois toujours mon Eugénie.

EUGÉNIE, *avec feu.*

Toute la vie, mon père. (*par exclamation.*) Ah, milord ! quel jour heureux pour nous !

LE BARON, *du ton d'un homme que ce mot de* milord *ramène à d'autres idées.*

Mais dites-moi donc un peu, vous autres : puisqu'elle est la femme de ce milord, que diable veulent-ils dire avec cet autre mariage ? car aussi on n'y comprend rien.

Mme MURER.

Il vous l'a dit tantôt : discours de valets, bruits populaires.

EUGÉNIE.

J'en ai été troublée malgré moi.

LE BARON.

C'est que cela n'est pas net, au moins.

MME MURER.

Drink est son homme de confiance : il n'y a qu'à l'interroger vous-même. (*Elle sonne.*)

SCÈNE VII.

(Cette scène marche rapidement.)

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE, DRINK.

LE BARON.

Vous avez raison; je saurai bientôt... (*Saisissant Drink au collet.*) Viens ici, fripon : dis-moi tout ce que tu sais du mariage.

DRINK, *regarde autour de lui d'un air embarrassé.*

Du mariage... Est-ce qu'on auroit appris... Maudit intendant...!

LE BARON, *vivement.*

Cet intendant? Parleras-tu...? Faut-il...?

DRINK, *effrayé.*

Non, non, monsieur... Il n'est pas besoin que vous vous fâchiez pour cela. C'est le mariage que vous demandez?

LE BARON.

Oui.

DRINK, *à part.*

Il faut mentir ici. (*haut.*) Il est véritable, le mariage.

LE BARON.

Véritable? Eh bien! ma sœur?

Mme MURER.

Il vous ment.

DRINK.

Je ne mens pas, monsieur.

LE BARON, *avec violence.*

Tu ne mens pas, misérable?

DRINK, *à part.*

Allons, tout est découvert; quelque autre lettre sera venue.

LE BARON.

Raconte-moi le fait: je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK.

Monsieur...puisque vous le savez aussi bien que moi...

LE BARON.

Traître!

Mme MURER, *retenant le baron.*

Mon frère!

LE BARON.

Qu'il laisse son verbiage, et qu'il avoue.

DRINK, *cherchant et tirant une lettre de sa poche.*

Puisqu'il n'y a plus moyen de dissimuler... voici une lettre de M. Williams, l'intendant de milord.

LE BARON, *lui arrachant la lettre.*

Pour qui ?

DRINK.

Elle est adressée à madame.

Mme MURER.

A moi ? D'où me vient cette préférence ? et quel rapport cet intendant...

DRINK, *surpris.*

Comment, quel rapport ? C'est le même qui a fait le mariage...

Mme MURER, *prenant la lettre au baron.*

D'honneur si j'y entends quelque chose. Elle est décachetée.

LE BARON.

Mais apprends-moi comment il peut penser à se marier étant l'époux de ma fille ?

DRINK, *tout-à-fait troublé.*

Quoi, monsieur ! c'est du nouveau mariage que vous parlez ?

LE BARON.

Et duquel donc ?

Mme MURER, *ayant lu.*

Ah, le scélérat ! (*Elle porte les mains à son visage, qu'elle couvre de la lettre chiffonnée.*)

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est ?

DRINK.

Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter l'Angleterre. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

Mme MURER, *avec horreur.*

Il nous a trompés indignement! Ma nièce n'est pas sa femme.

EUGÉNIE, *les bras levés.*

Dieu tout-puissant! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

Mme MURER.

Son intendant a servi de ministre, et toute la race infernale de complices.

LE BARON, *frappant du pied.*

Rage! fureur! O femmes, qu'avez-vous fait?

Mme MURER, *effrayée.*

Mon frère, par pitié, suspendez vos reproches. Ne voyez-vous pas l'état où elle est?

EUGÉNIE, *se relevant.*

Non, ne l'arrêtez pas. Je n'ai plus rien à craindre que de vivre... Mon père, j'implore votre colère...

LE BARON, *hors de lui.*

Et tu l'as méritée... Sexe perfide! femmes à jamais le trouble et le déshonneur des familles. Noyez-vous maintenant dans des larmes inutiles... Avez-vous cru vous soustraire à mon obéissance? avez-vous cru violer impunément le plus saint des devoirs...? Tu l'as osé: toutes tes démarches se sont trouvées fausses; tu as été séduite, trompée, déshonorée; et le ciel t'en punit par l'abandon de ton père et sa malédiction.

EUGÉNIE, *s'élançant vers le baron, et le retenant à bras le corps.*

Ah, mon père! ayez pitié de mon désespoir; révoquez l'épouvantable arrêt que vous venez de prononcer.

LE BARON, *attendri, la repousse doucement.*

Otez-vous de mes yeux: vous m'avez rendu le plus misérable des hommes. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *courant dans les bras de sa tante.*

Ah, madame! m'abandonnerez-vous aussi?

Mme MURER.

Non, mon enfant. Écoutez-moi.

EUGÉNIE.

Ah, ma tante! venez, secondez-moi : courons nous jeter aux pieds de mon père, implorons ses bontés, et sortons tous d'une odieuse maison...

Mme MURER.

Ce n'est pas mon avis : il faut y rester au contraire, et écrire au comte que vous l'attendez ici ce soir.

EUGÉNIE, *avec horreur.*

Lui...! moi...! vous me faites frémir.

Mme MURER.

Il le faut : il viendra; vous l'accablerez de reproches, j'y joindrai les miens; il apprendra que votre père veut implorer le secours des lois. La crainte ou le repentir peut le ramener.

EUGÉNIE, *outrée.*

Et je serois assez lâche, après son indignité... Je devrois respecter un jour celui que je ne peux plus estimer! J'irois au pied des autels jurer la fidélité au parjure, la soumission à l'homme sans foi, et une tendresse éternelle au perfide qui m'a sacrifiée! Plutôt mourir mille fois.

Mme MURER, *fermement.*

Prenez garde, miss, qu'ici l'opprobre seroit le fruit du découragement.

EUGÉNIE, *au désespoir.*

L'opprobre! m'en reste-t-il encore à redouter?

Dégradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie sous la malédiction de mon père, en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE X.

MADAME MURER *la regarde aller.*

Elle me quitte, et n'écrit pas... (*Elle se promène.*) Un père en fureur qui ne connoît plus rien; une fille au désespoir qui n'écoute personne; un amant scélérat qui comble la mesure... Quelle horrible situation! (*Elle rêve un moment.*) Vengeance, soutiens mon courage! Je vais écrire moi-même au comte. S'il vient... Traître, tu paieras cher les peines que tu nous causes!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Un domestique entre, range le salon, éteint le lustre et les bougies de l'appartement. On entend une sonnette de l'intérieur : il écoute, et indique par son geste que c'est madame Murer qui sonne. Il y court. Un moment après il repasse avec un bougeoir allumé, et sort par la porte du vestibule ; il rentre sans lumière, suivi de plusieurs domestiques auxquels il parle bas, et ils passent tous à petit bruit chez madame Murer, qui est alors censée leur donner ses ordres. Les valets repassent dans le salon, courent dehors par le vestibule, et rentrent chez madame Murer par le même salon, armés de couteaux de chasse, d'épées et de flambeaux non allumés. Un moment après, Robert entre par le vestibule, une lettre à la main, un bougeoir dans l'autre. Comme c'est la réponse du comte de Clarendon qu'il rapporte, il se presse de passer chez madame Murer pour la lui remettre. Il y a ici un petit intervalle de temps sans mouvement, et le quatrième acte commence.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MADAME MURER; ROBERT, *portant un bougeoir, rallume les bougies qui ont été éteintes sur la table pendant l'entr'acte: le salon est obscur.*

Mme MURER *tient un billet, et en marchant se parle à elle-même.*

Il viendra. (*au laquais.*) Vous avez été bien long-temps?

ROBERT.

Il n'étoit pas rentré: j'ai attendu. Et puis, c'est un tapage dans l'hôtel; il se marie demain: tout est sens dessus dessous; on ne savoit où prendre de l'encre et du papier.

Mme MURER, *à part.*

Il viendra... Écoute, Robert, fais exactement ce que je vais t'ordonner. Va dans le jardin, tout auprès de la petite porte; tiens-toi là sans remuer; et quand tu entendras le bruit d'une clef dans la serrure, viens vite ici m'en donner avis.

ROBERT.

Il doit donc entrer par là ?

Mme MURER.

Faites ce qu'on vous dit. (*Robert sort par la porte du jardin.*)

SCÈNE II.

MADAME MURER, *se promenant, et frappant du billet sur sa main.*

Il viendra... Je te tiens donc à mon tour, fourbe insigne! Le parti est violent... c'est le plus sûr... Il convient si bien au caractère du père... Je dois pourtant l'en prévenir. (*Elle regarde sa montre.*) J'ai le temps... Il est à consoler sa fille : il a jeté son feu maintenant... c'est comme je le veux... Il faut dompter cet homme pour le ramener. Le voici ! Qu'il a l'air accablé !

SCÈNE III.

LE BARON, MADAME MURER.

Mme MURER, *d'un ton sombre.*

Eh bien! monsieur, êtes-vous satisfait? il s'en est peu fallu que votre fille ne soit morte de frayeur. (*Le baron s'assied sans rien dire près de la table, et s'appuie la tête sur les mains.*) Des éclats! de la fureur! sans choix de personnes.

LE BARON, *sourdement.*

Ceux qui ont fait le mal le reprochent aux autres.

Mme MURER.

Un homme livré à ses emportements.

LE BARON, *désespéré.*

Vous abusez de mon état et de ma patience. Vous avez juré de me faire mourir de chagrin. Laissez-nous; gardez votre héritage, il est trop cher: aussi bien ma malheureuse fille n'en aura-t-elle peut-être bientôt plus besoin. (*Il se lève et se promène avec égarement.*)

Mme MURER.

Vous n'avez jamais su prendre un parti.

LE BARON.

Je l'ai pris, mon parti.

Mme MURER.

Quel est-il?

LE BARON, *marchant plus vite, et gesticulant violemment.*

J'irai à la cour... oui, je vais y aller... Je tombe aux pieds du roi: il ne me rejettera pas. (*Madame Murer hoche de la tête.*) Et pourquoi me rejetteroit-il? Il est père... Je l'ai vu embrasser ses enfants.

Mme MURER.

La belle idée! Et que lui direz-vous?

LE BARON, *s'arrêtant devant elle.*

Ce que je lui dirai? Je lui dirai : Sire... vous êtes père, bon père... je le suis aussi; mais j'ai le cœur déchiré sur mon fils et sur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaisant... Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurions tous de vos larmes; vous ne serez pas insensible aux miennes. Mon fils s'est battu, mais en homme d'honneur : il sert votre majesté comme son bisaïeul, qui fut emporté sous les yeux du feu roi; il sert comme mon père, qui fut tué en défendant la patrie dans les derniers troubles; il sert comme je servois lorsque j'eus l'honneur d'être blessé en Allemagne... J'ouvrirai mon habit... il verra mon estomac... mes blessures. Il m'écoutera; et j'ajouterai : Un suborneur est venu en mon absence violer notre retraite et l'hospitalité; il a déshonoré ma fille par un faux mariage... Je vous demande à genoux, sire, grace pour mon fils et justice pour ma fille.

Mme MURER.

Mais ce suborneur est un homme qualifié, puissant.

LE BARON, *vivement.*

S'il est qualifié, je suis gentilhomme... Enfin je suis un homme. Le roi est juste; à ses pieds toutes ces différences d'état ne sont rien. Ma

sœur, il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en bas : au-dessus tout est égal ; et j'ai vu le roi parler avec bonté au moindre de ses sujets comme au plus grand. (*Il va et vient.*)

Mme MURER, *d'un ton ferme.*

Croyez-moi, monsieur le baron, nous suffirons à notre vengeance.

LE BARON, *n'a entendu que le dernier mot.*

Oui, vengeance...! et qu'on le livre à toute la rigueur des lois.

Mme MURER, *très ferme.*

Les lois ! La puissance et le crédit les étouffent souvent ; et puis c'est demain qu'il prétend se marier. Il faut le prévenir. Incertitude ! lenteur ! est-ce ainsi qu'on se venge ? Eh ! la justice naturelle reprend ses droits par-tout où la justice civile ne peut étendre les siens. (*après un peu de silence, d'un ton plus bas.*) Enfin, mon frère, il est temps de vous dire mon secret : avant deux heures le comte sera votre gendre, ou il est mort.

LE BARON.

Comment cela ?

Mme MURER *s'approche de lui.*

Écoutez-moi. J'ai envoyé à milord duc un détail très étendu des atrocités de son neveu, sans néanmoins lui rien dire de mon projet ; ensuite... votre fille n'a jamais voulu s'y prêter, mais j'ai

écrit pour elle au scélérat qu'elle l'attend ce soir.

LE BARON.

Il ne viendra pas.

Mme MURER, *lui montrant le billet.*

Au coup de minuit... voici sa réponse. J'ai fait armer vos gens et les miens : vous le surprendrez chez elle. J'ai ici un ministre tout prêt : qu'il tremble à son tour.

LE BARON, *surpris.*

Quoi, ma sœur, un guet-apens ! des piéges !

Mme MURER, *avec impatience.*

Y a-t-on regardé de si près pour nous faire le plus sanglant outrage ?

LE BARON.

Vous avez raison. Mais quand il arrivera, j'irai au-devant de lui, je l'attaquerai.

Mme MURER, *avec effroi.*

Il vous tuera.

LE BARON.

Il me tuera ! Eh bien ! je n'aurai pas survécu à mon déshonneur.

SCÈNE IV.

MADAME MURER.

Va, vieillard indocile ! je saurai me passer de toi. J'ai fait le mal, c'est à moi seule à le réparer.

SCÈNE V.

MADAME MURER, ROBERT.

ROBERT, *accourant.*

Madame, j'ai entendu essayer une clef à la serrure; je suis accouru de toutes mes forces.

Mme MURER.

Rentrons vite. Je vais prendre ma nièce chez elle. Éteignez, éteignez. (*Le laquais éteint les bougies, ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, SIR CHARLES.

(Le comte est en fraque, le chapeau sur la tête et l'épée au fourreau dans une main; de l'autre il conduit sir Charles, qui a son épée nue sous le bras. Le salon est obscur.)

LE COMTE.

Vous êtes ici en sûreté, monsieur; cette maison est à moi, quoique j'aie usé de mystère en y entrant... Mais n'êtes-vous pas blessé?

SIR CHARLES.

Je n'ai qu'un coup à mon habit. Mais apprenez-moi, de grace, monsieur, à qui j'ai l'obligation

de la vie. Sans votre heureuse rencontre, sans votre généreux courage, j'aurois infailliblement succombé : ces quatre coquins en vouloient à mes jours.

LE COMTE.

Ce service n'est rien; vous eussiez sûrement fait la même chose en pareil cas : on m'appelle le comte de Clarendon..

SIR CHARLES, *vivement.*

Quoi ! c'est le comte de Clarendon...! J'étois destiné à vous tout devoir, milord, et à tenir de vous l'honneur et la vie.

LE COMTE.

Comment serois-je assez heureux...?

SIR CHARLES.

Je vous suis adressé de Dublin.

LE COMTE.

Vous êtes le chevalier Campley, pour qui ma sœur et ma cousine m'ont écrit d'Irlande des lettres si pressantes, et que j'ai trouvé sur la liste des visites à ma porte ?

SIR CHARLES.

C'est moi-même. Depuis cinq jours je m'y suis présenté tous les soirs. Aujourd'hui vous veniez de sortir à pied : l'on m'a indiqué votre route; j'ai couru, et j'étois près de vous rejoindre lorsqu'ils m'ont attaqué. C'est la deuxième fois de-

puis mon arrivée; mais ce soir, sans vous, milord...

LE COMTE.

Je suis enchanté de cette rencontre : le bien que ces dames m'écrivent de vous...

SIR CHARLES.

Je me suis annoncé sous le nom de Campley, quoique ce ne soit pas le mien.

LE COMTE.

Ma sœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiser ici.

SIR CHARLES.

Contre mon colonel. Il me poursuit; mais vous jugez à ce qui m'arrive quel homme est cet adversaire.

LE COMTE.

Cela est horrible! nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit, crainte d'accident : je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve pourtant un singulièr embarras à votre sujet.

SIR CHARLES.

Ordonnez de moi, je vous prie.

LE COMTE.

La circonstance m'oblige à vous faire un aveu. Je suis attendu dans cette maison pour une ex-

plication secrète : j'y venois à pied, lorsque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES, *souriant.*

Ne perdez pas avec moi un temps précieux.

LE COMTE.

Non ; ce n'est pas ce que vous pensez sûrement. Mais vous savez que les mariages d'intérêt rompent souvent des liaisons agréables : c'est précisément mon histoire. Une fille charmante qui s'est donnée à moi, et que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec sa famille ; elle a eu vent de mon mariage, on m'a écrit ce soir : je viens... assez embarrassé, je l'avoue.

SIR CHARLES.

C'est une grisette, sans doute ?

LE COMTE.

Ah ! rien moins ! Voilà ce qui m'afflige et qui m'embarrasse. J'ai même un soupçon que ceci pourra bien avoir un jour des suites... Il y a un frère... Mais je crois entendre le signal convenu. Souffrez que je vous laisse un moment au jardin : vous voyez jusqu'où va déjà ma confiance en votre amitié. (*Le comte le mène au jardin, revient et ferme la porte après lui.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, MADAME MURER, EUGÉNIE.

(Le comte a posé son épée sur le fauteuil le plus près de la porte; Betsy tient une lumière, elle rallume les bougies sur la table, et se retire ensuite.)

Mme MURER, *attirant Eugénie à elle.*

C'est trop résister, Eugénie: je le veux absolument.

LE COMTE, *d'un air empressé.*

J'arrive l'effroi dans l'ame. Un billet que j'ai reçu ce soir m'a glacé le sang; et les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie.

Mme MURER, *fièrement.*

Ce n'est pas votre exactitude qu'il faut défendre.

LE COMTE.

Quel sombre accueil! A quoi dois-je l'attribuer?

Mme MURER, *indignée.*

Descendez dans votre cœur.

LE COMTE.

Que dites-vous? Ces vains bruits d'un mariage auroient-ils opéré...?

EUGÉNIE, *vivement à elle-même.*

Affreuse dissimulation!

Mme MURER, *lui fermant la bouche de sa main.*

N'épuisez pas le reste de vos forces, ma chère nièce. (*au Comte.*) Ainsi tout ce qu'on rapporte à ce sujet n'est donc qu'un faux bruit? (*Eugénie s'assied, et couvre son visage de son mouchoir.*)

LE COMTE, *moins ferme.*

Daignez revenir sur le passé, et jugez vous-même: comment se pourroit-il...

Mme MURER, *l'examinant.*

Vous vous troublez...

LE COMTE, *troublé.*

Si je ne suis pas cru, j'aurai pour moi... j'invoquerai les bontés de ma chère Eugénie.

Mme MURER, *froidement.*

Pourquoi n'osez-vous l'appeler votre femme?

EUGÉNIE, *outrée, à elle-même.*

Qui m'auroit dit que mon indignation pût s'accroître encore!

LE COMTE, *absolument déconcerté.*

En vérité, madame, je ne conçois rien à ces étranges discours.

Mme MURER, *avec fureur.*

Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices; démens celui de ta con-

science, qui imprime sur ton front la difformité du crime confondu : lis. (*Elle lui donne la lettre de Williams. Le comte la lit. Madame Murer le regarde avec attention pendant qu'il lit.*)

LE COMTE, *ayant lu, à part.*

Tout est connu.

Mme MURER.

Il reste anéanti.

LE COMTE, *hésitant.*

Je le suis en effet ; et je dois m'accuser puisque toutes les apparences me condamnent. Oui, je suis coupable. La frayeur de vous perdre, et la crainte d'un oncle trop puissant, m'ont fait commettre la faute de m'assurer de vous par des voies illégitimes ; mais je jure de tout réparer.

Mme MURER, *à part.*

Et plus tôt que tu ne crois.

LE COMTE, *plus vite.*

Vous fûtes outragée, sans doute, Eugénie ; mais votre vertu en est-elle moins pure ? a-t-elle pu souffrir un instant de mon injustice ? Un profond secret met votre honneur à couvert ; et si vous daignez accepter ma main, à qui aurai-je fait tort qu'à moi ? L'amant et l'époux ne se confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie ? Ah ! l'égarement d'un jour une fois pardonné sera suivi d'un bonheur inaltérable.

EUGÉNIE, *se lève et le regarde avec dédain.*

O le plus faux des hommes! fuis loin de moi. J'ai en horreur tes justifications. Va jurer aux pieds d'une autre femme des sentiments que tu ne connus jamais. Je ne veux t'appartenir à aucun titre; je sais mourir. (*Elle entre dans sa chambre.*)

Mme MURER, *au comte, en entrant après elle, et emportant la lumière.*

L'abandonnerez-vous en cet état affreux?

LE COMTE, *avec chaleur.*

Non : je la suis.

SCÈNE VIII.

LE COMTE.

Elle se croit déshonorée, il suffit; elle est à moi, elle sera à moi. Ah! qu'ai-je fait! Pour l'abandonner, il ne falloit pas la revoir.

SCÈNE IX.

LE COMTE; SIR CHARLES, *rentrant.*

SIR CHARLES, *dans l'obscurité.*

Milord?

LE COMTE.

Est-ce vous, chevalier Campley?

SIR CHARLES.

C'est moi.

LE COMTE.

Pardon : encore un moment, et nous sortons ensemble. (*Il veut entrer chez Eugénie.*)

SIR CHARLES, *l'arrêtant par le bras.*

Mais ne craignez-vous rien, milord? Pour une heure aussi avancée, je vois bien du monde sur pied.

LE COMTE, *n'écoutant point.*

Ce sont des valets : je vous rejoins.

SCÈNE X.

SIR CHARLES, *d'un air de méfiance.*

Il y a un grand mouvement dans cette maison : on va, l'on court. J'ai vu du monde dans le jardin; on vient d'en fermer la porte. Il a l'air troublé, milord... L'explication doit avoir été orageuse.

SCÈNE XI.

SIR CHARLES, MADAME MURER.

Mme MURER *sort de la chambre d'Eugénie sans lumière, et dit à elle-même en marchant:*

Le voilà à ses genoux, l'instant est favorable: allons. (*Elle traverse le salon, et sort par la porte du jardin.*)

SCÈNE XII.

SIR CHARLES *écoute, et, n'entendant plus rien, dit:*

Ha! Ha! cette voix a un rapport singulier... (*Il se promène en faisant le geste de quelqu'un qui rejette une idée bizarre.*) C'est un homme bien lâche que ce colonel...! car ces gens n'étoient pas des voleurs... Mais quelle foule de biens réunis dans la rencontre de milord Clarendon! mon libérateur! l'homme qui doit solliciter ma grace auprès du roi! Que de titres pour l'aimer...! J'entends du bruit... je vois de la lumière: écoutons.

SCÈNE XIII.

MADAME MURER, SIR CHARLES.

Mme MURER *rentre, et dit à ses gens qui sont derrière elle :*

N'entrez que quand on vous le dira. Vous vous rangerez tous vers la porte, et à sa sortie vous fondrez sur lui, et l'arrêterez. Prenez bien garde qu'il ne vous échappe. (*Elle traverse le salon en silence, et rentre chez Eugénie. Les laquais retournent au jardin.*)

SIR CHARLES, *après avoir écouté.*

Il y a de la trahison! Serois-je assez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami...?

SCÈNE XIV.

LE BARON, SIR CHARLES.

LE BARON, *entre par la porte du vestibule, le chapeau sur la tête et l'épée au côté, sans lumière.*

Le projet de ma sœur m'inquiète. Clarendon seroit-il ici?

SIR CHARLES *tire son épée, et marchant fièrement au baron, lui met la pointe sur le cœur, et lui dit :*

Qui que vous soyez, n'avancez pas.

LE BARON *crie, en portant la main à la garde de l'épée :*

Quel est donc l'insolent?

SIR CHARLES, *d'un ton encore plus fier.*

N'avance pas, ou tu es mort.

SCÈNE XV.

LE BARON, SIR CHARLES.

(Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin.)

LE BARON, *reconnoissant sir Charles.*

Mon fils!

SIR CHARLES.

O ciel! mon père!

LE BARON.

Par quel bonheur es-tu chez moi à cette heure?

SIR CHARLES.

Chez vous? Et quel est donc cet appartement?
(*montrant celui où il a vu entrer le comte.*)

LE BARON.

C'est celui de ta sœur.

SIR CHARLES, *avec un mouvement terrible.*

Ah, grand Dieu! quelle indignité!

SCÈNE XVI.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS.

Mme MURER, *accourant au bruit, et s'écriant d'étonnement.*

Sir Charles...! C'est le ciel qui nous l'envoie.

SIR CHARLES, *au désespoir.*

Affreux évènement! Je n'ai que le choix d'être ingrat ou déshonoré.

Mme MURER.

Il va sortir.

SIR CHARLES, *troublé.*

Ma sœur! mon libérateur! Je suis épouvanté de ma situation.

Mme MURER.

Osez-vous balancer?

SIR CHARLES, *les dents serrées.*

Balancer...? Non; je suis décidé.

Mme MURER, *aux valets.*

Approchez tous.

SCÈNE XVII.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, LE COMTE, EUGÉNIE, BETSY, LES GENS.

EUGÉNIE, *au bruit, ouvre sa porte, et retenant le comte, dit:*

Ils sont armés! O Dieu! ne sortez pas.

LE COMTE, *la repoussant.*

Je suis trahi. (*à sir Charles.*) Mon ami, donnez-moi mon épée. (*Sir Charles, qui tient toujours son épée nue, court se saisir de celle du comte.*)

Presque en même temps.

EUGÉNIE, *effrayée.*
C'est mon frère!

LE COMTE.
Son frère!

SIR CHARLES, *furieux.*
Oui, son frère!

LE COMTE, *à Eugénie, avec mépris.*

Ainsi donc vous m'attiriez dans un piège abominable!

EUGÉNIE, *troublée.*

Il m'accuse!

LE COMTE.

Votre colère, vos dédains n'étoient qu'une

feinte pour leur donner le loisir de me surprendre.

EUGÉNIE, *tombant mourante sur un fauteuil; Betsy la soutient.*

Voilà le dernier malheur.

Mme MURER, *au comte.*

Tous ces discours sont inutiles : il faut l'épouser sur-le-champ, ou périr.

LE COMTE, *avec indignation.*

Je cèderois au vil motif de la crainte ? Ma main seroit le fruit d'une basse capitulation...? Jamais.

Mme MURER.

Qu'as-tu donc promis tout-à-l'heure?

LE COMTE, *sur le même ton.*

Je rendois hommage à la vertu malheureuse: sa douleur étoit plus forte qu'un million de bras armés. Elle amollissoit mon cœur, elle alloit triompher; mais je méprise des assassins.

LE BARON.

M'as-tu cru capable de l'être? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges?

Mme MURER, *fortement aux valets.*

Saisissez-le.

SIR CHARLES *se jette entre le comte et les valets.*

Arrêtez.

Mme MURER, *plus fort.*

Saisissez-le, vous dis-je.

SIR CHARLES, *d'une voix et d'un geste terribles.*

Le premier qui fait un pas...

LE BARON, *aux valets.*

Laissez faire mon fils. (*Madame Murer va se jeter sur un fauteuil en croisant ses mains sur son front comme une personne au désespoir.*)

SIR CHARLES, *au comte, du ton d'un homme qui contient une grande colère.*

Ma présence vous rend ici, milord, ce que vous avez fait pour moi : nous sommes-quittes. Les moyens qu'on emploie contre vous sont indignes de gens de notre état. Voilà votre épée. (*Il la lui présente.*) C'est désormais contre moi seul que vous en ferez usage. Vous êtes libre, milord, sortez. Je vais assurer votre retraite : nous nous verrons demain.

LE COMTE, *étonné, regardant Eugénie et sir Charles tour-à-tour, dit à plusieurs reprises :*

Monsieur, je... j'y compte... je vous attendrai chez moi. (*Il regarde de nouveau Eugénie en soupirant comme un homme désolé. Il sort par la porte du jardin ; le baron retient les valets, et lui livre le passage.*)

SCÈNE XVIII.

EUGÉNIE, LE BARON, MADAME MURER, SIR CHARLES, LEURS GENS.

Mme MURER, *furieuse, se relevant et s'adressant à son neveu.*

C'étoit donc pour l'arracher de nos mains que tu t'es rencontré ici?

SIR CHARLES, *troublé.*

Vous me plaindrez tous, lorsque vous saurez... Vous serez vengés, n'en doutez pas... Mais cette Eugénie, dont toute la famille étoit si vaine...

Mme MURER, *d'un ton furieux.*

Sir Charles, vengez votre sœur, et ne l'accusez pas. Elle est l'innocente victime... Entrons chez elle : venez, vous frémirez de mon récit.

SIR CHARLES, *pénétré de douleur.*

Elle n'est pas coupable! Ah, ma sœur! pardonne mon erreur. Reçois... (*Il lui prend les mains.*) Elle ne m'entend pas. (*à sa tante.*) Ne songez qu'à la secourir. (*Madame Murer, Betsy, et Robert qui se détache du groupe des valets, emmènent Eugénie dans sa chambre, par-dessous les bras.*)

SCÈNE XIX.

LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS.

SIR CHARLES, *du ton le plus terrible, en prenant la main du baron.*

Et vous, mon père! recevez pour elle le serment que je fais... Oui, si la rage qui me possède ne m'a pas étouffé; si le feu qui dévore le sang de cette infortunée ne l'a pas tari avant le jour; je jure, par vous, qu'une vengeance éclatante aura devancé sa mort.

LE BARON.

Viens, mon cher fils! (*Ils entrent chez Eugénie. Les laquais sortent par la porte du vestibule avec leurs flambeaux.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

JEU D'ENTR'ACTE.

Betsy sort de l'appartement d'Eugénie, très affligée, un bougeoir à la main, car il est pleine nuit. Elle va chez madame Murer, et en rapporte une cave à flacons qu'elle pose sur la table du salon, ainsi que sa lumière. Elle ouvre la cave, et examine si ces flacons sont ceux qu'on demande. Elle porte ensuite la

cave chez sa maîtresse, après avoir allumé les bougies qui sont sur la table. Un instant après, le baron sort de chez sa fille d'un air pénétré, tenant d'une main un bougeoir allumé, et de l'autre cherchant une clef dans ses goussets ; il s'en va par la porte du vestibule qui conduit chez lui, et en revient promptement avec un flacon de sels; ce qui annonce qu'Eugénie est dans une crise affreuse. Il rentre chez elle. On sonne de l'intérieur ; un laquais arrive au coup de sonnette. Betsy vient de l'appartement de sa maîtresse en pleurant, et lui dit tout bas de rester au salon pour être plus à portée. Elle sort par le vestibule. Le laquais s'assied sur le canapé du fond, et s'étend en bâillant de fatigue. Betsy revient avec une serviette sur son bras, une écuelle de porcelaine couverte à la main ; elle rentre chez Eugénie. Un moment après, les acteurs paroissent, le valet se retire, et le cinquième acte commence. Il seroit assez bien que l'orchestre, pendant cet entr'acte, ne jouât que de la musique douce et triste, même avec des sourdines, comme si ce n'étoit qu'un bruit éloigné de quelque maison voisine; le cœur de tout le monde est trop en presse dans celle-ci, pour qu'on puisse supposer qu'il s'y fait de la musique.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

SIR CHARLES; MADAME MURER, *sortant de la chambre d'Eugénie.*

Mme MURER.

Passons ici maintenant qu'elle est un peu calmée; nous y parlerons avec plus de liberté.

SIR CHARLES, *d'un ton terrible.*

Après ce que vous venez de me dire, après tout ce que j'ai appris... l'outrage et l'horreur sont à leur comble. Ma fureur ne connoît plus de bornes. Le sort en est jeté : il va périr.

SCÈNE II.

MADAME MURER, SIR CHARLES; EUGÉNIE, *sortant de sa chambre, l'air troublé, l'habillement en désordre, les cheveux à bas, sans collier ni rouge, et absolument décoiffée.*

EUGÉNIE.

Qu'ai-je entendu? mon frère...

SIR CHARLES, *lui baisant la main.*

Chère et malheureuse Eugénie! si je n'ai pu prévenir le crime, au moins j'aurai la triste satisfaction de le punir.

EUGÉNIE, *cherchant à le retenir.*

Arrêtez... Quel fruit attendez-vous...?

SIR CHARLES, *avec fermeté.*

Ma sœur, quand on n'a plus le choix des moyens, il faut se faire une vertu de la nécessité.

EUGÉNIE, *d'une voix altérée.*

Vous parlez de vertu! et vous allez égorger votre semblable!

SIR CHARLES, *indigné.*

Mon semblable! un monstre!

EUGÉNIE.

Il vous a sauvé la vie.

SIR CHARLES, *fièrement.*

Je ne lui dois plus rien.

EUGÉNIE, *éperdue.*

Grand Dieu! sauvez-moi de mon désespoir... Mon frère, au nom de la tendresse, et sur-tout au nom du malheur qui m'accable... Serai-je moins infortunée, moins perdue, quand le nom d'un parjure... quand son souvenir sera effacé sur la terre...? (*plus fort.*) Et si votre présomption se trouvoit punie par le fer de votre ennemi, quel coup affreux pour un père! Vous, l'appui de sa vieillesse, vous allez mettre au hasard cette vie dont il a tant besoin...! (*d'une voix brisée.*) pour une malheureuse fille que tous vos efforts ne peuvent plus sauver Je vais mourir. (*Madame Murer se jette sur un siège contre la table et appuie sa tête dessus.*)

SIR CHARLES, *avec feu.*

Tu vivras... pour jouir de ta vengeance.

EUGÉNIE, *désespérée, du ton le plus violent.*

Non: je n'en suis pas digne. En faut-il des preuves? Ah! je me méprise trop pour les dissimuler. Tout perfide qu'il est, mon cœur se révolte encore pour lui: je sens que je l'aime malgré moi. Je sens que, si j'ai le courage de le mépriser vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je détesterai votre victoire; vous

me deviendrez odieux; mes reproches insensés vous poursuivront par-tout; je vous accuserai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES, *avec colère.*

L'honneur outragé s'indigne de tes discours, et méprise tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGÉNIE, *égarée.*

Ah, barbare! arrêtez... Quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir? (*Madame Murer la retient, sir Charles sort.*)

SCÈNE III.

EUGÉNIE, MADAME MURER, BETSY.

EUGÉNIE, *continuant avec égarement.*

Le spectacle de son épée sanglante arrachée du sein de mon époux... ! (*d'un ton étouffé.*) Mon époux! Quel nom j'ai prononcé! Mes yeux se troublent... les sanglots me suffoquent... (*Madame Murer et Betsy l'asseyent.*)

Mme MURER.

Modérez l'excès de votre affliction...

EUGÉNIE, *pleurant amèrement.*

Non, l'on ne connoîtra jamais la moitié de mes tourments. L'insensé qu'il est! s'il savoit quel cœur il a déchiré!

Mme MURER, *pleurant aussi.*

Consolez-vous, ma chère fille : l'horrible histoire sera ensevelie dans un profond secret. Espérez, mon enfant.

EUGÉNIE, *hors d'elle-même.*

Non, je n'espèrerai plus : je suis lasse de courir au-devant du malheur. Eh ! plût à Dieu que je fusse entrée dans la tombe le jour qu'au mépris du respect de mon père je me rendis à vos instanees ! Votre cruelle tendresse a creusé l'abyme où l'on m'a entraînée.

Mme MURER, *avec saisissement.*

Quoi...! vous aussi, miss... !

EUGÉNIE, *troublée.*

Je m'égare... Ah ! pardon, madame : oubliez une malheureuse... (*d'une voix ténébreuse.*) Où donc est sir Charles... ? Il ne m'a pas entendue... Le sang va couler... Mon frère ou son ennemi pereé de coups...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LE BARON *entre.*

EUGÉNIE *lui crie avec désespoir.*

Mon père, vous l'avez laissé sortir !

LE BARON, *pénétré.*

Crois-tu mon cœur moins déchiré que le tien?

N'augmente pas mes peines, lorsque le courage de ton frère va tout réparer, (*à part.*) ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGÉNIE, *au désespoir, avec feu.*

Pouvez-vous l'espérer, mon père? La vengeance de sa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à son tour? Nos parents, aussi fiers que les siens, laisseront-ils cette mort impunie? Quel est donc le terme où le carnage devra s'arrêter? Est-ce quand le sang des deux maisons sera tout-à-fait épuisé?

LE BARON, *avec colère.*

Imprudente! Un cœur aussi crédule, avec autant de moyens de t'en garantir! (*Betsy sort par le vestibule.*)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, MADAME MURER, LE BARON; SIR CHARLES, *sans épée.*

LE BARON, *apercevant sir Charles.*

Mon fils!

Mme MURER.

Sitôt de retour!

LE BARON.

Sommes-nous vengés?

SIR CHARLES, *d'un air consterné.*

O mon père ! vous voyez un malheureux.... A deux pas d'ici, j'ai trouvé le comte, il a voulu me parler : sans l'écouter, je l'ai forcé de se défendre ; mais lorsque je le chargeois le plus vigoureusement... ô rage... ! mon épée rompue...

LE BARON.

Eh bien, mon fils... ?

SIR CHARLES.

Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le comte : je ne regarde point cette affaire comme terminée ; j'approuve votre ressentiment ; je connois, comme vous, les lois de l'honneur ; nous nous verrons dans peu... Il est parti...

Mme MURER.

Pour aller terminer son mariage : voilà ce que j'avois prévu.

SIR CHARLES, *d'un ton désespéré.*

Je suis prêt à m'arracher la vie. Ma sœur ! ma chère Eugénie ! je t'avois promis un défenseur, le sort a trompé mon attente.

EUGÉNIE, *assise, d'un ton mourant.*

Le ciel a eu pitié de mes larmes, il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine... O mon père... ! ô mon frère... ! serez-vous plus inflexibles que lui ? La douleur qui me tue va laver la tache que j'ai imprimée sur toute ma famille

(*Ici sa voix baisse par degrés.*) Mais ce sacrifice lui suffit; j'étois seule coupable, et le juste ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur, le désespoir, et la mort. (*Elle tombe épuisée; madame Murer la reçoit dans ses bras.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, SIR CHARLES, MADAME MURER; EUGÉNIE, *les yeux fermés, renversée sur le fauteuil;* BETSY.

BETSY, *accourant.*

On frappe à coups redoublés.

Mme MURER.

A l'heure qu'il est... si matin... courez. Qu'on n'ouvre pas. (*Betsy sort.*)

SCÈNE VII.

MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, EUGÉNIE.

LE BARON.

Pourquoi?

Mme MURER.

Il y a tout à craindre... Un homme aussi méchant... son oncle...

LE BARON.

Que peut-on nous faire ?

Mme MURER.

Après ce qui s'est passé cette nuit, mon frère... un ordre supérieur... votre fils... que sait-on... ?

SIR CHARLES.

Il n'est pas capable de cette lâcheté.

Mme MURER.

Il est capable de tout.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; BETSY, *accourant.*

BETSY, *tout essoufflée.*

C'est le comte de Clarendon.

SIR CHARLES, Mme MURER, *ensemble.*

Clarendon !

LE BARON.

Je le voudrois.

BETSY.

Je l'ai vu dans la cour... le même habit. Il me suit.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; LE COMTE DE CLARENDON *entre précipitamment, sans épée.*

LE BARON, *avec horreur.*

C'est lui!

Mme MURER.

Il veut la voir mourir.

LE BARON.

Il mourra avant elle. (*Il avance vers lui, et met l'épée à la main.*) Défends-toi, perfide.

SIR CHARLES, *se jetant au-devant.*

Mon père, il est sans armes.

LE COMTE.

J'ai cru que le repentir étoit la seule qui convînt au coupable. (*Il court se mettre aux genoux d'Eugénie.*) Eugénie, tu triomphes. Je ne suis plus cet insensé qui s'avilissoit en te trompant; je te jure un amour, un respect éternels. (*se levant avec effroi.*) O ciel! l'horreur et la mort m'environnent! Que s'est-il donc passé?

SIR CHARLES, *pleurant.*

Ces nouvelles arrivent trop tard: l'objet de tant de larmes n'est plus en état de recevoir aucune consolation.

LE COMTE, *vivement.*

Non, non. L'excès de la douleur seul a porté le trouble dans ses esprits.

Mme MURER, *pleurant.*

Hélas! nous n'espérons plus rien. (*Betsy est debout derrière le fauteuil de sa maîtresse, et s'essuie les yeux avec son tablier.*)

LE COMTE, *effrayé.*

Craindriez-vous pour elle? Ah! laissez-moi me flatter que je ne suis pas si coupable. (*d'un ton plus doux.*) Eugénie! chère épouse! cette voix qui avoit tant d'empire sur ton cœur ne peut-elle plus rien sur toi? (*Il lui prend la main.*)

EUGÉNIE, *rappelée à elle par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en silence, fait un mouvement d'horreur en voyant le comte, se retourne, et dit:*

Dieux...! j'ai cru le voir...

LE COMTE, *se remettant à ses pieds.*

Oui, c'est moi.

EUGÉNIE, *dans les bras de sa tante, dit en frissonnant, sans regarder.*

C'est lui...!

LE COMTE.

L'ambition m'égaroit, l'honneur et l'amour me ramènent à vos pieds... Nos beaux jours ne sont pas finis.

EUGÉNIE, *les yeux fermés, et levant les bras.*

Qu'on me laisse... qu'on me laisse...

LE COMTE, *avec feu.*

Non, jamais. Écoutez-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous et d'admiration pour un si noble ennemi (*il montre sir Charles en se levant*), j'ai couru me jeter aux pieds de mon oncle, et lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevoit au-dessus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur; il a lu l'acte faux qui atteste mon crime et votre vertu. Mon désespoir et mes larmes l'ont fait consentir à mon union avec vous: il seroit venu lui-même ici vous l'annoncer; mais, le dirai-je, il a craint que je ne pusse jamais obtenir mon pardon. Prononcez, Eugénie; décidez de mon sort.

EUGÉNIE, *d'une voix foible, lente et coupée.*

C'est vous... J'ai recueilli le peu de forces qui me restent pour vous répondre... ne m'interrompez point... Je rends graces à la générosité de milord duc... je vous crois même sincère en ce moment... mais l'état humiliant dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger... l'opprobre dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir ont rompu tous les liens...

LE COMTE, *vivement.*

N'achevez pas. Je puis vous être odieux; mais

vous m'appartenez : mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre...

EUGÉNIE, *douloureusement.*

Malheureux...! qu'osez-vous rappeler?

LE COMTE, *avec feu.*

J'oserai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits, je rappellerai mes crimes pour m'en faire des titres. Oui, vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez, mon repentir, tout vous enchaîne et vous ôte la liberté de refuser ma main : vous n'avez plus le choix de votre place ; elle est fixée au milieu de ma famille. Interrogez l'honneur; consultez vos parents; ayez la noble fierté de sentir ce que vous vous devez.

LE BARON, *au comte.*

Ce qu'elle se doit est de refuser l'offre que vous lui faites. Je ne suis pas insensible à votre procédé; mais j'aime mieux la consoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon estime.

LE COMTE, *pénétré.*

Laissez-vous toucher, Eugénie : je ne survivrois pas à des refus obstinés.

EUGÉNIE *veut se lever pour sortir, sa foiblesse la fait retomber assise.*

Cessez de me tourmenter par de vaines in-

stances ; le parti que j'ai pris est inébranlable : j'ai le monde en horreur.

LE COMTE, *regardant autour de lui, s'adresse enfin à madame Murer.*

Madame, je n'espère plus qu'en vous.

Mme MURER, *fièrement.*

Je consens qu'elle vous pardonne, si vous pouvez vous pardonner à vous-même.

LE COMTE, *d'une voix forte et d'un ton de dignité.*

Vous avez raison : celui qui s'est rendu si criminel est à jamais indigne de partager son sort. Vous n'ajouterez rien dont je ne sois pénétré d'avance... (*à Eugénie, avec plus de chaleur.*) Mais, cruelle ! quand le ciel et la terre déposent contre mon indignité, aucun murmure ne se fait-il entendre dans ton sein ? et l'être infortuné qui te devra bientôt le jour n'a-t-il pas des droits plus sacrés que ta résolution ? C'est pour lui que j'élève une voix coupable : lui raviras-tu, par une double cruauté, l'état qui lui est dû ? et l'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature ? (*en s'adressant à tous.*) Barbares ! si vous ne vous rendez pas à ces raisons, vous êtes tous, s'il se peut, plus inhumains, plus féroces que le monstre qui a pu outrager sa vertu, et qui meurt de douleur à vos pieds. (*Il tombe aux genoux du Baron.*) Mon père !

LE BARON, *le relevant, lui serre les mains, et après un moment de silence.*

Je vous la donne.

LE COMTE *s'écrie*:

Eugénie!

LE BARON, *à Eugénie.*

Rendons-nous, ma fille: celui qui se repent de bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais. (*Eugénie regarde son père, laisse tomber sa main dans celle du comte, et va parler. Le comte lui coupe la parole.*)

LE COMTE, *par exclamation.*

Elle me pardonne!

EUGÉNIE, *après un soupir.*

Va! tu mérites de vaincre, ta grâce est dans mon sein; et le père d'un enfant si desiré ne peut jamais m'être odieux. Ah, mon frère! ah, ma tante! la vue du contentement que je fais naître en vous me remplit de joie à mon tour. (*Madame Murer l'embrasse avec joie.*)

LE COMTE, *transporté.*

Eugénie me pardonne: ah! la mienne est extrême. Cet évènement va nous rendre tous aussi heureux que vous êtes dignes de l'être, et que j'ai peu mérité de le devenir.

SIR CHARLES, *au comte.*

Généreux ami! que d'éloges nous vous devons!

LE COMTE.

Je rougirois de moi, si je n'avois aspiré qu'à les obtenir : le bonheur avec Eugénie, la paix avec moi-même, et l'estime des honnêtes gens, voilà le seul but auquel j'ose prétendre.

LE BARON, *avec joie.*

Mes enfants, chacun de vous a fait son devoir aujourd'hui : vous en recevez la récompense. N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE, *baisant la main d'Eugénie avec enthousiasme.*

O ma chère Eugénie...! (*Tous se rassemblent autour d'elle, et la toile tombe.*)

FIN D'EUGÉNIE.

LES DEUX AMIS,

OU

LE NÉGOCIANT DE LYON,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

Représenté sur le théâtre de la Comédie Française, le 13 janvier 1770.

Qu'opposerez-vous aux faux jugements, à l'injure, aux clameurs?
Rien.

LES DEUX AMIS, acte IV, scène VII.

AVERTISSEMENT.

Pour faciliter les positions théâtrales aux acteurs de province ou de société qui joueront ce drame, on a fait imprimer, au commencement de chaque scène, le nom des personnages, dans l'ordre où les Comédiens Français se sont placés, de la droite à la gauche, au regard des spectateurs. Le seul mouvement du milieu des scènes reste abandonné à l'intelligence des acteurs.

Cette attention de tout indiquer peut paroître minutieuse aux indifférents; mais elle est agréable à ceux qui se destinent au théâtre, ou qui en font leur amusement; sur-tout s'ils savent avec quel soin les Comédiens Français les plus consommés dans leur art se consultent et varient leurs positions théâtrales aux répétitions, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré les plus favorables, qui sont alors consacrées, pour eux et leurs successeurs, dans le manuscrit déposé à leur bibliothèque.

C'est en faveur des mêmes personnes que l'on a par-tout indiqué la pantomime. Elles sauront gré à celui qui s'est donné quelques peines pour leur en épargner; et si le drame, par cette façon de l'écrire, perd un peu de sa chaleur à la lecture, il y gagnera beaucoup de vérité à la représentation.

PERSONNAGES.

AURELLY, riche négociant de Lyon, homme vif, honnête, franc et naïf.

MÉLAC père, receveur-général des fermes, à Lyon, philosophe sensible.

PAULINE, nièce d'Aurelly, élevée par Mélac père, jeune personne au-dessus de son âge.

MÉLAC fils, élevé avec Pauline, jeune homme bouillant, et d'une sensibilité excessive.

SAINT-ALBAN, fermier-général en tournée, homme du monde estimable.

DABINS, caissier d'Aurelly, protégé de Mélac père, homme de jugement, et fort attaché à son protecteur.

ANDRÉ, domestique de la maison, garçon très simple.

La scène est à Lyon, dans le salon commun d'une maison occupée par Aurelly et par Mélac.

LES DEUX AMIS,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PAULINE, MÉLAC FILS.

(Il est dix heures du matin. Le théâtre représente un salon; à l'un des côtés est un clavecin ouvert avec un pupitre chargé de musique. Pauline en peignoir est assise devant; elle joue une pièce. Mélac, debout à côté d'elle, en léger habit du matin, ses cheveux relevés avec un peigne, un violon à la main, l'accompagne. La toile se lève aux premières mesures de l'*andante* [1].)

PAULINE, *après que la pièce est jouée.*

Comment trouvez-vous cette sonate?

[1] Pendant que les acteurs sont censés faire de la musique, les premiers violons de l'orchestre jouent avec des sourdines un *andante* que les seconds-dessus et les basses accompagnent en pinçant, ce qui complète l'illusion du petit concert que le spectacle représente.

MÉLAC FILS.

Votre brillante exécution la fait beaucoup valoir.

PAULINE.

C'est votre avis que je demande, et non des éloges.

MÉLAC FILS.

Je le dis aussi : elle me plairoit moins sous les doigts d'un autre.

PAULINE *se lève.*

Fort bien. Mais je m'en vais : je n'ai point encore vu mon oncle.

MELAC FILS *l'arrête.*

Il est sorti : il va...

PAULINE.

A la Bourse, apparemment.

MÉLAC FILS.

Je le crois. Le paiement s'ouvre demain. Ce temps critique et dangereux pour les négociants de Lyon exige qu'ils se voient...

PAULINE.

Il s'est retiré bien tard cette nuit!

MÉLAC FILS.

Ils ont long-temps jasé. Mon père se plaignoit à lui des fermiers-généraux qui me refusent la survivance de sa place de receveur-général des fermes.

PAULINE.

Bien malhonnêtement, sans doute?

MÉLAC FILS.

Sous prétexte qu'ils l'ont donnée. « Voilà « comme vous êtes, lui disoit votre oncle. Ne « demandant jamais, un autre sollicite; il ob- « tient le prix de vos longs services. » Mais savez-vous ce que j'ai pensé, Pauline? C'est que si quelqu'un dans la compagnie nous a desservis, ce ne peut être que Saint-Alban.

PAULINE.

Que vous êtes injuste! J'ai vu tout ce qu'il a écrit en votre faveur.

MÉLAC FILS.

On fait voir ce qu'on veut.

PAULINE.

Vous vous plaisez bien à l'accuser.

MÉLAC FILS.

Pas tant que vous à le défendre.

PAULINE, *fâchée.*

Vous m'impatientez. Depuis son départ, il faut donc se résoudre à voir toutes nos conversations rentrer dans celle-ci?

MÉLAC FILS, *d'un air fin.*

Allons, la paix. — Ils ont ensuite parlé de votre établissement... du mien... Mon père m'a fait signe; je me suis retiré: mais, en sortant, j'ai

entendu qu'il disoit un mot.... Ah! Pauline....

(*Il veut lui prendre la main.*)

PAULINE *se recule.*

Eh bien, monsieur!

MÉLAC FILS.

Un certain mot...

PAULINE *l'interrompt.*

Je ne suis pas curieuse.—Parlons de la petite fête que nous préparons à mon oncle, à l'occasion de ses lettres de noblesse : y songez-vous ?

MÉLAC FILS.

J'ai tout arrangé dans ma tête. Nous commencerons par un concert : peu de monde, nous et nos maîtres. Sur la fin on viendra l'avertir qu'on le demande. Pendant son absence, un tapis, deux paravents, feront l'affaire, et nous lui donnerons la plus jolie petite pièce...

PAULINE.

Oh! point de comédie.

MÉLAC FILS.

Pourquoi ?

PAULINE.

Vous connoissez la foiblesse de ma poitrine.

MÉLAC FILS.

On ne crie pas la comédie ; ce n'est qu'en parlant qu'on la joue bien. Figure charmante! or-

gane flexible et touchant! de l'ame sur-tout... Que vous manque-t-il? Une jeune actrice se fait toujours assez entendre lorsqu'elle a le talent de se faire écouter.

PAULINE.

Oh! ce n'est ni d'éloquence ni d'adresse qu'on vous accusera de manquer pour ramener les gens à vos idées... Et les couplets que je vous ai demandés?

MÉLAC FILS, *tendrement.*

Vous craignez qu'on ne les oublie...? Injuste Pauline...!

PAULINE *l'interrompt en s'asseyant.*

Essayons encore une pièce avant de m'habiller

MÉLAC FILS, *s'assurant de l'accord du violon.*

Volontiers.

PAULINE.

Donnez-moi le nouveau livre.

MÉLAC FILS, *avec humeur.*

Pourquoi ne pas suivre le même?

PAULINE.

Pour sortir un peu de l'ancien genre. Au reste, comme c'étoit uniquement pour vous...

MÉLAC FILS, *d'un air incrédule.*

Oui, pour moi!

PAULINE, *riant.*

Voilà bien les ingrats! cherchant toujours à di-

minuer l'obligation, pour n'être point tenus de la reconnoissance. Cette musique n'est-elle pas plus piquante, plus variée?

MÉLAC FILS, *mécontent.*

Piquante, variée, délicieuse. C'est le beau Saint-Alban qui vous l'a choisie à Paris.

PAULINE.

Et toujours Saint-Alban! Vous êtes bien étrange : votre souverain bonheur seroit que personne ne m'aimât.

MÉLAC FILS.

Je ne serai donc jamais heureux.

PAULINE.

Vous voudriez... qu'on ne pût me souffrir.

MÉLAC FILS.

Je ne desire point l'impossible.

PAULINE, *gaiement.*

Hé! il ne faudroit pas trop vous presser pour vous le faire avouer ingénument.

MÉLAC FILS.

Non : mais il est assez simple que je n'aime point un homme qui affiche des sentiments pour vous.

PAULINE.

Pour le venger de cette humeur, vous accompagnerez sa favorite.

MÉLAC FILS.

Oh! non. (*Il pose le violon sur une chaise.*)

PAULINE.

Vous me refusez?

MÉLAC FILS.

J'aime mieux demander pardon de tout ce que j'ai dit. (*Il se met à genoux.*)

PAULINE.

Et moi, je le veux.

MÉLAC FILS.

C'est une tyrannie.

PAULINE, *plaisantant.*

Obéissez, ou je ne vous appelle plus mon frère.

MÉLAC FILS, *d'un air hypocrite, en se relevant.*

Si ce nom vous déplait, vous avez un autre moyen de m'y faire renoncer.

PAULINE.

Et c'est?

MÉLAC FILS.

De m'en permettre un plus doux.

SCÈNE II.

PAULINE, MÉLAC FILS, MÉLAC PÈRE.

(Mélac père paroît dans le fond.)

PAULINE.

Je ne vous entends pas.

MÉLAC FILS.

Vous ne m'entendez pas? Je vais...

PAULINE, *lui coupant la parole.*

Je vais... Je vais jouer la pièce : m'accompagnerez-vous, oui ou non?

MÉLAC FILS, *lui baise les mains.*

Pardon, pardon; mais pour celle-ci, en vérité, elle est trop difficile.

PAULINE, *avec une petite moue.*

Hum...Mauvais caractère! je ne sais ce qui vous la fait voir ainsi. (*Il lui baise les mains; elle se fâche.*) Finissez, monsieur de Mélac. Je vous l'ai déja dit, ces libertés m'offensent : laissez mes mains.

MÉLAC FILS.

Qui pourroit refuser... (*Il continue à lui baiser les mains.*) un juste hommage... à leur dextérité. (*Mélac père se retire avec mystère.*)

SCÈNE III.

MÉLAC FILS, PAULINE.

PAULINE, *s'échappant.*

Encore ? obstiné ! mutin ! disputeur ! audacieux ! jaloux...! car vous méritez tous ces noms-là. Vous refusez de m'accompagner; vous en aurez ce soir la honte publique.

SCÈNE IV.

MÉLAC FILS.

Mon cœur la suit... Ah ! Pauline .. Je plaisante avec elle... je dispute... je l'obstine... Sans ce détour, je n'oserois jamais... Si mon père m'eût obtenu cette survivance, mon état une fois fait... « Je le veux absolument, dit-elle, obéissez. » J'aime à la voir prendre ainsi possession de moi sans qu'elle s'en doute... (*Il va fermer le clavecin.*) Oui. Mais elle a beau dire, je ne jouerai point la musique de son Saint-Alban... Que je le hais, avec son esprit, sa richesse et son air affectueux ! Il avoit bien affaire de rester trois semaines ici, ce beau fermier-général ! On l'envoie en tournée...

SCÈNE V.

MÉLAC FILS, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC PÈRE, *jouant l'étonné.*

Tout seul, mon fils ! Il me sembloit avoir entendu de la musique.

MÉLAC FILS.

C'étoit Pauline, mon père : elle est allée s'habiller.

MÉLAC PÈRE.

Mais vous, Mélac, vous n'êtes pas décemment : ces cheveux...

MÉLAC FILS.

Elle étoit en peignoir elle-même.

MÉLAC PÈRE.

Cette aimable confiance de l'innocence n'autorise point à lui manquer.

MÉLAC FILS.

Moi, lui manquer, mon père !

MÉLAC PÈRE.

Oui, mon fils, c'est lui manquer que de vous montrer à ses yeux dans ce désordre. Parcequ'elle ignore le danger, ou vous estime assez pour n'en point craindre avec vous, est-ce une raison d'oublier ce que vous devez à son sexe, à son âge, à son état?

MÉLAC FILS.

Je ne vais point chez elle ainsi. Ce salon nous est commun; nous y avons toujours étudié le matin.... Quand on demeure ensemble.... Mais, mon père, jusqu'à présent vous ne m'avez rien dit... Est-ce monsieur Aurelly qui fait cette remarque?

MÉLAC PÈRE.

Son oncle? Non, mon ami. Aussi simple qu'honnête, Aurelly ne suppose jamais le mal où il ne le voit pas. Mais, tout occupé de son commerce, il s'est reposé sur moi des mœurs et de l'éducation de sa nièce; et je dois la garantir par mes soins...

MÉLAC FILS.

La garantir!

MÉLAC PÈRE.

Elle n'est plus un enfant, mon fils; et ces familiarités d'autrefois...

MÉLAC FILS, *un peu déconcerté.*

J'espère ne jamais m'oublier devant elle, et lui montrer toujours autant de respect que je renferme d'attachement.

MÉLAC PÈRE.

Pourquoi le renfermer, s'il n'est que raisonnable? Riez avec elle, dans la société, devant moi, devant son oncle, très bien: mais c'est lorsque,

vous la trouvez seule, mon fils, qu'il faut la respecter. La première punition de celui qui manque à la décence, est d'en perdre bientôt le goût : une faute en amène une autre ; elles s'accumulent ; le cœur se déprave ; on ne sent plus le frein de l'honnêteté que pour s'armer contre lui ; on commence par être foible, on finit par être vicieux.

MÉLAC FILS, *déconcerté.*

Mon père, ai-je donc mérité une aussi sévère réprimande ?

MÉLAC PÈRE, *d'un ton plus doux.*

Des avis ne sont point des reproches. Allez, mon fils ; mais n'oubliez jamais que la nièce de votre ami, du bienfaiteur de votre père, doit être sacrée pour vous. Souvenez-vous qu'elle n'a point de mère qui veille à sa sûreté. Songez que mon honneur et le vôtre doivent être ici les appuis de son innocence et de sa réputation. Allez vous habiller.

SCÈNE VI.

MÉLAC PÈRE.

S'il s'étoit douté que je l'eusse vu, il eût mis à se disculper toute l'attention qu'il a donnée à ma morale. On ne se ment pas à soi-même ; et

s'il a tort, il se fera bien sans moi l'application de la leçon. Ceci me rappelle avec quel soin Aurelly détournoit la conversation hier au soir, quand je la mis sur l'établissement de sa nièce. Sa nièce...! Mais est-il bien vrai qu'elle le soit...? Son embarras en m'en parlant sembloit tenir... de la confusion... Je me perds dans mes soupçons... Quoi qu'il en soit, je ne veux pas que mon ami puisse jamais me reprocher d'avoir fermé les yeux sur leur conduite.

SCÈNE VII.

MÉLAC PÈRE; ANDRÉ, *en papillotes et en veste du matin, un ballet de plumes sous le bras, entre, regarde de côté et d'autre, et s'en retourne.*

ANDRÉ.

Il n'y est pas monsieur Dabins?

MÉLAC PÈRE.

Qu'est-ce?

ANDRÉ.

Ah! ce n'est rien. C'est ce gros monsieur...

MÉLAC PÈRE.

Quel monsieur?

ANDRÉ, *d'un ton de niais.*

Celui qui vient... qui m'a tant fait rire le jour de cette histoire...

MÉLAC PÈRE.

Est-ce qu'il n'a pas de nom?

ANDRÉ.

Si fait, il a un nom. Monsieur... monsieur... C'est qu'il s'appelle encore autrement.

MÉLAC PÈRE.

Autrement que quoi?

ANDRÉ.

Je l'ai bien entendu peut-être... Paris, deux et demi; Marseille, Canada, trente-huit. Que sais-je?

MÉLAC PÈRE, *riant de pitié.*

Ah! l'agent de change?

ANDRÉ.

C'est ça.

MÉLAC PÈRE.

Mais ce n'est pas moi qu'il cherche?

ANDRÉ.

C'est monsieur Dabins.

MÉLAC PÈRE.

Qu'il passe à la caisse d'Aurelly.

ANDRÉ.

Il en vient. Ce caissier n'est-il pas déja sorti!

MÉLAC PÈRE.

Un jour comme celui-ci! Il est donc fou!

ANDRÉ.

Je ne sais pas.

MÉLAC PÈRE.

Voyez à sa chambre, au jardin, par-tout.

ANDRÉ *va et revient.*

Moi, j'ai mon ouvrage...; et si je ne le trouve pas, qu'est-ce qu'il faudra que je lui dise?

MÉLAC PÈRE.

Rien : car on ne finiroit plus...

SCÈNE VIII.

MÉLAC PÈRE.

Qui croiroit qu'un garçon aussi simple fût le fait d'un homme bouillant, d'Aurelly? Sa règle est assez juste. Aux gens de cet état, moins d'esprit, moins de corruption.

SCÈNE IX.

DABINS, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC PÈRE.

On vous cherche, monsieur Dabins.

DABINS, *d'un air effrayé.*

Depuis une heure, monsieur, j'épie le moment de vous trouver seul.

MÉLAC PÈRE.

Que me voulez-vous?

DABINS.

Puis-je parler en liberté?

MÉLAC PÈRE.

Vous êtes pâle, défait; votre voix est tremblante!

DABINS.

Ah, monsieur!

MÉLAC PÈRE.

Expliquez-vous.

DABINS.

Comment vous apprendre le malheur...?

MÉLAC PÈRE.

Sortez de ce trouble; parlez.

DABINS.

Cette lettre que je reçois à l'instant...

MÉLAC PÈRE.

Que dit-elle de sinistre?

DABINS.

Vous aimez monsieur Aurelly?

MÉLAC PÈRE.

Si je l'aime! Vous me faites trembler.

DABINS.

A moins d'un miracle, il faut qu'il manque à ses paiements demain. Il faut...

MÉLAC PÈRE, *regardant de tous côtés.*

Malheureux! si quelqu'un vous entendoit... Vous perdez le sens... D'où savez-vous...? Cela ne sauroit être.

DABINS.

J'ai prévu votre surprise et votre douleur; mais le fait n'est que trop avéré.

MÉLAC PÈRE.

Avéré! dites-vous? (*à part.*) Je n'ose l'interroger. (*haut.*) Monsieur Dabins, songez-vous à l'importance...? Il m'a troublé.

DABINS.

Monsieur Aurelly avoit à Paris pour huit cent mille francs d'effets.

MÉLAC PÈRE.

Chez son ami monsieur de Préfort, je le sais.

DABINS.

Il me dit, il y a quelque temps, d'écrire à ce correspondant de les vendre, et de m'envoyer tout le papier sur Lyon qu'on pourroit trouver.

MÉLAC PÈRE.

Après?

DABINS.

Au lieu d'argent que j'attendois aujourd'hui, son fils me dépêche un courrier, qui a gagné douze heures sur celui de la poste.

MÉLAC PÈRE.

Hé bien! ce courrier?

DABINS.

M'apprend qu'au moment de négocier nos ef-

fêts, monsieur de Préfort s'est trouvé atteint d'un mal violent qui l'a emporté en deux jours, et qu'on a mis aussitôt le scellé sur son cabinet.

MÉLAC PÈRE.

Pourquoi cet effroi? Je regrette Préfort, mais il laisse une fortune immense. Aurelly réclamera ses effets, qui lui seront remis. C'est tout au plus un retard : achevez.

DABINS.

J'ai tout dit. Notre paiement étoit fondé sur ces rentrées, qui n'ont jamais manqué : nous n'avons pas dix mille francs en caisse.

MÉLAC PÈRE.

Et vous devez en payer demain?

DABINS.

Six cent mille.. Il y a de quoi perdre l'esprit.

MÉLAC PÈRE.

Il me quitte : il ne sait donc point... ?

DABINS.

Voilà mon embarras. Vous connoissez sa probité, ses principes... Il en mourra... Un homme si bon, si bienfaisant... Mais, monsieur, il n'y a que vous qui puissiez vous charger de lui apprendre...

MÉLAC PÈRE.

Il n'est pas possible qu'Aurelly n'ait pas chez lui de quoi parer à cet accident.

DABINS.

Il a du bien, d'excellents immeubles; cette maison, sa terre : mais avoir à payer demain six cent mille francs; et pas un sou...!

MÉLAC PÈRE.

Attendez. Je lui connois cent mille écus, qu'un ami, m'a-t-il dit, lui a confiés.

DABINS.

Il ne les a plus : monsieur de Préfort s'étoit chargé de les convertir en effets pareils à ceux qu'il lui avoit procurés. Aujourd'hui tout est là; tout manque à-la-fois.

MÉLAC PÈRE.

Onze cent mille francs arrêtés, au moment de payer!

DABINS.

Il périt au milieu des richesses.

MÉLAC PÈRE *se promène.*

Vous l'avez dit, il en mourra; l'homme le plus vertueux! le plus sage...! une réputation si intacte! s'il suspend ses paiements, s'il faut que son honneur... Il en mourra, l'infortuné : voilà ce qu'il y a de bien certain. (*Il se promène plus vite.*)

DABINS.

Si l'on eût reçu la nouvelle huit jours plus tôt...

MÉLAC PÈRE.

C'est un homme perdu.

DABINS.

Ces lettres de noblesse encore lui font tant de jaloux! Vous verrez, monsieur, les amis que lui laissera l'infortune : il n'y a peut-être pas un négociant dans Lyon qui ne fût bien aise au fond du cœur... Trouver de l'argent, il ne faut pas s'en flatter.

MÉLAC PÈRE *se promène.*

J'ai bien ici cent mille francs à moi.

DABINS.

Qu'est-ce que cela!

MÉLAC PÈRE *rêvant.*

En effet, qu'est-ce que cela!

DABINS.

A peine le sixième de ce qu'il nous faut.

MÉLAC PÈRE *s'arrête.*

Monsieur Dabins.

DABINS.

Monsieur.

MÉLAC PÈRE.

Où est votre courrier?

DABINS.

Je l'ai fait cacher.

MÉLAC PÈRE.

Monsieur Dabins, allez m'attendre dans mon

cabinet. Ne voyez personne, enfermez-vous, enfermez-vous soigneusement. Je vous rejoins : j'ai besoin de me recueillir...

DABINS.

Sur la manière de lui annoncer...?

MÉLAC PÈRE.

C'est lui. Partez, sans dire un mot.

SCÈNE X.

MÉLAC PÈRE, DABINS, AURELLY.

AURELLY.

Bonjour, Mélac. Ah! te voilà, Dabins? J'ai trouvé l'agent de change qui te cherche; il emporte mes deux effets sur Pétersbourg. Eh bien, nos fonds de Paris? (*Il ôte son épée qu'il pose sur une chaise.*)

MÉLAC PÈRE, *vivement.*

C'est ce dont il me parloit, en me demandant si je n'avois pas quelques papiers à échanger pour simplifier son opération.

AURELLY.

Comme tu es rouge, Mélac!

MÉLAC PÈRE.

Ce n'est rien.

AURELLY, *à Dabins qui sort.*

Monsieur Dabins, le bordereau de tous mes paiements en état pour ce soir. (*Dabins sort.*)

SCÈNE XI.

MÉLAC PÈRE, AURELLY.

AURELLY, *gaiement.*

Je t'ai bien desiré tout-à-l'heure à l'intendance : tu m'aurois vu batailler...

MÉLAC PÈRE.

Contre qui ?

AURELLY.

Ce nouveau noble, si plein de sa dignité, si gros d'argent, et si bouffi d'orgueil, qu'il croit toujours se commettre lorsqu'il salue un roturier.

MÉLAC PÈRE, *distrait.*

Moins il y a de distance entre les hommes, plus ils sont pointilleux pour la faire remarquer.

AURELLY.

Celui-ci, qui, jusqu'à l'époque de mes lettres de noblesse, ne m'avoit jamais regardé, s'avise de me complimenter aujourd'hui d'un ton supérieur : « Je me flatte, m'a-t-il dit, que « vous quittez enfin le commerce avec la roture. »

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Ah, Dieu!

AURELLY.

Quoi?

MÉLAC PÈRE, *s'efforçant de rire.*

Je crois l'entendre.

AURELLY.

Au contraire, monsieur, ai-je répondu ; je ne puis mieux reconnoître le nouveau bien que je lui dois, qu'en continuant à l'exercer avec honneur.

MÉLAC PÈRE, *embarrassé.*

Ah, mon ami! le commerce expose à de si terribles revers!

AURELLY.

Tu m'y fais songer : l'agent de change ne s'explique pas; mais, à son air, je gagerois que le paiement ne se passera pas sans quelque banqueroute considérable.

MÉLAC PÈRE.

Je ne vois jamais ce temps de crise, sans éprouver un serrement de cœur sur le sort de ceux à qui il peut être fatal.

AURELLY.

Et moi, je dis que la pitié qu'on a pour les fripons n'est qu'une misérable foiblesse, un vol qu'on fait aux honnêtes gens. La race des bons est-elle éteinte, pour...

MÉLAC PÈRE.

Je ne parle point des fripons.

AURELLY, *avec chaleur.*

Les malhonnêtes gens reconnus sont moins à craindre que ceux-ci : l'on s'en méfie ; leur réputation garantit au moins de leur mauvaise foi.

MÉLAC PÈRE.

Fort bien : mais...

AURELLY.

Mais un méchant qui travailla vingt ans à passer pour honnête homme porte un coup mortel à la confiance, quand son fantôme d'honneur disparoît : l'exemple de sa fausse probité fait qu'on n'ose plus se fier à la véritable.

MÉLAC PÈRE, *douloureusement.*

Mon cher Aurelly, n'y a-t-il donc point de faillites excusables ? Il ne faut qu'une mort, un retard de fonds ; il ne faut qu'une banqueroute frauduleuse un peu considérable pour en entraîner une foule de malheureuses.

AURELLY.

Malheureuses ou non, la sûreté du commerce ne permet pas d'admettre ces subtiles différences ; et les faillites qui sont exemptes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité.

MÉLAC PÈRE.

Mais c'est outrer les choses que de confondre ainsi...

AURELLY.

Je voudrois qu'il y eût là-dessus des lois si sévères, qu'elles forçassent enfin tous les hommes d'être justes.

MÉLAC PÈRE.

Eh! mon ami, les lois contiennent les méchants sans les rendre meilleurs; et les mœurs les plus pures ne peuvent sauver un honnête homme d'un malheur imprévu.

AURELLY.

Monsieur, la probité du négociant importe à trop de gens pour qu'on lui fasse grace en pareil cas.

MÉLAC PÈRE.

Mais écoutez-moi.

AURELLY.

Je vais plus loin. Je soutiens que l'honneur des autres est engagé à ce que celui qui ne paie pas soit flétri publiquement.

MÉLAC PÈRE, *mettant ses mains sur son visage.*

Ah! bon Dieu!

AURELLY.

Oui, flétri. S'il est malheureux, entre mourir

et paroître indigne de vivre, le choix est bientot fait, je crois : qu'il meure de douleur, mais que son exemple terrible augmente la prudence ou la bonne foi de ceux qui l'ont sous les yeux.

MÉLAC PÈRE, *s'échauffant.*

Vous condamnez sans distinction à l'opprobre un infortuné comme un coupable?

AURELLY.

Je n'y mets pas de différence.

MÉLAC PÈRE.

Quoi! si l'un de vos amis, victime des événements...?

AURELLY.

Je serois son juge le plus sévère.

MÉLAC PÈRE, *le regardant fixement.*

Si c'étoit moi?

AURELLY.

Si c'étoit toi...? Son air m'a fait trembler.

MÉLAC PÈRE.

Vous ne répondez pas.

AURELLY, *fièrement.*

Si c'étoit vous...! (*avec effusion.*) Mais premièrement, tu n'es pas négociant : et voilà comme tu fais toujours; quand tu ne peux convaincre mon esprit, tu attaques mon cœur.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

O ciel! comment lui apprendre...?

SCÈNE XII.

MÉLAC PÈRE, PAULINE, AURELLY.

PAULINE, *habillée.*

Ah ! voilà mon oncle de retour.

MÉLAC PÈRE, *à part, avec douleur.*

Et sa nièce !

PAULINE.

Bonjour, mon cher oncle. Avez-vous mieux reposé cette nuit que la précédente ?

AURELLY.

Fort bien : et toi ?

PAULINE.

Votre conversation si sérieuse du souper m'a un peu agitée : elle m'a laissé une impression... j'ai peu dormi.

AURELLY, *en riant.*

Nous aurons soin à l'avenir de monter nos bavardages sur un ton plus gai. Nous ne devons pas troubler les nuits de celle qui nous rend les jours si agréables. (*Pauline l'embrasse.*)

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Sa sécurité me perce l'ame.

AURELLY.

Ah çà ! mon enfant, quel amusement nous disposes-tu aujourd'hui ?

PAULINE.

Cette après-midi, grand assaut de musique entre l'obstiné Mélac et moi : vous serez les juges. Vous savez qu'il donne la préférence au violon sur tout autre instrument.

AURELLY, *gaiement.*

Et toi tu défends le clavecin à outrance ?

PAULINE.

Je soutiens l'honneur du clavecin. La loi du combat est que le vaincu sera réduit à ne faire qu'accompagner l'autre, qui brillera seul tout le reste du concert ; et je vous confie que j'ai de quoi le faire mourir de dépit.

AURELLY.

Bravo ! bravo !

MÉLAC PÈRE, *d'un ton pénétré.*

Ne ferions-nous pas mieux, mes amis, de remettre ce concert : tant de gens sont à Lyon dans le trouble et l'inquiétude ! « Il semble, dira-t-on, « que ceux-ci fassent parade de leur aisance, « pour insulter à l'embarras où les autres sont « plongés. » On comparera cette joie déplacée avec le désespoir qui poignarde peut-être en ce moment d'honnêtes gens qui ne s'en vantent pas.

AURELLY, *riant.*

Ha, ha, ha ! Vois-tu comment ce brave philosophe détruit nos projets d'un seul mot ! Il faut

bien lui céder pour avoir la paix. Remets ton cartel à quelque autre jour.

MÉLAC PÈRE, *à part, en sortant.*

Allons sauver, s'il se peut, l'honneur et la vie à ce malheureux.

SCÈNE XIII.

PAULINE, AURELLY.

AURELLY.

Mais... il a quelque chose aujourd'hui... N'as-tu pas remarqué...?

PAULINE.

En effet, j'ai cru voir un nuage...

AURELLY.

Ah! la philosophie a aussi ses humeurs.

PAULINE.

Que disiez-vous donc?

AURELLY.

Nous parlions faillites, banqueroutes.

PAULINE.

C'est cela. Son ame est si sensible, que le malheur même de ceux qu'il ne connoît pas l'afflige.

SCÈNE XIV.

PAULINE, ANDRÉ, AURELLY.

ANDRÉ, *criant et courant.*

Monsieur ! monsieur!

PAULINE *fait un cri de surprise.*

Ah...!

AURELLY.

Qu'est-ce que c'est donc ?

ANDRÉ, *avec joie.*

Le valet de chambre de monsieur le grand-fermier [1] descend de cheval dans la cour.

AURELLY, *avec humeur.*

Eh bien! vous ne pouvez pas dire cela sans courir et nous crier aux oreilles ?

PAULINE.

Il m'a fait une frayeur...

ANDRÉ.

Dame! est-ce que ce n'est rien donc? monsieur le grand-fermier qui arrive!

AURELLY.

Saint-Alban?

[1] Les gens du peuple de toutes les provinces méridionales de France nomment ainsi les fermiers du Roi.

ANDRÉ.

Monsieur de la Fleur l'a laissé à la dernière poste.

PAULINE, *avec humeur.*

Quand nous l'aurions appris deux minutes plus tard ?

AURELLY, *à Pauline.*

Quel dommage que le concert soit dérangé ! Tu voulois des juges ; en voici un que tu ne récuserois pas... Il repasse bientôt ! Qu'on fasse rafraîchir son courrier.

ANDRÉ.

Bon ! Il n'a fait qu'un saut dans l'office. Pour un valet de chambre, on ne dira pas qu'il est fier, lui.

AURELLY.

Suis-moi.

ANDRÉ.

Quel appartement faut-il disposer ?

AURELLY.

Suis-moi, te dis-je ; je vais donner des ordres.

SCÈNE XV.

PAULINE, *avec chagrin.*

Saint-Alban...! C'est son amour qui le ramène... J'ai le cœur serré. (*Elle soupire.*) La persécution de celui-ci, la jalousie qu'elle donne à Mélac, et sur-tout la nécessité de cacher sous un air libre un sentiment que je ne puis dompter... En vérité, mon état devient plus pénible de jour en jour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉLAC FILS, *en habit de ville;* PAULINE.

PAULINE, *avec une gaieté affectée.*

Pour quelqu'un qui a fait une aussi belle toilette, vous avez une terrible humeur.

MÉLAC FILS.

C'est votre gaieté qui me la donne, mademoiselle; c'est ce retour précipité. Saint-Alban doit rester trois mois en tournée; il en passe un ici; et à peine est-il parti qu'on le voit revenir.

PAULINE.

S'il a des affaires à Paris?

MÉLAC FILS.

La Fleur dit qu'il n'y va pas. Un tel empressement ne regarde que vous, mademoiselle.

PAULINE, *en riant.*

Depuis quand suis-je mademoiselle? Les doux noms de frère et de sœur...

MÉLAC FILS, *avec feu.*

Saint-Alban vous aime : il est riche, en place,

estimé ; je vois tout mon malheur. Il vous aime, il vous obtiendra, et j'en mourrai de chagrin.

PAULINE, *gaiement.*

Dites-moi, je vous prie, où vous prenez toutes les folies qui vous échappent.

MÉLAC FILS.

Écoutez, Pauline. Vous faites profession de sincérité ; assurez-moi qu'il ne vous a rien dit, et je serai calmé.

PAULINE.

Que voulez-vous qu'il m'ait dit ?

MÉLAC FILS.

Que vous êtes belle ; qu'il vous aime.

PAULINE.

C'est une phrase si commune : et vous aussi vous me l'avez dit. Tous les jeunes gens reçus dans cette maison ne se donnent-ils pas les airs de tenir le même langage ?

MÉLAC FILS.

Aucun d'eux, sans doute, n'a pu vous voir avec indifférence ; mais s'ils vous connoissoient comme moi...

PAULINE.

Ils me verroient bien haïssable.

MÉLAC FILS.

Ils n'auroient plus besoin de vous trouver si belle pour vous aimer éperdument. Revenons...

PAULINE.

Dans un homme comme Saint-Alban, ces propos que vous redoutez ne sont que des galanteries d'usage et sans conséquence; de la part des autres, c'est pure étourderie...; de la vôtre...

MÉLAC FILS.

De la mienne?

PAULINE, *gaiement.*

De la vôtre... Mais je voudrois bien savoir pourquoi vous vous donnez les airs de m'interroger. Il faut avoir de grands titres pour user de pareils privilèges.

MÉLAC FILS.

Ah! Pauline! il arrive, et vous plaisantez!

PAULINE, *sérieusement.*

Brisons là, je vous prie. Peut-être auriez-vous à vous plaindre de moi, si quelque autre avoit lieu de s'en louer.

MÉLAC FILS, *avec feu.*

Ce Saint-Alban me fait trembler; ôtez-moi cette inquiétude.

PAULINE.

Que vous êtes importun!

MÉLAC FILS.

Défendez-moi seulement d'en avoir.

PAULINE.

Oh! quand il veut une chose...! (*étourdi-*

ment.) Si je vous le défends, m'obéirez-vous?

MÉLAC FILS, *lui baisant les mains avec transport.*

Ma chère Pauline!

PAULINE, *s'échappant.*

Toujours le même! on ne peut dire un mot sans être forcée de quereller ou de fuir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MÉLAC FILS, *avec joie.*

« M'obéirez-vous...! » A-t-elle mis dans ce peu de mots tout le sentiment que j'y aperçois? « M'obéirez-vous! » Mais pourquoi cet heureux présage est-il troublé par l'arrivée du fermier-général.

SCÈNE III.

MÉLAC PÈRE, *en habit de campagne, entre en rêvant, un crayon et du papier à la main;* MÉLAC FILS.

MÉLAC FILS, *avec surprise.*

Ah! mon père, vous avez changé d'habit!

MÉLAC PÈRE, *sans regarder, d'un ton sombre.*

Voyez si ma chaise est prête.

MÉLAC FILS.

Vous partez, mon père?

MÉLAC PÈRE, *du même ton.*

Oui.

MÉLAC FILS.

Vous ne prenez pas votre carrosse ?

MÉLAC PÈRE.

Non.

MÉLAC FILS.

Vous n'allez donc pas à... ?

MÉLAC PÈRE.

Je vais à Paris.

MÉLAC FILS, *inquiet.*

Un voyage aussi subit...

MÉLAC PÈRE.

Il ne sera pas long.

MÉLAC FILS.

N'annonceroit-il aucun accident ?

MÉLAC PÈRE.

Affaires de compagnie.

MÉLAC FILS.

Ah....! Mais savez-vous qui l'on attend ici aujourd'hui ?

MÉLAC PÈRE.

Qui que ce soit, qu'on m'avertisse quand les chevaux seront venus.

MÉLAC FILS.

C'est que cela pourroit déranger...

MÉLAC PÈRE.

Rien, rien. Quelle heure est-il ?

MÉLAC FILS.

Il n'est pas midi.

MÉLAC PÈRE.

Avant deux heures je suis en route.

MÉLAC FILS.

Vous ne me donnez aucun ordre, mon père ?

MÉLAC PÈRE.

Laissez-moi seul un moment; je ne puis vous écouter en celui-ci.

MÉLAC FILS, *en sortant.*

En poste... à Paris... Si promptement... Un air glacé... ! Je ne comprends pas, moi... (*Il se retire lentement, en examinant son père.*)

SCÈNE IV.

MÉLAC PÈRE, *se promenant.*

Entre une action criminelle et un acte de vertu, l'on n'est pas incertain..... Mais avoir à choisir entre deux devoirs qui se contrarient et s'excluent... Si je laisse périr mon ami, pouvant le sauver, mon ingratitude... son malheur... mes reproches... sa douleur... la mienne... Je sens tout cela... Mon cœur se déchire. Si je dispose un moment, en sa faveur, des fonds qu'on me

laisse... Après tout ils ne courent aucuns risques. (*Il soupire.*) Scrupules! prudence! je vous entends : vous m'éloignez du malheureux qui souffre; mais la compassion qui m'en rapproche est si puissante!... Voudrois-je être plus heureux, à condition de devenir dur, inhumain, ingrat..?— C'en est fait; où la raison est insuffisante, le sentiment doit triompher : s'il m'égare, au moins je serai le seul à plaindre; et, mon ami sauvé, mon malheur ne me laissera pas sans consolation.

SCÈNE V.

MÉLAC PÈRE; DABINS *arrive avec un gros paquet de lettres de change dans une main, un papier dans l'autre.*

MÉLAC PÈRE.

Le compte est-il juste, monsieur Dabins? Dans le trouble où nous sommes, on se trompe aisément. Rappelons les articles avant de nous séparer. Sept mille cinq cents louis en or que vous avez passés vous-même par le jardin.

DABINS.

Monsieur, le bordereau des sommes est en tête de ma reconnoissance. (*Il la lui remet.*)

MÉLAC PÈRE *lit.*

« Je soussigné, caissier de monsieur Aurelly,

« ai reçu de monsieur de Mélac, receveur-général « des fermes, à Lyon, la somme de six cent mille « livres... » Cela va bien; disposez vos paiements sans éclat, comme si vos effets eussent été négociés à Paris: moi, j'attends ma chaise pour partir.

DABINS.

Et vous insistez sur ce qu'il ne sache pas...?

MÉLAC PÈRE.

Quel que soit son danger, je le connois, la crainte de me nuire lui feroit tout refuser.

DABINS.

Ainsi vous le quittez de la reconnoissance.

MÉLAC PÈRE.

Exiger de la reconnoissance, c'est vendre ses services: mais ce n'est pas ici le cas; Aurelly m'a souvent donné l'exemple de ce que je fais pour lui.

DABINS.

Oh! monsieur! votre vertu s'exagère...

MÉLAC PÈRE.

Non, cher Dabins: depuis trente ans que je lui dois mon état et mon bien-être, voici la seule occasion que j'aie eue de prendre ma revanche. Je quittois le service, où j'avois eu bientôt consumé le chétif patrimoine d'un cadet de ma province. Je revenois chez moi, blessé, réformé,

ruiné, sans biens ni ressources. Le hasard me fit rencontrer ici ce digne Aurelly, mon ami dès l'enfance. Avec quelle tendresse il m'offrit un asile! Il sollicita, il obtint, à mon insu, la place que j'occupe encore; il fit plus, il vainquit ma répugnance pour un état aussi éloigné de celui que j'avois embrassé. « Prenez, prenez, me dit-« il; et si vous craignez que l'état n'honore pas « assez l'homme, ce sera l'homme qui honorera « l'état. Plus l'abus d'un métier est facile, moins « il faut l'être au choix des gens qui doivent « l'exercer; et qui sait, dans celui-ci, le bien « qu'un homme vertueux peut faire, tout le mal « qu'il peut empêcher? » Son zèle éloquent me gagna; il m'instruisit au travail; il me servit de père : ô mon cher Aurelly!

DABINS.

Vous m'avez interdit toute représentation.

MÉLAC PÈRE.

N'ajoutez pas un mot. Les cent mille francs que vous tenez en lettres de change sont à moi; puis-je en user mieux au gré de mon cœur ? A l'égard du reste, Saint-Alban est en tournée pour trois mois... Aurelly aura le temps nécessaire...

DABINS.

Mais d'un moment à l'autre il peut vous venir tel ordre...

MÉLAC PÈRE.

Je vous ai dit que je vais à Paris : j'y aurai bientôt recouvré les effets d'Aurelly ; j'en ferai de l'argent, si l'on m'en demande. Ce n'est ici qu'un bon office, comme vous voyez.

DABINS.

Monsieur, je vous admire.

MÉLAC PÈRE.

Allez, mon ami : qu'il ne vous retrouve point avec moi.

SCÈNE VI.

MÉLAC PÈRE. (*Il s'assied.*)

Ah ! respirons un moment. Cette nouvelle m'avoit étouffé... Il rioit le malheureux homme, en regardant sa nièce. Chaque plaisanterie qui lui échappoit me faisoit frémir. (*Il se lève.*) Quand je pense qu'il étoit possible que cet argent m'eût été redemandé ! Au lieu de venir à son secours, il eût fallu lui annoncer... Ah Dieu... !

SCÈNE VII.

DABINS, *accourant avec effroi;* MÉLAC PÈRE.

DABINS.

Monsieur de Saint-Alban...

MÉLAC PÈRE.

Hé bien?

DABINS.

Il arrive.

MÉLAC PÈRE.

Saint-Alban?

DABINS.

On le conduit ici. Je suis rentré pour vous sauver la première surprise. (*Il s'enfuit.*)

SCÈNE VIII.

MÉLAC PÈRE.

Saint-Alban...! Que ne suis-je parti! S'il alloit me parler d'argent! Au pis aller, je lui dirois... je pourrois lui dire que les receveurs particuliers n'ont pas encore... Un mensonge...! Il vaudroit mieux cent fois... Mais je m'alarme, et peut-être il ne fait que passer.

SCÈNE IX.

AURELLY, SAINT-ALBAN, MÉLAC PÈRE, MÉLAC FILS.

SAINT-ALBAN.

Pardonnez à mon empressement, messieurs, l'incivilité de me montrer en habit de voyage.

MÉLAC FILS, *à part, avec humeur.*

Son empressement ! il n'en dit pas l'objet.

MÉLAC PÈRE, *à Saint-Alban.*

Vous voyez que j'y suis moi-même.

SAINT-ALBAN.

Partez-vous?

MÉLAC PÈRE.

Avec bien du regret, monsieur, puisque vous arrivez.

AURELLY.

Cette course est brusque.

MÉLAC PÈRE.

Elle est nécessaire.

AURELLY.

Si c'est, comme le dit ton fils, des affaires de compagnie...

MÉLAC PÈRE, *embarrassé.*

De compagnie... relatives à la compagnie...

Puis-je voir, sans déplaisir, passer ma survivance à quelque étranger?

AURELLY, *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

SAINT-ALBAN.

Il m'est bien agréable d'arriver à temps pour vous arrêter.

AURELLY.

Est-ce que je l'aurois laissé partir! (*à Mélac père.*) Tu peux renvoyer les chevaux de poste.

MÉLAC PÈRE.

Pour quelle raison?

SAINT-ALBAN.

C'est que la place que vous allez solliciter est accordée à monsieur votre fils.

MÉLAC FILS, *avec surprise.*

L'emploi de mon père?

AURELLY *le contrefait plaisamment.*

Hé oui! l'emploi de mon père.

MÉLAC FILS, *à part.*

Ah, Pauline!

SAINT-ALBAN *remet un papier à Mélac père.*

En voici l'assurance. Quelque desir que j'aie eu de vous servir en cette affaire, je ne puis vous cacher que vous en devez toute la faveur aux sollicitations de monsieur Aurelly.

MÉLAC PÈRE.

Monsieur, son généreux caractère ne se dément point. Mais un autre avoit, dit-on, obtenu cette grace.

AURELLY, *gaiement.*

C'étoit moi.

MÉLAC PÈRE.

Ce solliciteur dont le crédit...?

AURELLY.

C'étoit moi.

MÉLAC FILS.

Cet homme qui avoit pris les devants...?

AURELLY.

C'étoit moi. Je m'en occupois depuis longtemps. Ne m'a-t-il pas élevé une nièce charmante?

MÉLAC FILS, *vivement.*

Oui, charmante!

SAINT-ALBAN.

Ah! charmante, en effet. (*Mélac fils rougit de son transport; Saint-Alban le fixe avec curiosité.*)

AURELLY, *prenant les mains de Mélac père.*

Ne m'a-t-il pas promis d'étendre ses soins jusqu'à mon fils, lorsqu'il sera en âge d'en profiter! Il faut bien que j'établisse le sien: ha, ha, ha, ha...!

MÉLAC PÈRE, *à part.*

A quel ami je rends service!

MÉLAC FILS, *vivement à Aurelly.*

C'étoit donc cela qu'hier au soir... vous feigniez... Quelle surprise, ah! monsieur...! (*à part.*) Je ne me sens pas de joie: courons annoncer cette nouvelle à Pauline. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE X.

AURELLY, SAINT-ALBAN, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC PÈRE.

Hé bien...! l'étourdi, qui oublie de vous faire ses remerciements!

AURELLY.

Tu renvoies les chevaux?

MÉLAC PÈRE.

Mon voyage est indispensable.

AURELLY.

Encore?

SAINT-ALBAN, *à Aurelly.*

Si c'est pour ce que je présume, je suppléerai à sa course. Mais, avant d'en parler, recevez mon compliment, monsieur, sur la distinction flatteuse que vous venez d'obtenir. Le plus digne usage des lettres de noblesse est sans doute de décorer des citoyens aussi utiles que vous.

AURELLY.

Utiles! voilà le mot. Qu'un homme soit philosophe, qu'il soit savant, qu'il soit sobre, économe, ou brave; hé bien... ! tant mieux pour lui. Mais, qu'est-ce que je gagne à cela, moi? L'utilité dont nos vertus et nos talents sont pour les autres est la balance où je pèse leur mérite.

SAINT-ALBAN.

C'est à peu près sur ce pied que chacun les estime.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Comment faire maintenant pour partir?

AURELLY.

Moi, par exemple (je me cite, parcequ'il en est question), je fais battre journellement deux cents métiers dans Lyon. Le triple de bras est nécessaire aux apprêts de mes soies. Mes plantations de mûriers et mes vers en occupent autant. Mes envois se détaillent chez tous les marchands du royaume. Tout cela vit, tout cela gagne; et l'industrie portant le prix des matières au centuple, il n'y a pas une de ces créatures, à commencer par moi, qui ne rende gaiement à l'état un tribut proportionné au gain que son émulation lui procure.

SAINT-ALBAN.

Jamais il ne perdra cette belle chaleur.

AURELLY.

Et tout l'or que la guerre disperse, messieurs, qui le fait rentrer à la paix? Qui osera disputer au commerce l'honneur de rendre à l'état épuisé le nerf et les richesses qu'il n'a plus? Tous les citoyens sentent l'importance de cette tâche; le négociant seul la remplit. Au moment que le guerrier se repose, le négociant a le bonheur d'être à son tour l'homme de la patrie.

SAINT-ALBAN.

Vous avez raison.

AURELLY.

Mais laissons cette conversation, monsieur: qui vous ramène si tôt en cette ville?

SAINT-ALBAN.

Probablement le même objet qui faisoit partir monsieur de Mélac. Ma compagnie me rappelle; elle me charge... Vous permettez que nous traitions devant vous...

AURELLY.

Vous vous moquez. Pour peu que...

SAINT-ALBAN.

Il n'y a point de mystère. L'objet de ma mission est de rassembler tous les fonds de cette province épars dans les caisses de nos divers receveurs, et de les faire passer sur-le-champ à Paris.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Qu'entends-je?

AURELLY.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment.

SAINT-ALBAN.

J'avois d'abord cru l'opération plus pénible : mais j'ai appris, dans ma tournée, que j'avois des graces à rendre à l'exactitude de monsieur de Mélac ; il m'a sauvé les trois quarts de l'ouvrage.

MÉLAC PÈRE, *interdit.*

Monsieur...

AURELLY.

Ah! vous pouvez vous flatter, messieurs, que vous n'avez pas beaucoup de receveurs de cette fidélité : il est exact et toujours prêt. Il ne fait pas travailler vos fonds, lui.

SAINT-ALBAN.

Nous estimons trop monsieur de Mélac pour lui faire un mérite d'une chose aussi simple. Commençons donc par envoyer cet argent si desiré ; alors, dégagé de tous soins, je pourrai jouir du plaisir de philosopher quelques jours avec vous. (*Mélac père paroît plongé dans une profonde rêverie. Saint-Alban continue à Aurelly.*) A propos, monsieur, vous ne me dites rien de mademoiselle votre nièce, la plus aimable...

AURELLY.

Monsieur, il lui est arrivé un grand malheur.

SAINT-ALBAN.

Un malheur!

AURELLY.

Oui, monsieur. Elle avoit arrangé pour ce soir le plus beau, le plus brillant concert...

SAINT-ALBAN.

Qui peut avoir renversé ce charmant projet?

AURELLY.

Faut-il le demander? notre philosophe. Il nous a remontré qu'en ce temps de crise, mille honnêtes gens étoient peut-être au désespoir sur les paiements, et que ce ton de fête... Voyez son air consterné dès qu'on en parle.

MÉLAC PÈRE, *revenant à lui.*

Je... je rêvois aux diverses sommes qui m'ont été remises.

SAINT-ALBAN.

J'ai l'état ici. Environ cinq cent mille francs. Voulez-vous que nous passions dans votre cabinet?

MÉLAC PÈRE, *embarrassé.*

Si vous vous reposiez quelques jours.

AURELLY.

Eh! mais, tu pars...

MÉLAC PÈRE, *plus troublé.*

Je différerois...

SAINT-ALBAN.

Ah! bon Dieu! me reposer! Il y a cinq nuits que je n'arrête point; et ce n'est qu'après m'être bien assuré que tous les fonds de la province étoient en vos mains que j'ai repris ma route pour cette ville.

MÉLAC PÈRE, *à part.*

Tout est perdu.

SAINT-ALBAN, *d'un ton dégagé.*

Je suis d'une paresse... l'ennemi juré du travail. J'ai toutes les peines du monde à m'arracher à l'inaction pour m'occuper d'affaires: mais aussi, quand je suis lancé, je ne m'arrête plus que tout ne soit terminé. Il est assez plaisant que cette impatience d'être oisif me tienne lieu du mérite contraire, aux yeux de ma compagnie.

AURELLY.

Moi, je vous conseille de vous enfermer avant le dîner: la diligence part cette nuit; vous pourrez y placer le caisson.

SAINT-ALBAN.

C'est bien dit.

AURELLY.

S'ils font les difficiles, ils ont un fort ballot à

moi; votre argent prendra sa place : il est plus pressé que mon envoi.

SAINT-ALBAN.

Rien de plus obligeant.

AURELLY.

Allons, allons, débarrassez-vous la tête.

MÉLAC PÈRE, *outré, à Aurelly.*

Et vous... n'embarrassez pas la vôtre, mon officieux ami.

AURELLY.

Comment donc!

MÉLAC PÈRE, *déconcerté, à Saint-Alban.*

Monsieur, vous me prenez dans un moment... au dépourvu...

SAINT-ALBAN.

Que dites-vous, monsieur?

MÉLAC PÈRE.

Je dis... (*à part.*) Ah! Je sens la rougeur qui me surmonte... Il faut l'avouer : ce que vous me demandez est impossible.

SAINT-ALBAN.

Impossible! Et vous partiez?

MÉLAC PÈRE.

Il est vrai.

SAINT-ALBAN.

Savez-vous, monsieur, quels soupçons l'on pourroit prendre...?

AURELLY, *vivement.*

Fi donc, monsieur de Saint-Alban!

SAINT-ALBAN, *à Aurelly.*

Je vous demande pardon; mais l'air, le ton, les discours, me paroissent si clairs. Ce voyage...

AURELLY.

N'y a-t-il pas mille raisons...?

SAINT-ALBAN.

Un instant, je vous prie. (*à Mélac père.*) Avez-vous touché le montant de toutes les recettes, monsieur de Mélac?

MÉLAC PÈRE, *accablé.*

Je ne puis le nier.

SAINT-ALBAN.

Pouvez-vous faire partir aujourd'hui tout l'argent que vous devez avoir? (*Mélac père ne répond rien.*) Parlez, monsieur; car mes ordres sont tels, que, sur votre réponse, il faut que je prenne un parti sur-le-champ. (*Mélac père rêve, sa tête appuyée sur sa main.*)

AURELLY, *vivement.*

Vous ne répondez pas?

MÉLAC PÈRE, *outré, à Aurelly.*

Cruel homme! (*à Saint-Alban, d'un air accablé.*) Je ne le puis, avant trois semaines au moins.

SAINT-ALBAN.

Trois semaines! Il ne m'est pas permis d'ac-

corder trois jours. L'argent est annoncé.— C'est avec regret, monsieur...

MÉLAC PÈRE.

Je ne saurois l'empêcher : mais jamais tant de douleurs à-la-fois n'ont assailli un honnête homme. (*Il sort.*)

AURELLY, *criant.*

Vous sortez?

SCÈNE XI.

AURELLY, SAINT-ALBAN.

SAINT-ALBAN.

Y concevez-vous quelque chose ?

AURELLY.

Je crois que la tête lui a tourné.

SAINT-ALBAN.

Vous sentez que je ne peux me dispenser...

AURELLY.

Ne prenez point encore de parti.

SAINT-ALBAN.

Monsieur... quoi que vous puissiez dire...

AURELLY.

Ayez confiance en moi. Mélac n'est pas capable d'une action vile ni malhonnête.

SAINT-ALBAN.

Songez donc qu'il partoit. Je répondrois de l'événement à ma compagnie.

AURELLY, *vivement.*

Monsieur..... vous allez perdre un honnête homme; son fils, son état, son honneur, tout est abymé, ruiné.

SAINT-ALBAN.

J'en suis au désespoir; mais, n'étant que chargé d'ordres, il ne m'est pas permis de faire des graces.

AURELLY.

N'a-t-il pas ses cautions? Que voulez-vous de plus? Je me fais garant de tout. Donnez-moi le temps d'éclaircir...

SAINT-ALBAN.

Un mot, à mon tour. Je ne dois pas prendre le change. Il ne s'agit plus de caution ici; c'est cinq cent mille francs qu'il faut, que j'ai annoncés, que la compagnie attend: avancerez-vous cette somme aujourd'hui?

AURELLY.

A la veille du paiement? Tout le crédit du plus riche banquier ne lui feroit pas trouver un sac dans Lyon.

SCÈNE XII.

AURELLY, PAULINE, SAINT-ALBAN.

PAULINE, *inquiète.*

Qu'a donc monsieur de Mélac, mon oncle ? Il sort d'avec vous dans un état affreux. J'ai voulu lui parler, il s'est enfermé brusquement sans me répondre.

AURELLY.

Eh! mon enfant, il se trouve un vide de cinq cent mille francs dans sa caisse, on ne sait ni comment ni pourquoi. Je veux m'éclaircir : monsieur de Saint-Alban refuse le temps nécessaire.

PAULINE, *effrayée.*

Ah! monsieur! si vous avez de l'estime pour nous...

SAINT-ALBAN, *tendrement.*

De l'estime...!

AURELLY.

Seulement jusqu'à demain, que je puisse découvrir...

PAULINE.

Jusqu'à demain, monsieur... Nous refuserez-vous cette grace ?

SAINT-ALBAN.

Ah! mademoiselle, je donnerois ma vie pour

vous obliger : mais mon devoir a des droits sacrés que vous ne pouvez méconnoître, vous qui remplissez si bien tous les vôtres.

AURELLY.

Différer d'un jour, est-ce une faveur incompatible... ?

SAINT-ALBAN.

N'abusez point de votre ascendant : il ne convient à ma mission, ni à mon honneur, que je vous écoute plus long-temps.

PAULINE, *outrée.*

Comme il vous plaira, monsieur. Mais j'ai assez de confiance en l'honnêteté de monsieur de Mélac pour croire qu'on se trompe à son égard, et qu'il n'aura besoin ni de l'appui de ses amis, ni des graces de ses chefs.

SAINT-ALBAN.

Puissiez-vous dire vrai, mademoiselle! Mais, dans l'état où sont les choses, il n'est pas décent que j'accepte un logement dans cette maison. Pardon si je vous quitte.

AURELLY, *avec chaleur.*

Et moi, je ne vous quitte pas, en quelque endroit que vous alliez.

SCÈNE XIII.

PAULINE, *dans l'accablement.*

Qu'ai-je dit....! Un trouble affreux m'avoit saisie... Je ne l'ai pas assez ménagé... Ma frayeur a-t-elle trahi mon secret...? O Mélac! S'il avoit lu dans mon cœur...! Quel mal j'aurois peut-être fait à ton père! Il vient.

SCÈNE XIV.

PAULINE, MÉLAC FILS.

MÉLAC FILS *entre d'un air transporté.*

Pauline, Pauline, il faut que ma joie éclate à vos yeux.

PAULINE.

Votre joie!

MÉLAC FILS.

Vous savez que rien ne m'intéresse que ce qui peut nous rapprocher...

PAULINE.

Quel moment prenez-vous...! Et quel ton...!

MÉLAC FILS.

Dussiez-vous me traiter d'importun, d'audacieux, c'est celui d'un amant qui peut désormais vous offrir son cœur et sa main.

PAULINE.

L'un de nous est hors de sens.

MÉLAC FILS.

C'est moi ! C'est moi ! La joie qui me transporte...

PAULINE.

La joie !

MÉLAC FILS.

Votre oncle ne sort-il pas d'ici ?

PAULINE.

Tout ce que j'entends est si contraire à ses discours...

MÉLAC FILS.

Il aura voulu vous inquiéter.

PAULINE.

M'inquiéter... ! Comment... ? Pourquoi m'effrayer...?

MÉLAC FILS.

Ce n'est qu'un badinage obligeant.

PAULINE, *avec dépit.*

On n'en fait pas d'aussi cruel.

MÉLAC FILS.

Quelle charmante colère ! Elle me ravit : elle me touche plus que ma survivance même.

PAULINE.

Je ne vous entends pas.

MÉLAC FILS, *vivement.*

Ils n'ont rien dit... ! La survivance, oui, je l'ai enfin : Saint-Alban nous en a remis l'assurance. Votre oncle, qui le savoit, ne nous l'a caché que pour jouir de notre surprise. Dans l'excès de ma joie, je les ai quittés pour vous en apporter la nouvelle ; et depuis un quart d'heure je maudis les fâcheux qui m'arrêtent. Ah, Pauline ! au lieu de partager cette joie...

PAULINE, *d'un ton étouffé.*

Vous n'avez rien appris de plus ?

MÉLAC FILS.

Non.

PAULINE.

Je ne puis me résoudre à lui percer l'ame.

MÉLAC FILS.

Vous pleurez, ma chère Pauline !

PAULINE.

Malheureux... ! Vous veniez m'annoncer une nouvelle charmante, il faut que je vous en apprenne une horrible.

MÉLAC FILS.

On veut nous séparer ?

PAULINE, *hésitant.*

Ah, Mélac ! si ce qu'on dit est vrai... votre père...

MÉLAC FILS.

Mon père ?

PAULINE.

On soupçonne...

MÉLAC FILS.

Quoi ?

PAULINE.

Qu'il auroit détourné les fonds...

MÉLAC FILS.

L'argent de sa caisse ?

PAULINE.

Voilà ce qu'ils ont dit.

MÉLAC FILS.

Quelle horreur !

PAULINE.

Saint-Alban n'en a plus trouvé.

MÉLAC FILS.

C'est une imposture ; hier au soir j'y comptai cinq cent mille livres : mais il vous aime ; et, s'il cherche à nuire à mon père, croyez que c'est pour m'éloigner de vous.

PAULINE.

Puissiez-vous n'avoir pas d'autre malheur à redouter ! Non, mon cher Mélac, vous n'aurez jamais de rivaux dans le cœur de Pauline.

MÉLAC FILS.

Vous m'aimez !

PAULINE

Que cet aveu soutienne votre courage ! nous en aurons besoin. Saint-Alban est jaloux. Le sort de votre père me fait trembler.

MÉLAC FILS.

Lui faites-vous, Pauline, l'injure de le croire coupable ?

PAULINE.

Ah ! ne voyez que mon effroi. Mais nous perdons un temps précieux. Courez à votre père, allez le consoler.

MÉLAC FILS.

Je vais l'enflammer de courroux contre un traître.

PAULINE.

S'il n'y avoit que Saint-Alban qui l'accusât... Mais mon oncle lui-même.

MÉLAC FILS.

Votre oncle !

PAULINE.

Il va revenir. Vous connoissez sa franchise : elle ne lui permet pas toujours de garder avec les malheureux les ménagements dont ils ont tant besoin...

MÉLAC FILS.

Vous me glacez le sang.

PAULINE.

Soyez présent aux explications : que votre bon

esprit en prévienne l'aigreur. Si votre père est embarrassé, mon oncle est le seul dont on puisse espérer un prompt secours.

MÉLAC FILS, *troublé.*

Quoi! votre oncle est persuadé...

PAULINE.

Craignez sur-tout de vous oublier avec lui : songez que notre sort en dépend. (*avec une grande effusion.*) Mon cher Mélac... Dans le péril qui nous menace, ah...! vous m'aurez assez méritée si vous réussissiez à m'obtenir.

MÉLAC FILS.

O mélange inouï...! Non, je ne puis comprendre... N'importe, vous serez obéie. Je me contiendrai. Vous connoîtrez, Pauline, s'il est des ordres remplis comme ceux que l'amour exécute. (*Il lui baise la main, et ils sortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MÉLAC PÈRE, MÉLAC FILS.

MÉLAC PÈRE, *avec chagrin.*

Ne me suivez pas, mon fils.

MÉLAC FILS.

Eh! le puis-je, mon père?

MÉLAC PÈRE.

Je vous l'ordonne.

MÉLAC FILS.

Vous abandonner dans un moment si fâcheux!

MÉLAC PÈRE.

Votre douleur m'importune... elle m'offense.

MÉLAC FILS.

Je connois trop mon père pour soupçonner rien qui lui soit injurieux. Mais si votre bonté me laissoit percer un mystère...

MÉLAC PÈRE.

Mon fils!

MÉLAC FILS.

Refuserez-vous de m'indiquer les moyens de vous servir, d'adoucir au moins vos peines?

MÉLAC PÈRE.

Il est des devoirs dont ton âge et ta vivacité t'empêcheroient de sentir toute l'obligation.

MÉLAC FILS.

Vous m'avez appris à respecter tous ceux qui sont sacrés pour vous. Ayez confiance aux principes de votre fils : ce sont les vôtres.

MÉLAC PÈRE, *avec bonté.*

Mon ami, tu commences ta carrière quand je finis la mienne; et l'on voit différemment. L'intérêt du passé touche peu les jeunes gens; ils sacrifient beaucoup à l'espérance. Mais quand la vieillesse vient nous rider le visage et nous courber le corps, dégoûtés du présent, effrayés sur l'avenir, que reste-t-il à l'homme? L'unique plaisir d'être content du passé. (*d'un ton plus ferme.*) J'ai fait ce que j'ai dû; je vous défends de me presser davantage.

MÉLAC FILS.

Les suites de cette journée me font mourir de frayeur.

MÉLAC PÈRE.

Saint-Alban est généreux : il ne se déterminera pas légèrement à perdre un homme dont il a pensé du bien jusqu'à ce jour.

MÉLAC FILS.

Ah! mon père, si c'est là l'espoir qui soutient

votre courage, le mien m'abandonne entièrement. Saint-Alban est notre ennemi.

MÉLAC PÈRE.

Ne faisons point injure, mon fils, à celui qui n'écoute que la voix de son devoir.

MÉLAC FILS, *vivement.*

Il aime Pauline. Il n'est revenu que pour elle. Il me croit son rival. Jugez s'il nous hait, et si la jalousie ne lui fera pas pousser les choses...

MÉLAC PÈRE.

Elle pourroit l'indisposer. Mais quelle apparence que Saint-Alban...?

MÉLAC FILS.

En me confiant ce secret, Pauline ne m'a pas caché combien elle s'alarme pour vous.

MÉLAC PÈRE.

D'où naîtroit sa jalousie? — Nuire à ses desseins! Nous! Y a-t-il un seul instant de nôtre vie où nous ne missions pas tous nos soins à faire entrer Aurelly dans des vues aussi avantageuses pour sa nièce, s'il avoit la folie de s'y refuser? Courez donc le tirer d'erreur, mon fils. — Mais non : il convient que ce soit moi-même; et ce soir... (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

MÉLAC FILS, *se mettant devant lui.*

Ah, mon père! arrêtez... Elle m'aime, elle vient

de me l'avouer. N'aurai-je donc reçu sa foi que pour la trahir à l'instant!

MÉLAC PÈRE, *surpris.*

Reçu sa foi!

MÉLAC FILS.

Le premier usage que je ferois des droits qu'elle m'a donnés seroit de les transmettre à mon ennemi!

MÉLAC PÈRE, *s'échauffant.*

Des droits? Quel discours! Quel délire!

MÉLAC FILS.

La céder à Saint-Alban me couvriroit de honte inutilement.

MÉLAC PÈRE.

Mon fils...

MÉLAC FILS.

Pauline outragée me mépriseroit sans ratifier cet indigne traité.

MÉLAC PÈRE, *en colère.*

Quoi donc, monsieur! Me croyez-vous déja si méprisable? Mon infortune a-t-elle éteint en vous le respect? Vous ne m'écoutez plus...

MÉLAC FILS.

Ah! mon père. Ah! Pauline.

MÉLAC PÈRE.

Vous seriez-vous flatté qu'elle se donneroit à vous malgré son oncle? Vous la connoissez mal.

Aurelly n'a jamais eu de vues sur vous : j'en suis certain. Quels sont donc vos projets ?

MÉLAC FILS.

Je suis au désespoir.

SCÈNE II.

AURELLY, MÉLAC PÈRE, MÉLAC FILS.

AURELLY *se met dans un fauteuil en s'essuyant le visage, et dit :*

Me voilà revenu.

MÉLAC FILS, *tremblant.*

Vous quittez Saint-Alban, monsieur : n'avez-vous rien gagné sur cet homme impitoyable ?

AURELLY, *brusquement.*

Saint-Alban n'est point dur ; c'est un homme juste. Chargé par sa compagnie d'ordres pressants, il trouve un vide immense dans la caisse où il venoit puiser des ressources : il m'a objecté mes principes ; je suis resté muet. Il alloit faire saisir les papiers de monsieur...

MÉLAC FILS, *effrayé.*

Saisir les papiers !

AURELLY.

A peine ai-je obtenu de lui le temps de venir prendre quelque éclaircissement sur une aventure aussi incroyable.

MÉLAC PÈRE.

Il m'est affreux de vous affliger : mais je n'en puis donner aucun, mon ami.

AURELLY.

Je rougirois toute ma vie d'avoir été le vôtre, si vous étiez coupable d'une si basse infidélité.

MÉLAC PÈRE.

Rougissez donc... car je le suis.

AURELLY, *s'échauffant.*

Vous l'êtes!

MÉLAC FILS.

Cela ne se peut pas.

AURELLY, *d'un ton plus doux.*

Avez-vous eu l'imprudence d'obliger quelqu'un avec ces fonds? Parlez. — Au moins vous avez une reconnoissance, un titre, une excuse qui permette à vos amis de s'employer pour vous?

MÉLAC PÈRE, *vivement.*

Je n'ai pas dit que j'eusse prêté l'argent.

AURELLY.

Vous l'aviez lundi.

MÉLAC FILS, *tremblant.*

Hier encore je l'ai vu, mon père.

AURELLY.

Cent mille francs à vous, destinés à l'établissement de votre fils, où sont-ils?

MÉLAC PÈRE.

Toutes les pertes du monde me toucheroient moins que l'impossibilité de justifier ma conduite.

AURELLY.

Vous gardez le silence avec moi?

MÉLAC FILS.

Mon père...

MÉLAC PÈRE.

Plus vous êtes mon ami, moins je puis parler.

AURELLY.

Votre ami...! Je ne le suis plus.

MÉLAC FILS.

Ah! monsieur.

AURELLY.

« Si c'étoit moi, » me disoit-il ce matin. — Ainsi donc, en défendant les malhonnêtes gens, c'étoit ta cause que tu plaidois?

MÉLAC PÈRE.

Je n'ai plaidé que celle des infortunés.

AURELLY.

Avec quel sang-froid...? Je mourrois de douleur si rien de semblable...

MÉLAC PÈRE, *vivement.*

Ami, je n'en suis que trop certain.

AURELLY.

Et tu soutiens mes reproches!

MÉLAC PÈRE.

Plût au ciel que j'eusse pu les éviter!

AURELLY.

En fuyant honteusement.

MÉLAC PÈRE.

Moi fuir!

AURELLY.

Ne particz-vous pas? — Je ne parle point du tort que tu fais à tes garants : mais, malheureux! n'avez-vous attendu pour vous déshonorer que le temps nécessaire pour apprendre à n'en point rougir?

MÉLAC FILS, *pénétré.*

Ah! monsieur.

MÉLAC PÈRE, *avec dignité.*

N'avez-vous jamais été blâmé pour l'action même dont votre vertu se glorifioit?

AURELLY, *s'échauffant.*

Invoquer la vertu lorsqu'on manque à l'honneur!

MÉLAC FILS, *d'un ton sombre.*

Monsieur...

MÉLAC PÈRE, *avec douceur.*

Aurelly, je puis beaucoup souffrir de vous.

AURELLY, *avec feu.*

Les voilà donc ces philosophes! Ils font indifféremment le bien ou le mal, selon qu'il sert à leurs vues...!

MÉLAC FILS, *plus fort.*

Monsieur Aurelly...!

AURELLY.

Vantant à tous propos la vertu, dont ils se moquent; et ne songeant qu'à leurs intérêts, dont ils ne parlent jamais...!

MÉLAC FILS, *s'échauffant.*

Monsieur Aurelly...!

AURELLY, *plus vite.*

Comment un principe d'honnêteté les arrêteroit-il, eux qui n'ont jamais fait le bien que pour tromper impunément les hommes!

MÉLAC PÈRE, *avec douleur..*

J'ai pu quelquefois me tromper moi-même...

AURELLY, *en fureur.*

Un honnête homme qui s'est trompé ne rougit pas de mettre sa conduite au grand jour.

MÉLAC PÈRE.

Il est des moments où, forcé de se taire, il doit se contenter du témoignage de son cœur.

AURELLY, *hors de lui.*

Le témoignage de son cœur! L'intérêt personnel renverse ici toutes les idées!

MÉLAC PÈRE, *emporté par la chaleur d'Aurelly.*

Eh bien! injuste ami... (*à part.*) Ah, Dieu! qu'allois-je faire!

AURELLY.

Tu voulois parler.

MÉLAC PÈRE, *avec chagrin.*

Je ne répondrai plus. (*Il va s'asseoir.*)

AURELLY, *indigné.*

Va! tu me fais bien du mal; tu me rends à jamais soupçonneux, méfiant et dur. Toutes les fois que je verrai l'empreinte de la vertu sur le visage de quelqu'un, je me souviendrai de toi.

MÉLAC FILS, *en colère.*

Finissez, monsieur.

AURELLY.

Je dirai: ce masque imposteur m'a séduit trop long-temps, et je fuirai cet homme.

MÉLAC FILS.

Finissez, vous dis-je. Quittez ce ton outrageant! De quel droit osez-vous le prendre avec mon père?

AURELLY.

Quel droit, jeune homme? Celui que toute ame honnête a sur un coupable.

MÉLAC FILS.

L'est-il à votre égard?

AURELLY.

Oui, puisqu'il se manque à lui-même.

MÉLAC FILS, *outré.*

Arrêtez, ou je ne garde plus de mesures avec vous...

MÉLAC PÈRE, *se levant.*

Quel emportement, mon fils ! Il a raison ; et si j'avois à rougir de ma conduite, les reproches de cet honnête homme... Laissez-nous.

SCÈNE III.

AURELLY, PAULINE, MÉLAC FILS, MÉLAC PÈRE.

PAULINE.

Un instant a détruit le bonheur et la paix de notre maison ! — Ah ! mon oncle.

AURELLY.

Tu me vois entre la conduite du père qui m'indigne, et la présomption du fils qui me menace.

PAULINE.

Lui... ! Vous, Mélac !

MÉLAC FILS, *tremblant.*

Il outrage mon père sans ménagement. J'ai long-temps souffert...

PAULINE, *bas.*

Imprudent !

MÉLAC FILS.

Pauline !

MÉLAC PÈRE, *à son fils.*

Sortez, je vous l'ordonne.

MÉLAC FILS, *furieux.*

Oui, je sors. (*à part.*) Mais l'odieux instigateur de tant de cruauté...

PAULINE, *avec effroi.*

Il va se perdre.

MÉLAC PÈRE *saisit le bras de son fils.*

Qu'avez-vous dit?

MÉLAC FILS, *hors de lui.*

J'ai dit (*Il se retient pour cacher son projet.*) que je ne vis jamais tant de cruauté. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

AURELLY, PAULINE, MÉLAC PÈRE.

PAULINE, *le regardant aller avec effroi.*

Ciel! détournez les malheurs qui nous menacent aujourd'hui.

AURELLY.

Il s'obstine au silence; et je ne puis rien découvrir.

PAULINE, *à Mélac père.*

Ah! mon bon ami! pourquoi craignez-vous de déposer votre secret dans le sein de mon oncle? Il vous aime de si bonne foi!

AURELLY, *indigné.*

Moi! je l'aime?

PAULINE, *avec ardeur.*

Oui, vous l'aimez : ne vous en défendez pas.

AURELLY, *douloureusement.*

Eh bien ! oui, je l'aime ; et c'est ma honte : mais je ne l'estime plus, voilà mon malheur. Il m'est affreux de renoncer à l'opinion que j'avois de lui. La perte entière de ma fortune m'eût été moins sensible.

MÉLAC PÈRE, *attendri.*

Aurelly, attends quelques jours avant de juger ton ami. Ta généreuse colère me pénètre de respect. Crois que, sans les plus fortes raisons...

AURELLY.

En est-il contre mes instances ? Parle, malheureux. Coupable ou non, si je puis te servir...

PAULINE.

Voyez la douleur où vous nous plongez.

MÉLAC PÈRE, *pénétré.*

Mes chers amis, l'honneur me défend de parler. Je ne suis pas encore coupable ; je le deviendrois si je restois ici plus long-temps. La moindre indiscrétion... Ce moment difficile ne peut-il être justifié par ma constante amitié pour vous ? Croyez que pour se plaire avec d'aussi honnêtes gens, il faut l'être soi-même. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

AURELLY, PAULINE.

PAULINE.

Je sens qu'il dit vrai.

AURELLY, *encore échauffé.*

Quel argument ! Et les fripons aussi se plaisent avec les honnêtes gens; car ils trouvent leur compte dans la bonne foi de ceux-ci. (*plus doux.*) Cependant, il faut l'avouer, il m'a remué jusqu'au fond de l'ame.

PAULINE.

Non, il n'est pas coupable. — Il aura rendu quelque grand service, dont tout le mérite, à ses yeux, est peut-être de rester ignoré.

AURELLY.

Mais manquer de fidélité...!

PAULINE.

Avec un homme du caractère de monsieur de Mélac, je suis tentée de respecter tout ce que je ne puis comprendre.

AURELLY.

Quelque usage qu'il ait fait de ces fonds, il est inexcusable... Et partir!

PAULINE.

Une voix intérieure me dit que ce crime appa-

rent est peut-être en lui le dernier effort d'une vertu sublime. (*d'un ton moins assuré.*) Et son malheureux fils, mon oncle, ne vous fait-il pas compassion ? A quelle extrémité l'amour de son père vient de le porter contre vous, qu'il chérit si parfaitement !

AURELLY.

Il est vif, mais son cœur est honnête. Eh, ma Pauline ! ce que je regrette le plus est d'avoir pu fonder sur lui le bonheur de mes vieux jours.

PAULINE, *à part.*

Qu'entends-je ! (*haut.*) Ah ! monsieur, n'abandonnez pas votre ami. Soyez sûr qu'il justifiera ce que vous aurez fait pour lui.

AURELLY.

Ta foiblesse diminue la honte que j'avois de la mienne. Tu me presses de le servir... Apprends que je l'ai tenté. J'ai offert ma garantie à Saint-Alban.

PAULINE.

Il la refuse !

AURELLY.

Il m'a montré des ordres si formels...! Il ne peut différer d'envoyer la somme annoncée.

PAULINE, *d'un ton insinuant.*

N'y a-t-il donc aucun moyen de la faire cette somme ?

AURELLY.

Cinq cent mille francs! A la veille du paiement? Crois, mon enfant, que, sans les fonds que Dabins reçoit de Paris en ce moment, j'eusse été moi-même fort embarrassé.

PAULINE.

Vous m'avez dit si souvent que vous aviez beaucoup de ces effets que l'on pouvoit fondre au besoin.

AURELLY.

Il est vrai qu'il m'en reste à Paris pour cinq cent mille francs chez mon ami Préfort.

PAULINE.

Chez monsieur de Préfort... Et ne sont-ils pas bons?

AURELLY.

Excellents, pareils à ceux dont il me fait passer la valeur aujourd'hui. Mais tout ne m'appartient pas: il y a cent mille écus auxquels je ne puis toucher. C'est un dépôt... sacré.

PAULINE.

Votre fortune est plus que suffisante pour assurer cette somme à son propriétaire.

AURELLY, *avec chaleur.*

Voulez-vous que je me rende coupable de l'abus de confiance que je reproche à ce malheureux? La seule chose peut-être sur laquelle il ne

puisse y avoir de composition, c'est un dépôt. De l'argent prêté, on l'a reçu pour s'en servir; mille raisons peuvent en faire excuser le mauvais emploi. Mais un dépôt..... il faut mourir auprès.

PAULINE.

Si l'on parloit à celui de qui vous le tenez?

AURELLY.

Apprends qu'il n'en a ramassé les fonds que pour acquitter une dette... immense. Il les destine à réparer, s'il peut, des torts....! Mais tu m'accuserois de dureté... Tu veux le voir: parle-lui, j'y consens; il est prêt à t'entendre; et cet homme... c'est moi.

PAULINE, *avec joie.*

Ah! je respire. Nos amis seront sauvés.

AURELLY.

Avant que d'être généreux, Pauline, il faut être juste.

PAULINE.

Qui oseroit vous taxer de ne pas l'être?

AURELLY.

Toi-même, à qui je vais enfin confier le secret de cet argent. Écoute, et juge-moi..... Je fus jeune et sensible autrefois. La fille d'un gentilhomme (peu riche à la vérité) m'avoit permis de l'obtenir de ses parents. Ma demande fut re-

jetée avec dédain. Dans le désespoir où ce refus nous mit, nous n'écoutâmes que la passion. Un mariage secret nous unit. Mais la famille hautaine, loin de le confirmer, renferma cette malheureuse victime, et l'accabla de tant de mauvais traitements qu'elle perdit la vie en la donnant à une fille... que les cruels dérobèrent à tous les yeux.

PAULINE.

Cela est bien inhumain !

AURELLY.

Je la crus morte avec sa mère : je les pleurai long-temps. Enfin j'épousai la nièce du vieux Chardin, celui qui m'a laissé cette maison de commerce. Mais le hasard me fit découvrir que ma fille étoit vivante. Je me donnai des soins. Je la retirai secrètement; et, depuis la mort de ma femme, j'ai pris tous les ans sur ma dépense une somme propre à lui faire un sort indépendant du bien de mon fils. Voilà quelle est la malheureuse propriétaire de ces cent mille écus : crois-tu, mon enfant, qu'il y ait un dépôt plus sacré !

PAULINE.

Non, il n'en est pas.

AURELLY.

Puis-je toucher à cet argent ?

PAULINE.

Vous ne le pouvez pas. Pauvre Mélac ! Mais vous êtes attendri ; je le suis moi-même. Pourquoi donc cette infortunée m'est-elle inconnue ? Pourquoi me faites-vous jouir d'un bien-être et d'un état qui lui sont refusés ?

AURELLY.

Tu connois le préjugé. Ma nièce est honorablement chez moi ; ma fille ne pouvoit y demeurer sans scandale ; et celui qui a manqué à ses mœurs n'en est pas moins tenu de respecter celles des autres.

PAULINE, *avec chaleur.*

Je brûle de m'acquitter envers elle de tout ce que je vous dois. Allons la trouver. Faisons-lui part de nos peines. Elle est votre fille ; peut-elle n'être pas compatissante et généreuse ?

AURELLY.

Que dis-tu, Pauline ? Tout son bien ! le seul dédommagement de son infortune, tu veux le lui arracher ?

PAULINE.

Nous aurons fait notre devoir envers nos amis.

AURELLY.

Elle se doit la préférence.

PAULINE.

Elle peut nous l'accorder.

AURELLY.

Mettez-vous en sa place... Une telle proposition...

PAULINE.

Ah! comme j'y répondrois!

AURELLY.

Si elle nous refuse.

PAULINE.

Nous ne l'en aimerons pas moins; mais n'ayons aucun reproche à nous faire.

AURELLY.

Tu l'exiges?

PAULINE, *vivement.*

Mille, mille raisons me font un devoir de la connoître.

AURELLY, *d'une voix étouffée.*

Ah! ma Pauline.

PAULINE.

Qu'avez-vous?

AURELLY.

Ta sensibilité m'ouvre l'ame; et mon secret...

PAULINE.

Ne regrettez pas de me l'avoir confié.

AURELLY.

Mon secret... s'échappe avec mes larmes.

PAULINE.

Mon oncle...

AURELLY.

Ton oncle!

PAULINE.

Quels soupçons!

AURELLY.

Tu vas me haïr.

PAULINE.

Parlez.

AURELLY.

O précieux enfant!

PAULINE.

Achevez.

AURELLY *lui tend les bras.*

Tu es cette fille chérie.

PAULINE *s'y jette à corps perdu.*

Mon père!

AURELLY *la soutient.*

Ma fille! ma fille! la première fois que je me permets ce nom, faut-il le prononcer si douloureusement!

PAULINE *veut se mettre à genoux.*

Ah! mon père!

AURELLY *la retient.*

Mon enfant..., console-moi: dis-moi que tu me pardonnes le malheur de ta naissance. Combien de fois j'ai gémi de t'avoir fait un sort si cruel!

PAULINE, *avec un grand trouble.*

N'empoisonnez pas la joie que j'ai d'embrasser un père si digne de toute mon affection.

AURELLY.

Eh bien! ma Pauline! ma chère Pauline (car ta mère que j'ai tant aimée se nommoit ainsi)! ordonne, exige. Tu m'as arraché mon secret: mais pouvois-je disposer de ton bien sans ton aveu?

PAULINE.

C'est le vôtre, mon père. Ah! s'il m'appartenoit.

AURELLY.

Il est à toi: plus des deux tiers est le fruit de l'économie avec laquelle tu gouvernes cette maison. Prescris-moi seulement la conduite que tu veux que je tienne aujourd'hui.

PAULINE, *vivement.*

Peut-elle être douteuse! Mon père, allez, prenez ce bien, offrez ces effets à Saint-Alban: qu'ils servent à le désarmer, à sauver nos amis.

AURELLY.

Que te restera-t-il?

PAULINE.

Vos bontés.

AURELLY.

Je puis mourir.

PAULINE.

Cruel que vous êtes!

AURELLY *la serre contre son sein.*

Mon cœur est plein : le tien l'est aussi. Retire-toi. Il faut que je me remette un moment du trouble où cette conversation m'a jeté.

PAULINE, *avec un sentiment profond.*

Ah! Mélac... Que je suis heureuse...! (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

AURELLY.

Je suis tout ému. Quel prix la reconnoissance de cet enfant met aux soins qu'il s'est donnés pour son éducation...! Allons donc. Il faut le tirer de ce mauvais pas, toute misérable qu'est sa conduite. Ce qu'il ne mérite plus, je me le dois... pour l'honneur d'une amitié de cinquante ans... pour son fils, qui est un bon sujet... Le plus pressé maintenant, c'est de voir le fermier-général. (*Il soupire.*) Non, je ne regrette point l'argent; mais c'est qu'au fond du cœur, je ne fais plus le moindre cas de cet homme-là.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ANDRÉ.

« Imbécile! benêt! Fais par-ci, va-t'en là. « Qu'on ferme ma porte pour tout le monde. « Laisse entrer monsieur Saint-Alban. » Mille ordres à-la-fois? comme si on étoit un sorcier pour retenir tout ça.... ! Parcequ'ils sont en querelle, il faut qu'un pauvre domestique... Euh! que je voudrois bien...! Je voudrois que chacun ne fût pas plus égaux l'un que l'autre. Les maîtres seroient bien attrapés...! Oui! et mes gages, qui est-ce qui me les paieroit?

SCÈNE II.

SAINT-ALBAN, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN.

Monsieur Aurelly est-il au logis, André?

ANDRÉ.

Non, monsieur, pour personne. Mais ce n'est

pas pour monsieur que je dis ça : il faut que vous entriez, vous. Il va descendre ; monsieur veut-il que je l'aille avertir ?

SAINT-ALBAN.

Non ; il peut être occupé : j'attendrai. (*Il se promène, et se dit à lui-même :*) Le devoir me presse d'agir... l'amour me retient... la jalousie... Non ! jamais mon cœur ne fut plus tourmenté. S'aimeroient-ils ? La douleur qu'elle a laissé voir ce matin étoit trop vive...! André !

ANDRÉ.

Monsieur m'appelle ?

SAINT-ALBAN, *à part.*

Ce garçon est naïf ; faisons-le jaser. (*haut, en s'asseyant.*) Mon cher André...

ANDRÉ.

Monsieur est plus bon que je ne mérite.

SAINT-ALBAN.

Où est ta jeune maîtresse ?

ANDRÉ.

Ah ! monsieur, on étoit si gai les autres voyages, quand vous arriviez ! Ce n'est pas par intérêt que je le dis : mais de ce que vous ne logez plus ici, ça fait une peine à tout le monde... Mamselle pleure, pleure, pleure, et notre maître...! On a servi le dîner : monsieur de Mélac, son fils, personne ne s'est mis à table ; ni

monsieur non plus... ni mamselle non plus.

SAINT-ALBAN, *à lui même.*

Ni mademoiselle non plus! Pleurer! ne rien prendre! Il y a plus que de l'amitié; la reconnoissance ne va pas si loin.

ANDRÉ.

Moi, je suis si triste, qu'en vérité, hors mes repas, tout est resté à faire aujourd'hui.

SAINT-ALBAN.

Mais, dis-moi, André, est-ce qu'on ne parle pas quelquefois de la marier?

ANDRÉ.

Oh! que oui, très souvent: bien des gens de Lyon l'ont demandée; mais bernique, pas pour un diantre; notre maître s'y entête.

SAINT-ALBAN

Et ces refus paroissent-ils la contrarier, l'affliger?

ANDRÉ.

Elle? Ah! vous la connoissez bien! Un mari! elle s'en soucie... comme moi. Pourvu qu'elle soit obligeante à ravir, qu'elle veille sur toute la maison, qu'elle épargne le bien de son onele, et qu'elle donne tout son chétif avoir aux pauvres gens, elle est gaie comme un pinson.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Quel éloge dans une bouche maladroite! il

m'enflamme..(*Il tire sa bourse.*) Tiens, ami, prends ceci, et dis-moi encore...

ANDRÉ.

Un louis! Oh! mais si ce que monsieur voudroit savoir étoit un mal!...

SAINT-ALBAN.

Non; c'est ton honnêteté que je récompense. Nous raisonnons... Entre tous les gens qui ont des vues sur la demoiselle, j'aurois pensé que le jeune Mélac...

ANDRÉ.

Eh bien! monsieur me croira s'il voudra, mais cette idée-là m'est aussi venue plus de cent fois pour eux. Pas vrai que ça feroit un bien gentil ménage?

SAINT-ALBAN, *avec chagrin.*

Elle et lui?

ANDRÉ.

Ah! c'est qu'elle est si joliment tournée à son humeur! Et c'est qu'il l'aime! il l'aime!

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

Il l'aime!... Pourquoi m'en troubler? J'ai dû m'y attendre. Qui ne l'aimeroit pas!

ANDRÉ.

Il n'y a que ceux qui ne l'ont jamais vue.

SAINT-ALBAN.

Et... crois-tu que ta jeune maîtresse lui accorde du retour?

ANDRÉ, *cherchant à comprendre.*

Du retour ?

SAINT-ALBAN.

Oui.

ANDRÉ, *riant niaisement.*

Ha, ha, ha, je vois bien à peu près ce que monsieur veut dire.—Mais tenez, il ne faut point mentir; en conscience, tout ce que je sais, c'est que je sais bien que je n'en sais rien.

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

S'il en étoit préféré, dans l'intimité où vivent leurs parents, auroit-on manqué de les unir?

ANDRÉ.

Ils ne sont pas désunis pour ça. Quoiqu'elle le gronde toujours, il ne sauroit être une heure sans venir faire le patelin autour d'elle; et quand il peut attraper quelque morale, il s'en va content...!

SAINT-ALBAN.

C'est assez, ami. (*à lui-même.*) Sans doute ils attendoient cette survivance pour conclure.... Et moi je l'apporte! Je forge l'obstacle que je redoute! Ah! ma jalousie s'en irrite... Qu'on est près d'être injuste quand on est amoureux!

ANDRÉ, *à part.*

Il faut que ces grands génies aient bien de l'esprit, de pouvoir penser comme ça tout seuls à

quelque chose. J'ai beau faire, moi ; dès que je veux songer à penser, je m'embrouille, et l'envie de dormir me prend tout de suite. (*Il sort, voyant entrer son maître.*)

SCÈNE III.

SAINT-ALBAN, AURELLY.

AURELLY.

Ah ! monsieur, pardon : vous m'avez prévenu, j'allois passer chez vous.

SAINT-ALBAN.

Je viens vous dire qu'il m'est impossible de différer plus long-temps. Cette journée presque entière accordée à vos instances n'a mis aucun changement dans nos affaires.

AURELLY.

Elle en a mis beaucoup.

SAINT-ALBAN.

A-t-on trouvé les fonds ?

AURELLY.

J'en fais bon pour Mélac.

SAINT-ALBAN.

Vous payez les cinq cent mille francs ?

AURELLY.

Cent mille écus que j'emprunte, le reste à

moi; le tout en un mandat sur mon correspondant de Paris, payable à votre arrivée.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Le mariage est certain; on ne fait pas de tels sacrifices... (*haut.*) J'admire votre générosité. Je recevrai la somme que vous offrez; mais... je ne puis me dispenser de rendre compte...

AURELLY.

Quelle nécessité?

SAINT-ALBAN.

Ce que vous faites pour Mélac ne le lave pas de l'abus de confiance dont il s'est rendu coupable.

AURELLY.

Lorsqu'on ne vous fait rien perdre?

SAINT-ALBAN.

La même chose peut arriver encore, et vous ne serez pas toujours d'humeur...

AURELLY.

En ce cas, monsieur... je reprends ma parole: c'est son honneur seul qui me touche; et si je ne le sauve pas en acquittant sa dette, il est inutile que je me dépouille gratuitement.

SAINT-ALBAN.

Vous désapprouvez ma conduite?

AURELLY.

Je n'entends rien à votre politique. Que Mélac

soit coupable de mauvaise foi, ou seulement d'imprudence, en rejetant mes conditions vous risquez...

SAINT-ALBAN.

Je ne les rejette pas ; mais il faut m'expliquer.

AURELLY.

J'écoute.

SAINT-ALBAN.

Vous voulez sa grace entière ?

AURELLY.

Sans restriction.

SAINT-ALBAN.

J'irai, pour vous obliger, jusqu'au dernier terme de mon pouvoir.

AURELLY.

Quelle étendue y donnez-vous ?

SAINT-ALBAN.

Celle que vous y donneriez vous-même. Vous n'exigez pas que je sauve sa réputation aux dépens de mon honneur ?

AURELLY.

Il y auroit encore plus d'absurdité que d'injustice à le proposer.

SAINT-ALBAN.

Les intérêts de la compagnie à couvert par vos offres, on peut faire grace à votre homme de l'opprobre qu'il a mérité ; mais je deviendrois

coupable si je lui confiois plus long-temps une recette...

AURELLY.

Vous lui ôtez sa place !

SAINT-ALBAN.

La lui laisseriez-vous?

AURELLY.

Ah! monsieur, je vous prie...

SAINT-ALBAN.

Faites un pas de plus.

AURELLY.

Comment?

SAINT-ALBAN.

Vous avez de l'honneur : osez me le conseiller. (*Aurelly baisse la tête sans répondre.*) J'espère que vous distinguerez ce que je puis accorder, et ce que le devoir m'interdit. J'accepte l'argent, je me tairai : mais j'exige qu'il se défasse, à l'instant, de son emploi, sous le prétexte qu'il voudra.

AURELLY.

J'avoue qu'il n'est pas digne de le garder; mais son fils? cette survivance? tant de démarches pour l'obtenir...?

SAINT-ALBAN.

Son fils! Qui nous en répondroit?

AURELLY.

Moi.

SAINT-ALBAN.

C'est beaucoup faire pour eux.

AURELLY.

J'ai vingt moyens de m'assurer de lui.

SAINT-ALBAN, *rêvant.*

J'avoue que... je... je n'ai point d'objection personnelle contre le jeune homme; et, dans le dessein où je suis de vous demander une grace pour moi-même...

AURELLY.

Je pourrois vous obliger?

SAINT-ALBAN.

Sur un point de la plus haute importance.

AURELLY, *vivement.*

Tenez-moi pour déshonoré, si je vous refuse.

SAINT-ALBAN.

Puisque vous m'encouragez, je vais parler. Vous connoissez ma fortune, mes mœurs: vous avez une nièce adorable; elle m'a charmé; je l'aime, et je vous demande sa main comme la plus précieuse faveur...

AURELLY, *stupéfait.*

Vous me demandez... ma Pauline?

SAINT-ALBAN.

Auriez-vous pris des engagements?

AURELLY, *embarrassé.*

En vérité, ce n'est pas cela; mais si vous la connoissiez mieux...

SAINT-ALBAN.

Je l'ai plus étudiée que vous ne pensez.

AURELLY.

Cette enfant n'a pas de fortune.

SAINT-ALBAN.

Sur un mérite comme le sien, c'est une différence imperceptible.

AURELLY, *à part.*

Comment sortir de ce nouvel embarras!

SAINT-ALBAN.

Vous m'avez flatté que je ne serois point rejeté.

AURELLY.

Monsieur...! vous n'êtes pas fait pour l'être...

SAINT-ALBAN.

Et cependant...

AURELLY, *embarrassé.*

Soyez certain qu'elle est trop honorée de votre recherche, et que l'obstacle ne viendra pas de ma part. Mais...

SAINT-ALBAN.

Vous me la refusez?

AURELLY.

Croyez que... Avant de vous répondre, il faut que je prévienne ma nièce.

SAINT-ALBAN.

Souvenez-vous, monsieur, que vous n'avez point d'engagement.

AURELLY.

Et l'affaire de Mélac ?

SAINT-ALBAN.

Ce soir nous en terminerons deux à-la-fois.

SCÈNE IV.

AURELLY.

Il sort mécontent. Qu'est-ce que ce monde, et comme on est ballotté...! Le père et le fils sont perdus s'il se croit refusé... Et comment oser l'accepter ? — L'argent ! l'argent les sauvera-t-il encore ? N'importe, ôtons-lui ce prétexte de leur nuire... Et demandez-moi pourquoi tout ce désordre ? Parcequ'un misérable homme, qu'il ne faudroit jamais regarder, si l'on faisoit son devoir, oublie le sien, et pour un vil intérêt...

SCÈNE V.

AURELLY, DABINS.

AURELLY *continue.*

D'où sortez-vous donc, Dabins? Voilà quatre fois que j'entre au bureau pour vous parler.

SCÈNE VI.

MÉLAC PÈRE, DABINS, AURELLY.

AURELLY, *apercevant M. de Mélac.*

Ah! voici l'autre. Il vaut mieux s'en aller que de se mettre en colère.

SCÈNE VII.

DABINS, MÉLAC PÈRE.

MÉLAC PÈRE, *le regardant aller.*

O respectable ami! (*à Dabins.*) Qu'avez-vous à m'annoncer de si pressé, monsieur Dabins?

DABINS.

Monsieur, c'est avec douleur que je le dis: il n'est plus temps de se taire; il faut tout déclarer.

MÉLAC PÈRE, *échauffé.*

Qu'est-ce à dire? tout déclarer!

DABINS.

L'affaire est sur le point d'éclater : les apparences vous accusent.

MÉLAC PÈRE.

Les apparences ne peuvent inquiéter que celui qui s'est jugé coupable.

DABINS.

Qu'opposerez-vous aux faux jugements, à l'injure, aux clameurs ?

MÉLAC PÈRE.

Rien : le silence, et la fermeté que donne l'estime de soi-même.

DABINS.

Les biens de votre ami sont suffisants... On prendra des mesures...

MÉLAC PÈRE, *impatient.*

Et, si je dis un mot, il manque demain matin.

DABINS, *du même ton.*

Et, si vous ne le dites pas, vous êtes perdu ce soir même... Non, je ne puis souffrir...

MÉLAC PÈRE, *violemment.*

Monsieur Dabins, souvenez-vous que votre père mourant ne vous a pas vainement recommandé à ma bienfaisance : souvenez-vous que je vous ai élevé ; que je vous ai placé chez Aurelly ; que mon estime seule vous a valu sa confiance. Voulez-vous la perdre cette estime ? et le pre-

mier devoir de l'honnête homme n'est-il pas de garder le secret confié ?

DABINS.

Eh ! monsieur, quand la discrétion fait plus de maux qu'elle ne peut en prévenir...

MÉLAC PÈRE.

A qui de nous deux appartient le jugement de mes intérêts? — Mais je m'échauffe, et deux mots vous fermeront la bouche. De quoi s'agit-il en ce commun effroi? de peser les risques de chacun, et d'écarter le plus pressant ?

DABINS.

Oui, monsieur.

MÉLAC PÈRE.

Si je me préfère à mon ami, quel sera son sort? La confiance publique dont un négociant est honoré ne souffre pas deux atteintes. Quoi qu'on puisse alléguer, après un défaut de paiement, le coup fatal au crédit est porté : c'est un mal sans remède ; et, pour Aurelly, c'est la mort.

DABINS.

Il y a tout lieu de le craindre.

MÉLAC PÈRE.

Si je me tais, un soupçon tient, il est vrai, mon honneur en souffrance ; mais, à l'aveu d'un service que les grands biens d'Aurelly rendent tout naturel, avec quelque rigueur qu'on me

juge, il est même douteux qu'on m'en fasse un reproche. Ayant donc à choisir entre sa perte inévitable et le danger incertain qui me menace, croyez-vous que j'aie pris conseil d'une aveugle amitié qui pût déshonorer mon jugement? Non, monsieur: j'ai prononcé, comme un tiers l'auroit fait, en préférant, non ce qui me convient, mais ce qui convient aux circonstances; non ce que je puis, mais ce que je dois. Vous m'avez entendu?

DABINS.

Monsieur, je me tairai; mais, pour l'exemple des hommes, il faudroit bien que de pareils traits...

MÉLAC PÈRE.

Laissons la maxime et l'éloge aux oisifs. Faisons notre devoir: le plaisir de l'avoir rempli est le seul prix vraiment digne de l'action.—Que fait mon fils? J'en suis inquiet: l'avez-vous vu?

DABINS.

Ah! c'est pour lui sur-tout que je vous presse. Il a répandu devant moi des larmes si amères, et m'a quitté avec une impatience, un sentiment si douloureux!... Mais quel danger de vous confier à lui? Encouragé par votre exemple, il se calmeroit, il vous consoleroit.

MÉLAC PÈRE.

Me consoler! Mon ami, l'expérience de toute

ma vie m'a montré que le courage de renfermer ses peines augmente la force de les repousser: je me sens déja plus foible avec vous que dans la solitude. Eh! quel secours tirerois-je de mon fils? Je crains moins sa douleur que son enthousiasme; et, si je suis à peine maître de mon secret, comment contiendrois-je cette ame neuve et passionnée?...

SCÈNE VIII.

MÉLAC PÈRE, DABINS; MÉLAC FILS, *plongé dans une noire rêverie.*

MÉLAC PÈRE.

Le voici. Vous l'avez bien dépeint. (*Ils se retirent au fond du salon.*)

DABINS.

Eh! parlez-lui, monsieur.

MÉLAC PÈRE.

Sauvons-nous d'un attendrissement inutile.

SCÈNE IX.

MÉLAC FILS.

(Il marche lentement, d'un air absorbé, et s'échauffe par degrés en parlant.)

Ah! cet odieux Saint-Alban, je l'ai cherché par-tout sans le rencontrer... Le déshonneur de mon père est-il déja public? On s'éloigne... on me fuit... Je perds en un instant la fortune, l'honneur, toutes mes espérances... Et Pauline... Pauline!... Elle m'évite à présent... La générosité est un accès... la chaleur d'un moment... mais la réflexion a bientôt détruit ce premier prestige de la sensibilité.

SCÈNE X.

PAULINE, MÉLAC FILS.

(Pauline a entendu les dernières phrases de son amant: elle voit sa douleur, et s'approche avec une vive émotion.)

MÉLAC FILS *l'aperçoit, et continue.*

Qu'une stérile compassion ne vous ramène pas, mademoiselle: je sais que je vous ai perdue; je

connois toute l'horreur de mon sort ; laissez-moi seul à ma douleur.

PAULINE.

Cruel...!

MÉLAC FILS.

Vos consolations ne pourroient que l'irriter.

PAULINE.

Comme le malheur vous rend injuste et dur! La crainte qu'on ne pense mal de vous vous donne mauvaise opinion du cœur de tout le monde. Votre ardente vivacité vous a déja fait manquer à mon oncle...

MÉLAC FILS, *avec feu.*

Il insultoit mon père. Avec quelle cruauté il lui développoit tout ce que notre situation a d'odieux! S'il n'eût pas été votre oncle...

PAULINE.

Ingrat! à l'instant où vous allez tout lui devoir, pendant que son attachement lui fait payer toute la somme à Saint-Alban...

MÉLAC FILS, *avec joie.*

Que dites-vous? Il nous sauve l'honneur?

PAULINE.

Il va plus loin... Son cœur, qui vous chérit...

MÉLAC FILS, *vivement.*

Achevez, Pauline, achevez : ne craignez pas

de mettre le comble à ma joie. Il me donne sa nièce?

PAULINE, *timidement.*

Ah! Mélac.. ne parlez plus de sa malheureuse nièce.

MÉLAC FILS.

Comment?

PAULINE.

Sa fille...

MÉLAC FILS.

Sa fille!

PAULINE.

Sa fille, fruit d'une union ignorée, qui vous connoît, qui vous aime, offre à votre père cent mille écus qu'elle tient des dons et des épargnes du sien...

MÉLAC FILS, *avec indignation.*

Au prix de m'épouser!... Nous n'étions pas assez avilis; il nous manquoit cet opprobre.

PAULINE, *pleurant.*

J'ai bien prévu que votre ame orgueilleuse rejetteroit un pareil bienfait.

MÉLAC FILS, *furieux.*

Il me fait horreur. Le service, et celui qui l'offre, et celle qui le rend, je les déteste tous... C'étoit donc pour cela qu'il éloignoit toute idée de notre union? Il me gardoit cette honte : il me

méprisoit, même avant que le malheur m'eût réduit à souffrir tous les outrages. Mais, je le jure à vos pieds, Pauline, fût-elle cent fois plus généreuse, la fille sans nom, sans état, et désavouée de ses parents, ne m'appartiendra jamais.

PAULINE.

Vous la connoissez mal ; elle n'a eu en vue que votre père.

MÉLAC FILS.

Mon père! Faut-il donc nous sauver d'une infamie par une autre?... Vous pleurez, ma chère Pauline! Craignez-vous que la nécessité ne me fasse enfin contracter un indigne engagement?

PAULINE, *outrée.*

Non, je ne suis plus même assez heureuse pour le craindre. Vous avez prononcé votre arrêt et le mien. Cette infortunée, que vous insultez avec tant d'inhumanité...

MÉLAC FILS, *effrayé.*

Cette infortunée?

PAULINE.

Elle est devant vos yeux.

MÉLAC FILS.

Vous?

PAULINE, *tombant sur un siége.*

J'avois le cœur percé de cette nouvelle, et vous avez achevé de le déchirer.

MÉLAC FILS, *à ses pieds.*

O douleur!... Pauline! ne me tendiez-vous ce piége que pour me rendre aussi coupable?

PAULINE.

Laissez-moi.

MÉLAC FILS.

Pourquoi ne pas m'apprendre?...

PAULINE.

L'avez-vous permis? Votre emportement a fait sortir de votre bouche l'affreuse vérité. Monsieur, il n'est plus temps de désavouer vos sentiments.

MÉLAC FILS *se relève furieux,*

Osez-vous bien vous prévaloir d'une erreur qui fut votre ouvrage? Osez-vous m'opposer le désordre d'un désespoir que vous avez causé vous-même? Je voyois les puissants ressorts qu'on faisoit agir contre nous. Je disois : Je la perds. Je m'armois, à vos yeux, de toute la force dont je prévoyois avoir besoin. Suis-je donc un dénaturé! un monstre! Et quel est l'homme assez barbare pour imputer à d'innocentes créatures un mal qu'elles ne purent empêcher?

PAULINE, *pleurant.*

Non, non.

MÉLAC FILS, *plus vite.*

La faute de leurs parents leur ôte-t-elle une

qualité, une seule vertu? Au contraire, Pauline, et vous en êtes la preuve, il semble que la nature se plaise à les dédommager de nos cruels préjugés par un mérite plus essentiel.

PAULINE.

Ce préjugé n'en est pas moins respectable.

MÉLAC FILS, *avec chaleur.*

Il est injuste, et je mettrai ma gloire à le fouler aux pieds.

PAULINE.

Il subsistera dans les autres.

MÉLAC FILS.

Mon bonheur dépend de vous seule.

PAULINE.

On se lasse bientôt d'un choix qui n'est approuvé de personne.

MÉLAC FILS.

Le mien mérite une honorable exception.

PAULINE.

Il ne l'obtiendra pas.

MÉLAC FILS.

Il m'en sera plus cher. N'aggravez pas un malheur idéal. Ah! soyez plus juste envers vous: tout ce qui ne dépend pas du caprice des hommes, vous l'avez avec profusion; et si mon amour pouvoit augmenter, cette injure du sort l'accroîtroit encore.

PAULINE, *avec dignité.*

Mélac, une femme doit avoir droit au respect de son mari. Je rougirois devant le mien... N'en parlons plus. Je n'en fais pas moins à votre père le sacrifice de toute ma fortune. Une retraite profonde est l'asile qui me convient ; heureuse si votre souvenir n'y trouble pas mes jours ! (*Elle se lève.*)

MÉLAC FILS, *au désespoir.*

Quel cœur avez-vous donc reçu de la nature ? Vous vous jouez de mon tourment ! Pauline, renoncez à cet odieux projet, ou je ne réponds plus... Jour à jamais détestable... ! Je sens un désordre... Ah ! j'en perdrai la vie... (*Il se jette sur un siége.*)

PAULINE.

Il m'effraie ! Je ne puis le quitter. Mélac ! mon ami, mon frère !

MÉLAC FILS, *avec égarement.*

Moi votre ami ! moi votre frère ! Non, je ne vous suis rien. Allez, cruelle, vous ne me surprendrez plus. Le trait empoisonné que vous avez enfoncé dans mon cœur n'en sortira qu'avec ma vie. Me tendre un piége affreux ! et me rendre garant des propos insensés que le désespoir m'a fait tenir ! Ah ! cela est d'une cruauté !...

PAULINE.

Écoutez-moi, Mélac.

MÉLAC FILS.

Je ne vous écoute plus : vous ne m'avez jamais aimé. Je n'écoute plus une femme qui emploie un indigne détour pour renoncer à moi.

PAULINE, *avec un grand trouble.*

Eh bien! mon cher Mélac, je n'y renonce pas. Tant d'amour me touche, plus qu'il ne convient peut-être à la malheureuse Pauline. Je n'y renonce pas; mais, au nom de ton père, sors de cet égarement qui me tue.

MÉLAC FILS, *se relevant.*

Vous voyez bien, Pauline, ce que vous me promettez... vous le voyez bien. Si jamais vous rappelez... si jamais... (*Il tombe à ses genoux avec ardeur.*) Jurez-moi que vous oublierez les blasphèmes que j'ai horreur d'avoir proférés devant vous : jurez-le-moi.

PAULINE.

Puisses-tu les oublier toi-même!

MÉLAC FILS.

Jurez-moi que vous me rendez votre cœur.

PAULINE.

Te le rendre, ingrat! Il n'a pas cessé d'être à toi.

MÉLAC FILS, *se relevant.*

Eh bien! pardon. Je suis indigne de toute grace; et, si j'ai l'audace de la solliciter...

SCÈNE XI.

AURELLY, PAULINE, MÉLAC FILS.

PAULINE, *à Mélac, avec effroi.*

Voici mon père.

MÉLAC FILS *va au-devant d'Aurelly.*

Ah, monsieur, si le plus amer repentir pouvoit effacer de coupables emportements; si le plus vif regret de vous avoir offensé...

AURELLY.

Offensé! Non, mon ami: j'ai moins vu ta colère que l'honnête sentiment qui la rachetoit. Ton respect filial m'a touché.—Demande à Pauline ce que je lui en ai dit.

MÉLAC FILS.

Je connois les effets de votre amitié, et ma reconnoissance...

AURELLY.

Elle me plaît: mais tu ne m'en dois que pour ma bonne volonté; tout est bien loin d'être terminé.

PAULINE.

Malgré vos offres!

MÉLAC FILS.

Qui donc a suspendu...?

AURELLY.

La chose la plus étonnante. Je parle à Saint-Alban; il accepte le paiement, mais il n'en alloit pas moins écrire à sa compagnie. L'honneur, l'état, la survivance, tout étoit perdu.

MÉLAC FILS.

Le cruel!

AURELLY.

Grands débats. Il paroît se rendre. Je crois tout fini: je l'embrasse, en souhaitant de pouvoir l'obliger à mon tour. Il me prend au mot: dans l'excès de ma joie, j'y engage mon honneur. (*à Pauline.*) Écoute la conclusion.

MÉLAC FILS, *à part.*

Je tremble.

AURELLY.

« Vous avez une nièce charmante: je l'aime, « je l'adore, et je vous demande sa main. »

PAULINE.

Juste ciel!

MÉLAC FILS, *à part.*

Je l'avois prévu.

AURELLY, *à Pauline.*

Tu conçois quel a été mon embarras pour lui répondre.

PAULINE.

Je vois le mal: il est irréparable.

AURELLY, *bas, à Pauline.*

Non; mais lorsqu'il m'a demandé ta main, je n'ai pas dû, sans te consulter, aller lui confier le secret de ta naissance. Je viens exprès pour cela : que lui dirai-je?

PAULINE, *d'un ton réfléchi.*

Croyez-vous qu'il traitât rigoureusement monsieur de Mélac, s'il étoit refusé?

AURELLY.

Refusé! De quel droit le sommerois-je de sa parole en manquant à la mienne? C'est bien alors que tout seroit perdu... Mais que faire! Il veut tout terminer à-la-fois : il attend une réponse.

PAULINE *regarde Mélac, et dit en soupirant :*

Permettez qu'il la reçoive de moi. Qu'il vienne.

MÉLAC FILS, *à part, avec effroi.*

Qu'il vienne!

PAULINE.

Il est important que je lui parle.

AURELLY.

Il sera ici dans un moment. Mon enfant, je connois tes principes ; dispose de toi-même à ton gré : je ne puis mettre en de plus sûres mains des intérêts si chers à mon cœur.

SCÈNE XII.

PAULINE, MÉLAC FILS.

MÉLAC FILS, *tremblant.*

Mademoiselle...

PAULINE.

Vous voyez que le danger de votre père est pressant : quel intérêt oseroit se montrer auprès de celui-là ?

MÉLAC FILS.

Ah, mon père ! mon père !... (*en hésitant.*) Ainsi vous rappelez Saint-Alban ?

PAULINE.

Il est indispensable que je le voie ; consentez-y, Mélac, il le faut ;... il faut me rendre ma parole.

MÉLAC FILS, *avec une colère renfermée.*

Non : vous pouvez me trahir, mais il ne me sera pas reproché d'y avoir contribué par un lâche consentement.

PAULINE, *tendrement.*

Te le demanderois-je, ingrat, si j'avois dessein d'en abuser ? — Qui vous dit que je veuille l'épouser ?

MÉLAC FILS.

Serez-vous la maîtresse de vos refus ?

PAULINE.

Vous n'êtes pas généreux d'accabler ainsi mon ame. Ah! j'avois des forces contre ma douleur, je n'en ai plus contre la vôtre.

MÉLAC FILS.

Pauline!

PAULINE.

Pense à ton père, à ton père respectable, et tu rougiras d'attendre de moi l'exemple du courage que tu devois me donner.

MÉLAC FILS, *étouffé par la douleur.*

Je sens que je ne puis vivre sans votre estime, il me faut la mienne; il faut sauver mon père... aux dépens de mes jours... Ah! Pauline.

PAULINE.

Ah! Mélac. (*Ils sortent chacun de leur côté.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PAULINE, *tenant un billet à la main.*

(Elle paroît dans une grande agitation; elle se promène, s'assied, se lève, et dit :)

Voici l'instant qui doit décider de notre sort. (*Elle lit.*) Il attend mes ordres, dit-il... Audacieux qu'ils sont, avec leur soumission insultante!... Pourquoi trembler? L'aveu que je vais lui faire ne peut que m'honorer. — Ah!... Je pleure, et je me soutiens à peine. — Mon état ne se conçoit pas. — S'il me surprenoit à pleurer... (*Elle s'assied.*) Eh bien, qu'il me voie! Ne suis-je pas assez malheureuse pour qu'on me pardonne un peu de foiblesse?

SCÈNE II.

ANDRÉ, PAULINE.

ANDRÉ, *annonçant.*

Monsieur Saint-Alban.

PAULINE.

Un moment, André. (*Elle essuie ses yeux, se promène, se regarde dans une glace, et soupire.*)

ANDRÉ.

Mais, mamselle, monsieur Saint-Alban.

PAULINE, *avec impatience.*

Répétez encore.

ANDRÉ.

Il sort de chez votre oncle : oh ! il a un habit...

PAULINE, *à elle-même.*

C'est en vain : il m'est impossible..... (*s'asseyant.*) Faites entrer.

SCÈNE III.

SAINT-ALBAN, PAULINE, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN, *en habit de ville, entre d'un air mal assuré : il reste assez loin derrière Pauline.*

Je me rends à vos ordres, mademoiselle.

PAULINE *se lève et salue.* (*à part.*)

A mes ordres ! (*Sa respiration se précipite et*

l'empêche de parler; elle lui montre un siège, en l'invitant du geste à s'y reposer.)

SAINT-ALBAN *s'approche, la regarde, et après un assez long silence :*

Ma vue paroît vous causer quelque altération; et cependant monsieur Aurelly vient de m'assurer..... (*André avance un siège à Saint-Alban.*)

PAULINE, *avec peine d'abord, et prenant du courage par degrés.*

Oui... c'est moi qui l'en ai prié... — Asseyez-vous, monsieur. Cet air contraint vous convient beaucoup moins qu'à celle que vos intentions rendent confuse et malheureuse. (*Elle s'assied; André sort.*)

SCÈNE IV.

SAINT-ALBAN, PAULINE.

SAINT-ALBAN.

Malheureuse! A Dieu ne plaise que je voulusse vous obtenir à ce prix!

PAULINE.

Cependant vous abusez de la reconnoissance que je dois à monsieur de Mélac, pour exiger ma main...

SAINT-ALBAN *s'assied.*

Faites-moi la grace de vous souvenir que mon amour n'a pas attendu cet événement pour se déclarer. Vous savez si j'ai souhaité vous devoir à vous-même, et commencé ma recherche par acquérir votre estime...

PAULINE.

Que vous comptez pour assez peu de chose.

SAINT-ALBAN.

Daignez m'apprendre comment je prouverois mieux le cas que j'en fais.

PAULINE.

Le voici, monsieur. Si vous croyez votre honneur engagé de rendre un compte rigoureux à votre compagnie, puis-je estimer un homme qui ne paroît se souvenir de ses devoirs que pour les sacrifier au premier goût qu'il veut satisfaire? Et, si vous avez feint seulement de croire à cette obligation pour vous en prévaloir ici, que penser de celui qui se joue de l'infortune des autres, et fait dépendre l'honneur d'une famille respectable du caprice de l'amour, et des refus d'une jeune fille?

SAINT-ALBAN, *un peu déconcerté.*

Je n'ai à rougir d'aucun oubli de mes devoirs; mais, en supposant que le desir de vous plaire eût été capable de m'égarer... je l'avouerai, ma-

demoiselle, je n'en attendois pas de vous le premier reproche.

PAULINE.

Le premier ! Vous l'avez reçu de vous-même, lorsque vous avez mis votre silence à prix.

SAINT-ALBAN, *vivement.*

Mon silence ! Quelque importance qu'on y attache, il est promis sans conditions ; et c'est sans craindre pour vos amis que vous êtes libre de me percer le cœur en refusant ma main.

PAULINE, *fermement.*

Peut-être avez-vous cru que j'avois quelque fortune, ou que mon oncle suppléeroit...

SAINT-ALBAN, *vivement.*

Pardon si je vous interromps encore ; je me suis déclaré sur ce point. De tous les biens que vous pourriez m'apporter, je ne veux que vous ; c'est vous seule que je desire.

PAULINE.

Votre générosité, monsieur, excite la mienne, car il y en a, sans doute, à vous avouer (quand je pourrois le taire) un motif de refus plus humiliant pour moi que le manque de fortune.

SAINT-ALBAN.

Votre père m'a tout dit. (*Pauline paroît extrêmement surprise.*) Je vous admire, et voici ma réponse. Je suis indépendant : l'amour vous des-

tina ma main, la réflexion en confirme le don, si votre cœur est aussi libre que le mien vous est engagé; mais sur ce point seulement j'ose exiger la plus grande franchise.

PAULINE.

Vous agissez si noblement, que le moindre détour seroit un crime envers vous: sachez donc mon secret le plus pénible. (*Ils se lèvent; Pauline soupire, et baisse les yeux.*) Toute ma jeunesse passée avec Mélac, la même éducation reçue ensemble, une conformité de principes, de talents, de goût, peut-être d'infortunes...

SAINT-ALBAN, *péniblement.*

Vous l'aimez?

PAULINE.

C'est le dernier aveu que vous devoit ma reconnoissance.

SAINT-ALBAN.

A quelle épreuve mettez-vous ma vertu!

PAULINE.

J'ai beaucoup compté sur elle.

SCÈNE V.

SAINT-ALBAN, PAULINE; MÉLAC FILS *paroît dans le fond.*

SAINT-ALBAN.

Je vois ce que vous espérez de moi.

PAULINE, *avec chaleur.*

Je vous dirai tout. Je ne craindrai point de fournir à la vertu des armes contre le malheur. Mélac avoit mon cœur et ma parole; mais lorsque mon père nous a fait entendre à quel prix vous mettiez la grace du sien, il a sacrifié toutes ses espérances au salut de son père.

SAINT-ALBAN, *lentement.*

Avant ce jour... savoit-il votre sort?

PAULINE.

Nous l'ignorions également.

SAINT-ALBAN, *très vivement.*

Il ne vous aime pas.

PAULINE.

Il mourra de douleur.

SAINT-ALBAN.

A l'instant qu'il apprend le secret de votre naissance, il vous cède! Il affecte une générosité... Mademoiselle, je n'étendrai pas mes réflexions, dans la crainte de vous déplaire; mais il ne vous aime pas.

MÉLAC FILS *s'avance furieux.*

O ciel! je ne l'aime pas.

SAINT-ALBAN, *froidement.*

Monsieur... qui vous savoit si près?

MÉLAC FILS.

Je ne l'aime pas, dites-vous?

SAINT-ALBAN.

Je n'ai jamais déguisé ma pensée.

MÉLAC FILS.

Vous m'imputez à crime un sacrifice que vous avez rendu nécessaire?

SAINT-ALBAN, *froidement.*

Le sort de ceux qui écoutent est d'entendre rarement leur éloge.

MÉLAC FILS.

M'accuser de ne pas l'aimer!

SAINT-ALBAN.

J'en suis fâché, je l'ai dit.

MÉLAC FILS, *avec douleur.*

L'avez-vous cru, Pauline?

PAULINE.

Vous nous perdez.

MÉLAC FILS, *avec emportement.*

N'attendons rien d'un homme aussi injuste.

SAINT-ALBAN, *fermement.*

Monsieur, trop de chaleur rend quelquefois imprudent.

MÉLAC FILS, *d'un ton amer.*

Et trop de prudence, monsieur...

PAULINE, *à Mélac, vivement.*

Je vous défends d'ajouter un mot.

MÉLAC FILS, *à Pauline.*

M'accuser de ne pas vous aimer, quand on me réduit à l'extrémité de renoncer à vous, ou d'en être à jamais indigne!

PAULINE.

Vous oubliez votre père.

MÉLAC FILS, *regardant Saint-Alban d'un air menaçant.*

Si je l'oubliois, Pauline...

PAULINE, *à Saint-Alban.*

Le désespoir l'aveugle.

MÉLAC FILS, *avec une fureur froide.*

Un mot va nous accorder. Vous avez, dit-on, promis de ne rien écrire contre mon père?

SAINT-ALBAN, *se possédant.*

Vous m'interrogez?

MÉLAC FILS.

L'avez-vous promis?

PAULINE, *à Mélac.*

Il s'y est engagé.

SAINT-ALBAN, *avec chaleur à Pauline.*

Pour aucune autre considération que la vôtre, mademoiselle.

MÉLAC FILS, *les dents serrées de fureur.*

Ah...! c'est aussi ce qui m'empêche de vous disputer sa main. Elle est à vous... mais soyez galant homme. (*Il s'approche de lui.*) Osez tenir parole à mon père, et vous verrez...

SAINT-ALBAN, *surpris.*

Oser...!

PAULINE, *se jetant entre deux.*

Monsieur de Saint-Alban!

SAINT-ALBAN, *fièrement.*

Oui, monsieur, j'oserai tenir parole à votre père.

PAULINE, *éperdue.*

Ah! grand Dieu?

SAINT-ALBAN, *du même ton.*

Et, toute nouvelle qu'est cette façon d'intercéder, elle ne nuira pas à monsieur de Mélac.

PAULINE, *à Saint-Alban.*

Il va tomber à vos genoux. Il ne sait pas..... (*à Mélac.*) Cruel ennemi de vous-même! apprenez qu'il s'engage au silence, que lui seul peut vous conserver l'emploi...

MÉLAC FILS.

Je le refuse.

PAULINE.

Insensé!

MÉLAC FILS.

Quel bienfait, Pauline! J'en dépouillerois mon

père, je le paierois de votre perte, et j'en serois redevable à mon ennemi!

SAINT-ALBAN, *avec dignité.*

Monsieur...

PAULINE, *à Mélac.*

Quel est donc le but de ces fureurs?

MÉLAC FILS.

S'il ménage mon père, il vous épouse; il est trop récompensé. Mais attaquer mes sentiments pour vous...!

PAULINE, *outrée.*

Vos sentiments...! Quel droit osez-vous faire valoir! — Ne m'avez-vous pas rendu ma parole?

MÉLAC FILS.

L'honneur m'a-t-il permis de la garder? Vous vous privez de tout pour sauver mon père...

SAINT-ALBAN.

Quoi! ces cent mille écus qu'on dit empruntés...?

MÉLAC FILS.

Sont à elle; c'est son bien, tout ce qu'elle possède au monde.

SAINT-ALBAN.

Sont à elle! (*à part.*) Ah Dieu! que de vertus! (*Il rêve profondément.*)

MÉLAC FILS, *avec force.*

Ai-je donc trop exigé de vous deux, en me

sacrifiant, que l'un n'insultât pas à l'infortuné qu'il opprime, que l'autre honorât ma perte d'une larme, d'un regret! Il vous épousoit de même, et je mourois en silence.

PAULINE, *à Mélac, avec colère.*

Eh! falloit-il venir ainsi... (*Les pleurs lui coupent la parole; elle se jette sur un siége, et dit à elle-même :*) Malheureuse foiblesse!

MÉLAC FILS, *vivement.*

Ne me dérobez pas vos larmes, Pauline : c'est le seul bien qui me reste au monde.

PAULINE, *outrée, se relevant.*

Oui, je pleure; mais... c'est de dépit de ne pouvoir m'en empêcher.

MÉLAC FILS.

J'ai donc tout perdu!

PAULINE.

Votre violence a tout détruit.

SCÈNE VI.

SAINT-ALBAN, MÉLAC FILS, AURELLY, PAULINE.

AURELLY, *accourant.*

On se querelle ici! — Mélac?

SAINT-ALBAN, *après un peu de silence.*

Non, monsieur, on est d'accord. Vous m'avez

assuré que vous laissiez mademoiselle absolument libre sur le choix d'un époux : ce choix est fait. (*à Pauline.*) Non, je n'établirai point mon bonheur sur d'aussi douloureux sacrifices. Il n'en seroit plus un pour moi, s'il vous coûtoit le vôtre.

MÉLAC FILS, *pénétré.*

Qu'entends-je! — Ah, monsieur!

SAINT-ALBAN.

Faisons la paix, mon heureux rival. Je pouvois épouser une femme adorable, dont l'honneur et la générosité eussent assez assuré mon repos; mais son cœur est à vous.

MÉLAC FILS.

Combien je suis coupable!

SAINT-ALBAN.

Amoureux : et les plus ardents sont ceux qui offensent le moins. J'étois moi-même injuste.

AURELLY, *à Pauline.*

Tu l'aimois donc?

PAULINE, *baisant la main de son père.*

Ce jour m'a éclairée sur tous mes sentiments.

AURELLY.

Mes enfants, vous êtes bien sûrs de moi; mais abuserons-nous du service que nous rendons à son père, pour lui arracher un consentement que sa fierté désavouera peut-être?

PAULINE.

Ah! quelle triste lumière! Ai-je pu m'aveugler à ce point!

MÉLAC FILS.

Pauline, vous savez s'il vous chérit!

SAINT-ALBAN, *à Mélac.*

Priez-le de passer ici: n'armez pas son ame, en le prévenant contre les coups qu'on va lui porter. Ne lui dites rien.

MÉLAC FILS.

Monsieur, vous tenez ma vie en vos mains.

AURELLY.

Tu perds un temps précieux. (*Mélac sort.*)

SCÈNE VII.

SAINT-ALBAN, AURELLY, PAULINE.

AURELLY.

En l'attendant, dégageons notre parole envers vous, monsieur. Voici un ordre à monsieur de Préfort, mon correspondant de Paris, de vous compter à votre arrivée cinq cent mille francs.

SAINT-ALBAN.

Monsieur de Préfort, dites-vous?

AURELLY.

En bons papiers: lisez.

SAINT-ALBAN.

Quelque bons qu'ils puissent être, vous savez que ce n'est pas là de l'argent prêt.

AURELLY.

Des effets qui se négocient d'un moment à l'autre?

SAINT-ALBAN.

Depuis six jours celui à qui vous m'adressez n'en a négocié aucun.

AURELLY.

Qui dit cela? J'ai reçu de lui ce matin six cent mille francs échangés cette semaine.

SAINT-ALBAN.

De Préfort?

AURELLY.

Mon paiement ne roule pas sur autre chose.

SAINT-ALBAN.

Le courrier d'aujourd'hui m'apprend qu'il est mort.

AURELLY.

Quelle histoire?

SAINT-ALBAN.

On n'a pas dû me tromper... Mais n'avez-vous pas vos lettres?...

AURELLY.

Je les attends. (*Il sonne.*)

SCÈNE VIII.

SAINT-ALBAN, AURELLY, PAULINE, ANDRÉ.

AURELLY, *à André.*

Qu'on appelle Dabins, et qu'il vienne au plus tôt. (*à Saint-Alban.*) C'est mon homme de confiance et mon caissier: il nous mettra d'accord... (*André sort.*)

SCÈNE IX.

SAINT-ALBAN, AURELLY, DABINS, PAULINE.

AURELLY, *à Dabins.*

Ah...! Mes lettres?

DABINS *lui en présente un gros paquet.*

Les voici... Je venois...

AURELLY.

Réponds à monsieur.

SAINT-ALBAN.

Ces papiers...

AURELLY.

Oui... (*à Dabins.*) N'as-tu pas reçu ce matin six cent mille francs échangés contre une partie de mes effets?

DABINS, *hésitant, à Aurelly.*

Monsieur...

AURELLY, *en colère.*

Les avez-vous reçus, oui ou non?

SAINT-ALBAN.

Il faut répondre.

AURELLY.

Où donc est le mystère? Il a été comme un fou toute la journée. Les avez-vous reçus?

DABINS, *embarrassé, à Aurelly.*

Monsieur... on peut voir ma caisse; elle est au comble.

AURELLY, *à Saint-Alban.*

J'en étois bien sûr. Ainsi j'ajoute aux sommes que je vous remets pour monsieur de Mélac...

DABINS, *étonné.*

Vous acquittez monsieur de Mélac?

AURELLY.

Que va-t-il dire?

DABINS.

Dans quelle erreur étois-je?

AURELLY.

Parlez.

SAINT-ALBAN.

Je vois clairement qu'il n'est point venu de fonds de Paris.

AURELLY, *à Dabins.*

Mes effets n'ont pas été vendus?

DABINS, *vivement.*

Non, monsieur, ils n'ont pu l'être; c'est la nouvelle que j'ai reçue ce matin.

AURELLY, *hors de lui.*

Avec quoi donc paies-tu?

DABINS, *un moment sans parler, étouffé par la joie.*

Avec six cent mille francs que m'a prêtés monsieur de Mélac.

AURELLY.

Juste ciel!

PAULINE.

Mon père!

SAINT-ALBAN.

Ah, quel homme!

DABINS, *criant.*

Cinq cent mille francs de sa caisse, cent mille à lui: je ne puis me taire plus long-temps.

PAULINE.

Que j'en suis glorieuse! Mon ame a deviné la sienne...

SCÈNE X.

SAINT-ALBAN, AURELLY, MÉLAC PÈRE, PAULINE, DABINS.

PAULINE, *apercevant Mélac père, se précipite à ses pieds.*

O le plus généreux...!

MÉLAC PÈRE.

Que faites-vous, Pauline?

AURELLY.

Je dois les embrasser aussi. (*Il veut se jeter à genoux.*)

MÉLAC PÈRE *le retient.*

Mes amis...!

SCÈNE XI.

SAINT-ALBAN, AURELLY, MÉLAC PÈRE, PAULINE, MÉLAC FILS, DABINS.

MÉLAC FILS, *s'écriant.*

Aux pieds de mon père!

MÉLAC PÈRE.

Dabins! vous m'avez trahi!

DABINS, *avec joie.*

Pouvois-je garder votre secret, en apprenant que monsieur acquittoit votre dette?

MÉLAC PÈRE.

Il vient à mon secours. (*à part.*) O vertu! voilà ta récompense. (*à Aurelly.*) Ami, quelles sont donc tes ressources?

SAINT-ALBAN.

Tout le bien de mademoiselle en dépôt dans ses mains.

MÉLAC PÈRE.

De notre Pauline? — Ah! mon cher Aurelly!

AURELLY.

Tu te perdois pour moi!

MÉLAC PÈRE.

Mais, toi...?

AURELLY.

Peux-tu comparer de l'argent, lorsqu'il t'en coûtoit l'état et l'honneur?

MÉLAC PÈRE.

Je m'acquittois envers mon bienfaiteur malheureux. Mais toi, dans tes soupçons sur ma probité, devois-tu quelque chose à ton coupable ami?

MÉLAC FILS, *avec joie.*

Ah, mon père!

SAINT-ALBAN.

Eh bien! monsieur Aurelly, puis-je accepter en paiement le mandat que vous m'offrez?

MÉLAC PÈRE, *avec effroi*

Quel mandat?

AURELLY, *pénétré, à Saint-Alban.*

Vous serez satisfait, monsieur : mon premier sentiment lui étoit bien dû; le second me rend tout entier à mon malheur.

MÉLAC PÈRE.

Voilà ce que j'ai craint!

AURELLY.

Je n'avois à vous offrir, pour mon ami, que des effets qui se trouvent embarrassés; je reprends mon mandat. Votre argent est encore dans ma caisse, et Dieu me garde d'en user. Dabins, reportez-le chez monsieur de Mélac; et moi... je vais subir mon sort.

MÉLAC PÈRE.

Arrêtez : je ne le reçois pas.

AURELLY.

Qu'est-ce à dire, Mélac?

MÉLAC PÈRE.

Malheureux Dabins...!

AURELLY.

Me croyez-vous assez indigne...

MÉLAC PÈRE.

Monsieur de Saint-Alban, il seroit horrible à vous d'abuser d'un secret que vous ne devez qu'à notre confiance. — Non, je jure que l'argent n'y rentrera pas.

AURELLY.

Veux-tu me causer plus de chagrins que tu n'as espéré de m'en épargner?

MÉLAC FILS, *avec ardeur.*

Monsieur Aurelly, ne refusez point...

PAULINE.

Monsieur de Saint-Alban...!

MÉLAC FILS, *à Saint-Alban.*

Vous aimez la vertu.

MÉLAC PÈRE.

Laisserez-vous périr son plus digne soutien?

AURELLY, *avec enthousiasme.*

Que faites-vous, mes amis? Pour m'empêcher d'être malheureux, vous devenez tous coupables. Oubliez-vous qu'un excès de générosité vient d'égarer l'homme le plus juste? Et, s'il eut tort de toucher à cet argent, qui m'excuseroit d'oser le retenir?

MÉLAC PÈRE.

Le consentement que nous lui demandons.

AURELLY.

Qu'il se laisse soupçonner! L'amitié t'a rendu capable de cet effort. Mais si je n'ai pu sans crime accepter ce service de toi, quel nom mérite la séduction que vous employez tous pour l'obtenir de lui? (*à Saint-Alban.*) Vous êtes de sang-froid, monsieur: jugez-nous.

SAINT-ALBAN.

De sang-froid! Ah, messieurs! ô famille respectable! me croyez-vous une ame insensible pour l'attaquer avec cette violence? Vous demandez un jugement...!

MÉLAC FILS.

Et nous jurons de l'accomplir.

SAINT-ALBAN.

Il est écrit dans le cœur de tous les gens honnêtes : permettez seulement que j'y ajoute un mot. — Aurelly, prouvez-moi votre estime en m'acceptant pour seul créancier.

AURELLY.

Vous, monsieur...!

SAINT-ALBAN.

Je l'exige. Et vous, monsieur de Mélac, conservez votre place, honorez-la long-temps. Unissez à votre fils cette jeune personne, qui s'en est rendue si digne en sacrifiant pour vous toute sa fortune.

MÉLAC PÈRE.

Ce seroit ma plus chère envie. Mon fils l'adore; et, si mon ami ne s'y opposoit pas...

AURELLY, *confus.*

Savez-vous qui elle est?

MÉLAC PÈRE, *avec effusion.*

J'aurois bien dû le deviner! le cœur d'un père

se trahit mille fois le jour. Elle est ta fille, ta généreuse fille, et je te la demande pour mon fils.

AURELLY.

Tu me la demandes! Ah, mon ami! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

MÉLAC FILS, *à Pauline.*

Mon père consent à notre union!

PAULINE.

C'est le plus grand de ses bienfaits.

SAINT-ALBAN.

Aurelly rendez-moi votre mandat; je pars. Soyez tranquille : vos effets de Paris me seront remis promptement, ou je supplée à tout.

AURELLY.

De vos biens?

SAINT-ALBAN.

Puissent-ils être toujours aussi heureusement employés! Vous m'avez appris comme on jouit de ses sacrifices. En vain je vous admire, si votre exemple ne m'élève pas jusqu'à l'honneur de l'imiter. — Nous compterons à mon retour. (*Chacun exprime son admiration.*)

AURELLY, *transporté.*

Monsieur... je me sens digne d'accepter ce service; car, à votre place, j'en aurois fait autant. Pressez donc votre retour; venez marier ces jeunes gens que vous comblez de bienfaits.

MÉLAC PÈRE.

Pourquoi retarder leur bonheur? Unissons-les ce soir même. Eh! quelle joie, mes amis, de penser qu'un jour aussi orageux pour le bonheur n'a pas été tout-à-fait perdu pour la vertu!

FIN DES DEUX AMIS.

LE

BARBIER DE SÉVILLE,

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES ET EN PROSE;

Représentée et tombée sur le théâtre de la Comédie Française, aux Tuileries, le 23 février 1775.

....Et j'étais père, et je ne pus mourir!

ZAÏRE, acte II.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, grand d'Espagne, amant inconnu de Rosine.

BARTHOLO, médecin, tuteur de Rosine.

ROSINE, jeune personne d'extraction noble, et pupille de Bartholo.

FIGARO, barbier de Séville.

DON BAZILE, organiste, maître à chanter de Rosine.

LA JEUNESSE, vieux domestique de Bartholo.

L'ÉVEILLÉ, autre valet de Bartholo, garçon niais et endormi.

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, homme de justice.

Plusieurs ALGUAZILS et VALETS avec des flambeaux.

La scène est à Séville, dans la rue et sous les fenêtres de Rosine, au premier acte; et le reste de la pièce dans la maison du docteur Bartholo.

HABILLEMENT DES PERSONNAGES,

SUIVANT L'ANCIEN COSTUME ESPAGNOL.

LE COMTE ALMAVIVA paroît, au premier acte, en veste et culotte de satin; il est enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape espagnole; chapeau noir rabattu, avec un ruban de couleur autour de la forme. Au second acte, habit uniforme de cavalier, avec des moustaches et des bottines. Au troisième, habillé en bachelier; cheveux ronds, grande fraise au cou; veste, culotte, bas et manteau d'abbé. Au quatrième acte, il est vêtu superbement à l'espagnole avec un riche manteau; par-dessus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.

BARTHOLO: habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraise et manchettes relevées; une ceinture noire; et, quand il veut sortir de chez lui, un long manteau écarlate.

ROSINE, habillée à l'espagnole.

FIGARO, en habit de major espagnol; la tête couverte d'une resille, ou filet; chapeau blanc, ruban de couleur autour de la forme; un fichu de soie attaché fort lâche à son cou; gilet et haut-de-chausses de satin, avec des boutons et boutonnières frangées d'argent; une grande ceinture de soie; les jarretières nouées avec des glands qui

pendent sur chaque jambe; veste de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet; bas blancs et souliers gris.

DON BAZILE : chapeau noir rabattu, soutanelle et long manteau, sans fraise ni manchettes.

LA JEUNESSE. — L'ÉVEILLÉ : tous deux habillés en Galiciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle; culotte bleue et veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derrière.

UN ALCADE, avec une longue baguette blanche à la main.

LE
BARBIER DE SÉVILLE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue de Séville où toutes les croisées sont grillées.

SCÈNE I.

LE COMTE, *en grand manteau brun et chapeau rabattu. Il tire sa montre en se promenant.*

Le jour est moins avancé que je ne croyois : l'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe; il vaut mieux arriver trop tôt, que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la cour pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé, il me pren-

droit pour un Espagnol du temps d'Isabelle. — Pourquoi non? Chacun court après le bonheur. il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais quoi! suivre une femme à Séville, quand Madrid et la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles? — Et c'est cela même que je fuis. Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même! et si je pouvois m'assurer sous ce déguisement... Au diable l'importun!

SCÈNE II.

FIGARO; LE COMTE, *caché.*

FIGARO, *une guitare sur le dos attachée en bandoulière avec un large ruban; il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main.*

Bannissons le chagrin,
Il nous consume:
Sans le feu du bon vin,
Qui nous rallume,
Réduit à languir,
L'homme, sans plaisir,
Vivroit comme un sot,
Et mourroit bientôt.

Jusque-là ceci ne va pas mal, hein, hein.

Et mourroit bientôt.
Le vin et la paresse
Se disputent mon cœur...

Eh, non! ils ne se le disputent pas; ils y règnent paisiblement ensemble...

Se partagent... mon cœur.

Dit-on, se partagent...? Eh, mon Dieu! nos faiseurs d'opéra comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. (*Il chante.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.

Je voudrois finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée. (*Il met un genou en terre et écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur:
Si l'une a ma tendresse...
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition, une antithèse :

Si l'une... est ma maîtresse,
L'autre...

Eh parbleu! j'y suis...

L'autre est mon serviteur.

de votre excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO.

Non : dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début!

FIGARO.

Le poste n'étoit pas mauvais, parcequ'ayant le district des pansements et des drogues je vendois souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuoient les sujets du roi?

FIGARO.

Ah! ah! il n'y a point de remède universel; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? C'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances :

L'Envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE.

Oh, grace! grace, ami! Est-ce que tu fais

aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisois, je puis dire assez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux journaux, qu'il couroit des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étois imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! Et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié; persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étois un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh, mon Dieu, monseigneur! c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé...

de votre excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO.

Non : dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début!

FIGARO.

Le poste n'étoit pas mauvais, parcequ'ayant le district des pansements et des drogues je vendois souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuoient les sujets du roi?

FIGARO.

Ah! ah! il n'y a point de remède universel; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? C'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances :

L'Envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE.

Oh, grace! grace, ami! Est-ce que tu fais

aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisois, je puis dire assez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux journaux, qu'il couroit des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étois imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! Et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié; persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étois un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh, mon Dieu, monseigneur! c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, votre excellence connoît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal ! Et tu t'es retiré en cette ville ?

FIGARO.

Non, pas tout de suite.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Un moment... J'ai cru que c'étoit elle... Dis toujours, je t'entends de reste.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires ; et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE.

Ah, miséricorde !

FIGARO.

(Pendant sa réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie.)

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès ; car j'avois rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains... comme des battoirs ; j'avois interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds ; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avoit paru dans les meilleures

dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah, la cabale! monsieur l'auteur tombé!

FIGARO.

Tout comme un autre : pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux.

FIGARO.

Ah! comme je leur en garde, morbleu!

LE COMTE.

Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid?

FIGARO.

C'est mon bon ange, excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres étoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les in-

sectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevoit de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restoit; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abymé de dettes et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et par-tout supérieur aux évènements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon temps, supportant le mauvais; me moquant des sots, bravant les méchants; riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau votre excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux! tu me perds. (*Ils se cachent.*)

SCÈNE III.

BARTHOLO, ROSINE.

(La jalousie du premier étage s'ouvre, Bartholo et Rosine se mettent à la fenêtre.)

ROSINE.

Comme le grand air fait plaisir à respirer! Cette jalousie s'ouvre si rarement...

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la Précaution inutile que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la Précaution inutile?

ROSINE.

C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque drame encore ! quelque sottise d'un nouveau genre [1] !

ROSINE.

Je n'en sais rien.

BARTHOLO.

Euh, euh, les journaux et l'autorité nous en feront raison. Siècle barbare... !

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre siècle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté : qu'a-t-il produit pour qu'on le loue? Sottises de toute espèce : la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, et les drames...

ROSINE. *Le papier lui échappe et tombe dans la rue.*

Ah ! ma chanson ! Ma chanson est tombée en vous écoutant : courez, courez donc, monsieur ; ma chanson ! elle sera perdue !

BARTHOLO.

Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient. (*Il quitte le balcon.*)

[1] Bartholo n'aimoit pas les drames. Peut-être avoit-il fait quelque tragédie dans sa jeunesse.

ROSINE *regarde en dedans et fait signe dans la rue.*

S't, s't. (*Le comte paroît.*) Ramassez vite et sauvez-vous. (*Le comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier, et rentre.*)

BARTHOLO *sort de la maison, et cherche.*

Où donc est-il? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez là une jolie commission! Il est donc passé quelqu'un?

ROSINE.

Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher... Bartholo, vous n'êtes qu'un sot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue. (*Il rentre.*)

ROSINE, *toujours au balcon.*

Mon excuse est dans mon malheur : seule, enfermée, en butte à la persécution d'un homme odieux, est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage?

BARTHOLO, *paroissant au balcon.*

Rentrez, signora. C'est ma faute si vous avez perdu votre chanson; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (*Il ferme la jalousie à la clef.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, FIGARO.

(Ils entrent avec précaution.)

LE COMTE.

A présent qu'ils sont retirés, examinons cette chanson, dans laquelle un mystère est sûrement renfermé. C'est un billet!

FIGARO.

Il demandoit ce que c'est que la Précaution inutile!

LE COMTE *lit vivement.*

« Votre empressement excite ma curiosité; si-
« tôt que mon tuteur sera sorti, chantez indiffé-
« remment, sur l'air connu de ces couplets, quel-
« que chose qui m'apprenne enfin le nom, l'état
« et les intentions de celui qui paroît s'attacher
« si obstinément à l'infortunée Rosine. »

FIGARO, *contrefaisant la voix de Rosine.*

Mà chanson. Ma chanson est tombée: courez, courez donc. (*Il rit.*) Ha, ha, ha, ha! Oh! ces femmes! Voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue; enfermez-la.

LE COMTE.

Ma chère Rosine!

FIGARO.

Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE.

Te voilà instruit; mais si tu jases...

FIGARO.

Moi, jaser! Je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi; pesez tout à cette balance, et...

LE COMTE.

Fort bien! Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté... Tu viens de la voir! Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline, et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiseau, ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle étoit femme du docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants et les écarter; elle n'est encore que sa pupille: mais bientôt...

LE COMTE, *vivement.*

Jamais. Ah! quelle nouvelle! J'étois résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets; et je la trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, et l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connois donc ce tuteur?

FIGARO.

Comme ma mère.

LE COMTE.

Quel homme est-ce?

FIGARO, *vivement.*

C'est un beau, gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette et furète, et gronde et geint tout à-la-fois.

LE COMTE, *impatienté.*

Eh! je l'ai vu. Son caractère?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainsi ses moyens de plaire sont...

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux! Sa probité?

FIGARO.

Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux! Punir un fripon en se rendant heureux...

FIGARO.

C'est faire à-la-fois le bien public et particulier: chef-d'œuvre de morale, en vérité, monseigneur!

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte?

FIGARO.

A tout le monde. S'il pouvoit la calfeutrer...

LE COMTE.

Ah, diable! tant pis! Aurois-tu de l'accès chez lui?

FIGARO.

Si j'en ai! *Primò*, la maison que j'occupe appartient au docteur, qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah, ah!

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnoissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, *gratis* aussi.

LE COMTE, *impatienté.*

Tu es son locataire?

FIGARO.

De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicaire: il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE *l'embrasse.*

Ah, Figaro, mon ami! tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO, *à part.*

Peste! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances? Parlez-moi des gens passionnés.

LE COMTE.

Heureux Figaro! tu vas voir ma Rosine! tu vas la voir! Conçois-tu ton bonheur?

FIGARO.

C'est bien là un propos d'amant! Est-ce que je l'adore, moi? Puissiez-vous prendre ma place!

LE COMTE.

Ah! si l'on pouvoit écarter tous les surveillants!

FIGARO.

C'est à quoi je rêvois.

LE COMTE.

Pour douze heures seulement.

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien ?

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocents...

LE COMTE.

Scélérat !

FIGARO.

Est-ce que je veux leur nuire ? Il ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE.

Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO.

Il faut marcher si vite que le soupçon n'ait pas le temps de naître. Il me vient une idée : le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le colonel est de mes amis.

FIGARO.

Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit

de cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge ; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne seroit même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins...

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Et le mener un peu lestement sous cette apparenee déraisonnable.

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, et vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO.

Ah, oui ! moi ! Nous serons bien heureux s'il ne vous reconnoît pas, vous qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE.

Tu as raison.

FIGARO.

C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE.

Tu te moques de moi. (*prenant un ton ivre.*) N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami?

FIGARO.

Pas mal, en vérité; vos jambes seulement un peu plus avinées. (*d'un ton plus ivre.*) N'est-ce pas ici la maison...

LE COMTE.

Fi donc! Tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO.

C'est la bonne; c'est celle du plaisir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCÈNE V.

LE COMTE, FIGARO, *cachés;* BARTHOLO.

BARTHOLO *sort en parlant à la maison.*

Je reviens à l'instant. Qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu? Dès qu'elle m'en prioit, je devois bien me douter... Et Bazile qui ne vient pas! Il devoit tout arranger pour que mon mariage se fît secrètement demain; et point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCÈNE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Qu'ai-je entendu? Demain il épouse Rosine en secret!

FIGARO.

Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage?

FIGARO.

Un pauvre hère qui montre la musique à sa

pupille, infatué de son art, friponneau, besogneux, à genoux devant un écu, et dont il sera facile de venir à bout. Monseigneur... (*regardant à la jalousie*) la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc?

FIGARO.

Derrière sa jalousie, la v'là, la v'là. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas? Chantez indifféremment, c'est-à-dire, chantez, comme si vous chantiez... seulement pour chanter. Oh! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploie le papier que Rosine a jeté.*) Mais comment chanter sur cette musique? Je ne sais pas faire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent: en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit... Et prenez ma guitare

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en fasse? j'en joue si mal.

FIGARO.

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose? Avec le dos de la main, from, from, from... Chanter sans guitare à Séville! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépisté. (*Figaro se colle au mur sous le balcon.*)

LE COMTE *chante en se promenant, et s'accompagnant sur sa guitare.*

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez, je me ferai connoître.
Plus inconnu, j'osois vous adorer:
En me nommant, que pourrois-je espérer?
N'importe, il faut obéir à son maître.

FIGARO, *bas.*

Fort bien, parbleu! Courage, monseigneur.

LE COMTE.

DEUXIÈME COUPLET.

Je suis Lindor; ma naissance est commune;
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier:
Que n'ai-je, hélas, d'un brillant chevalier
A vous offrir le rang et la fortune!

FIGARO.

Eh! comment diable! Je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROISIÈME COUPLET.

Tous les matins, ici, d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour sans espoir;
Je bornerai mes plaisirs à vous voir:
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre!

FIGARO.

Oh, ma foi! pour celui-ci...! (*Il s'approche et baise le bas de l'habit de son maître.*)

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Excellence?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu?

ROSINE, *en dedans, chante.*

Air du Maître en droit.

Tout me dit que Lindor est charmant,
Que je dois l'aimer constamment...

(On entend une croisée qui se ferme avec bruit.)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois?

LE COMTE.

Elle a fermé sa fenêtre: quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO.

Ah! la pauvre petite! comme elle tremble en chantant! Elle est prise, monseigneur.

LE COMTE.

Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué : « Tout me dit que Lindor est charmant. » Que de graces ! que d'esprit !

FIGARO.

Que de ruse ! que d'amour !

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro ?

FIGARO.

Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en est fait, je suis à ma Rosine... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monsieur Figaro : je n'ai qu'un mot à vous dire : elle sera ma femme ; et si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom... Tu m'entends ! tu me connois...

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre suspects.

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, et renverser tous les obstacles. Vous, monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement, et de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon Dieu, de l'or: c'est le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro; j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Q'est-ce que c'est?

LE COMTE.

Et ta guitare?

FIGARO *revient.*

J'oublie ma guitare! moi! Je suis donc fou! (*Il s'en va.*)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi?

FIGARO *revient.*

Ah! réellement je suis frappé! — Ma boutique, à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *Consilio manuque*, FIGARO. (*Il s'enfuit.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'appartement de Rosine. La croisée dans le fond du théâtre est fermée par une jalousie grillée.

SCÈNE I.

ROSINE, *un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table, et se met à écrire.*

Marceline est malade; tous les gens sont occupés, et personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux et des oreilles, ou si mon Argus a un génie malfaisant qui l'instruit à point nommé; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine sur-le-champ l'intention... Ah, Lindor! (*Elle cachette sa lettre.*) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand et comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler long-temps au barbier Figaro. C'est un bon homme qui m'a montré quelquefois de la pitié. Si je pouvois l'entretenir un moment!

SCÈNE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, *surprise.*

Ah, monsieur Figaro! que je suis aise de vous voir!

FIGARO.

Votre santé, madame?

ROSINE.

Pas trop bonne, monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois; il n'engraisse que les sots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement? je n'entendois pas; mais...

FIGARO.

Avec un jeune bachelier de mes parents, de la plus grande espérance; plein d'esprit, de sentiments, de talents, et d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh! tout-à-fait bien, je vous assure! Il se nomme...?

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien: mais s'il n'eût pas quitté

brusquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE, *étourdiment.*

Il en trouvera, monsieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez n'est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort bien. (*haut.*) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE.

Un défaut, monsieur Figaro, un défaut! En êtes-vous bien sûr?

FIGARO.

Il est amoureux.

ROSINE.

Il est amoureux! Et vous appelez cela un défaut?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaise fortune...

ROSINE.

Ah! que le sort est injuste! Et nomme-t-il la personne qu'il aime? Je suis d'une curiosité...

FIGARO.

Vous êtes la dernière, madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, monsieur Figaro? Je suis discrète; ce jeune homme vous appartient, il m'intéresse infiniment... Dites donc.

FIGARO, *la regardant finement.*

Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille droite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains! des joues! des dents! des yeux...

ROSINE.

Qui reste en cette ville?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue peut-être?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'est charmant... pour monsieur votre parent. Et cette personne est...?

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée?

ROSINE, *vivement.*

C'est la seule chose que vous ayez oubliée, monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vite; si l'on rentroit, je ne pourrois plus savoir...

FIGARO.

Vous le voulez absolument, madame? Eh bien, cette personne est... la pupille de votre tuteur.

ROSINE.

La pupille...?

FIGARO.

Du docteur Bartholo: oui, madame.

ROSINE, *avec émotion.*

Ah! monsieur Figaro...! je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO.

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, monsieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler! mauvais calcul, madame: quand on cède à la peur du mal, on ressent déja le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants jusqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO.

Eh, madame! amour et repos peuvent-ils habiter en même cœur? La pauvre jeunesse est si

malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, *baissant les yeux.*

Repos sans amour... paroît...

FIGARO.

Ah! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos se présente de meilleure grace; et pour moi, si j'étois femme...

ROSINE, *avec embarras.*

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer.

FIGARO.

Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment.

ROSINE.

Mais s'il alloit faire quelque imprudence, monsieur Figaro, il nous perdroit.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdroit. (*haut.*) Si vous lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci; mais, en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien... (*Elle écoute.*)

FIGARO.

Personne, madame.

ROSINE.

Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de soi. Tudieu! l'amour a bien une autre allure!

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous? Je crains seulement que, rebuté par les difficultés...

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, madame, que le vent qui éteint une lumière allume un brasier, et que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré [1] de sa passion, moi qui n'y ai que voir!

ROSINE.

Dieu! j'entends mon tuteur. S'il vous trouvoit ici.... Passez par le cabinet du clavecin, et descendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (*à part, montrant la lettre.*) Voici qui vaut mieux que mes observations. (*Il entre dans le cabinet.*)

[1] Le mot *enfiévré*, qui n'est plus français, a excité la plus vive indignation parmi les puritains littéraires; je ne conseille à aucun galant homme de s'en servir: mais M. Figaro...!

SCÈNE III.

ROSINE.

Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors... Que je l'aime ce bon Figaro ! C'est un bien honnête homme, un bon parent ! Ah ! voilà mon tyran ; reprenons mon ouvrage. (*Elle souffle la bougie, s'assied, et prend une broderie au tambour.*)

SCÈNE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colère.*

Ah ! malédiction ! l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro ! Là, peut-on sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant...

ROSINE.

Qui vous met donc si fort en colère, monsieur ?

BARTHOLO.

Ce damné barbier qui vient d'éclopper toute ma maison, en un tour de main ; il donne un narcotique à l'Éveillé, un sternutatoire à la Jeunesse ; il saigne au pied Marceline : il n'y a pas

jusqu'à ma mule... Sur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplasme ! Parcequ'il me doit cent écus, il se presse de faire des mémoires. Ah ! qu'il les apporte ! Et personne à l'antichambre ! On arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Eh ! qui peut y pénétrer que vous, monsieur ?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet que de m'exposer sans précaution. Tout est plein de gens entreprenants, d'audacieux... N'a-t-on pas ce matin encore ramassé lestement votre chanson pendant que j'allois la chercher ? Oh ! je...

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout ! Le vent peut avoir éloigné ce papier ; le premier venu, que sais-je ?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu... ! Il n'y a point de vent, madame, point de premier venu dans le monde ; et c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, monsieur ?

BARTHOLO.

Oui, madame, a l'air.

ROSINE, *à part.*

Oh ! le méchant vieillard !

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus ; car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux ; murez les fenêtres tout d'un coup. D'une prison à un cachot la différence est si peu de chose !

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent sur la rue, ce ne seroit peut-être pas si mal... Ce barbier n'est pas entré chez vous, au moins?

ROSINE.

Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude ?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos répliques sont honnêtes !

BARTHOLO.

Ah ! fiez-vous à tout le monde, et vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler, et de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi! vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de monsieur Figaro?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes? et combien j'en ai vu de ces vertus à principes...

ROSINE, *en colère.*

Mais, monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaisez-vous si fort?

BARTHOLO, *stupéfait.*

Pourquoi...? pourquoi...? Vous ne répondez pas à ma question sur ce barbier?

ROSINE, *outrée.*

Eh bien, oui, cet homme est entré chez moi; je l'ai vu, je lui ai parlé; je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable; et puissiez-vous en mourir de dépit! (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

BARTHOLO.

Oh! les juifs! les chiens de valets! La Jeunesse! l'Évcillé! l'Éveillé maudit!

SCÈNE VI.

BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ *arrive en bâillant, tout endormi.*

Aah, aah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étois-tu, peste d'étourdi, quand ce barbier est entré ici?

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur, j'étois... ah, aah, ah...

BARTHOLO.

A machiner quelque espièglerie sans doute? Et tu ne l'as pas vu?

L'ÉVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu, puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit; et faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en entendant parl... Ah, ah, aah.

BARTHOLO *le contrefait.*

Rien qu'en l'en entendant...! Où donc est ce vaurien de la Jeunesse? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; LA JEUNESSE *arrive en vieillard avec une canne en béquille; il éternue plusieurs fois.*

L'ÉVEILLÉ, *toujours bâillant.*

La Jeunesse!

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante... cinquante fois... dans un moment. (*Il éternue.*) Je suis brisé.

BARTHOLO.

Comment! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, et vous ne me dites pas que ce barbier...

L'ÉVEILLÉ, *continuant de bâiller.*

Est-ce que c'est quelqu'un donc, monsieur Figaro? Aah, ah.

BARTHOLO.

Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant comme un sot.*

Moi... je m'entends...!

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Et mais, monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la justice?

BARTHOLO.

De la justice! C'est bon entre vous autres misérables, la justice! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Mais, pardi! quand une chose est vraie...

BARTHOLO.

Quand une chose est vraie! Si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y auroit qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, et toujours un train d'enfer.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant.*

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (*Il les contrefait.*) Et t'chi et t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah! monsieur, je vous jure que, sans mademoiselle, il n'y auroit..... il n'y auroit pas moyen de rester dans la maison. (*Il sort en éternuant.*)

BARTHOLO.

Dans quel état ce Figaro les a mis tous! Je vois ce que c'est; le maraud voudroit me payer mes cent écus sans bourse délier...

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE; FIGARO, *caché dans le cabinet, paroît de temps en temps et les écoute.*

BARTHOLO *continue.*

Ah! don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique?

BAZILE.

C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO.

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE.

J'étois sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO.

Pour vous?

BAZILE.

Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faisoit chercher Rosine dans tout Madrid?

BAZILE.

Il loge à la grand'place, et sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire?

BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé...

BAZILE.

Bone Deus! se compromettre! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure; et pendant la fermentation calomnier à dire d'experts, *concedo.*

BARTHOLO.

Singulier moyen de se défaire d'un homme!

BAZILE.

La calomnie, monsieur! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez: j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien; et nous avons ici des gens d'une adresse...! D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle

avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et, *piano*, *piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable. Puis tout-à-coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate, et tonne, et devient, grace au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisteroit?

BARTHOLO.

Mais quelle radotage me faites-vous donc là, Bazile? et quel rapport ce *piano crescendo* peut-il avoir à ma situation?

BAZILE.

Comment, quel rapport? Ce qu'on fait partout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher? Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que ce comte existe.

BAZILE.

En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui : mais vous avez lésiné sur les frais ; et dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe-droit évident, sont des dissonances qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, *lui donnant de l'argent.*

Il faut en passer par où vous voulez ; mais finissons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout sera terminé : c'est à vous d'empêcher que personne aujourd'hui ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile ?

BAZILE.

N'y comptez pas : votre mariage seul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

BARTHOLO *l'accompagne.*

Serviteur.

BAZILE.

Restez, docteur, restez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

SCÈNE IX.

FIGARO, *sortant du cabinet.*

Oh! la bonne précaution! Ferme, ferme la porte de la rue; et moi je vais la rouvrir au comte en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile! Heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile! il médiroit qu'on ne le croiroit pas.

SCÈNE X.

ROSINE, *accourant*; FIGARO.

ROSINE.

Quoi! vous êtes encore là, monsieur Figaro?

FIGARO.

Très heureusement pour vous, mademoiselle. Votre tuteur et votre maître de musique, se croyant seuls, viennent de parler à cœur ouvert...

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, monsieur Figaro? Mais savez-vous que c'est fort mal?

FIGARO.

D'écouter? C'est pourtant tout ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE.

Ah! grand Dieu!

FIGARO.

Ne craignez rien : nous lui donnerons tant d'ouvrage qu'il n'aura pas le temps de songer à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient. Sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur. (*Figaro s'enfuit.*)

SCÈNE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, monsieur?

BARTHOLO.

Don Bazile, que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été monsieur Figaro.

ROSINE.

Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien savoir ce que ce barbier avoit de si pressé à vous dire?

ROSINE.

Faut-il parler sérieusement? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Oh, de qui! de quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi? peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une seule. (*haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO *regarde les mains de Rosine.*

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il seroit assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi! point du tout. Mais votre doigt encore taché d'encre! Hein! rusée signora!

ROSINE, *à part.*

Maudit homme!

BARTHOLO, *lui tenant toujours la main.*

Une femme se croit bien en sûreté parce-qu'elle est seule.

ROSINE.

Ah! sans doute... La belle preuve...! Finissez donc, monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie; et l'on m'a toujours dit qu'il falloit aussitôt tremper dans l'encre: c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez fait! Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier: c'est ce cahier de papier où je suis certain qu'il y avoit six feuilles; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

Oh! imbécile...!

BARTHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq...

ROSINE.

La sixième...

BARTHOLO.

Je vois bien qu'elle n'y est pas la sixième.

ROSINE, *baissant les yeux.*

La sixième? je l'ai employée à faire un cor-

net pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro? Et la plume qui étoit toute neuve, comment est-elle devenue noire? est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

ROSINE, *à part.*

Cet homme a un instinct de jalousie...! (*haut.*) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela est édifiant! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudroit ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE.

Et qui ne rougiroit pas, monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites?

BARTHOLO.

Certes j'ai tort: se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons pour la petite Figaro, et dessiner ma veste au tambour, quoi de plus innocent! Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait...! « Je « suis seule, on ne me voit point; je pourrai men- « tir à mon aise. » Mais le bout du doigt reste

noir, la plume est tachée, le papier manque; on ne sauroit penser à tout. Bien certainement, signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous

SCÈNE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

(Le comte, en uniforme de cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, et chantant : *Réveillons-la*, etc.)

BARTHOLO.

Mais que nous veut cet homme? Un soldat! Rentrez chez vous, signora.

LE COMTE *chante* Réveillons-la, *et s'avance vers Rosine.*

Qui de vous deux, mesdames, se nomme le docteur Balordo? (*à Rosine, bas.*) Je suis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo!

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo, Barque à l'eau, je m'en moque comme de ça. Il s'agit seulement de savoir laquelle des deux... (*à Rosine, lui montrant un papier.*) Prenez cette lettre..

BARTHOLO.

Laquelle ! Vous voyez bien que c'est moi. Laquelle ! Rentrez donc, Rosine ; cet homme paroît avoir du vin.

ROSINE.

C'est pour cela, monsieur : vous êtes seul ; une femme impose quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez ; je ne suis pas timide.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

Oh ! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement.

BARTHOLO, *au comte, qui serre la lettre.*

Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez là dans votre poche ?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO.

Mon signalement ! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats ?

LE COMTE.

Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement?

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vairons, le regard fauve,
L'air farouche d'un Algonquin,
La taille lourde et déjetée,
L'épaule droite surmontée,
Le teint grenu d'un Maroquin,
Le nez fait comme un baldaquin,
La jambe potte et circonflexe,
Le ton bourru, la voix perplexe,
Tous les appétits destructeurs;
Enfin la perle des docteurs.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que cela veut dire! Êtes-vous ici pour m'insulter? Délogez à l'instant.

LE COMTE.

Déloger! Ah, fi! que c'est mal parler! Savez-vous lire, docteur... Barbe à l'eau?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO.

Comment cela?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

BARTHOLO.

Oser comparer un maréchal...!

LE COMTE.

Air: Vive le vin.

Sans chanter.
Non, docteur, je ne prétends pas
Que notre art obtienne le pas
Sur Hippocrate et sa brigade.

En chantant.
Votre savoir, mon camarade,
Est d'un succès plus général;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je vous dis là?

BARTHOLO.

Il vous sied bien, manipuleur ignorant, de ravaler ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts!

LE COMTE.

Utile tout-à-fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, malappris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux! Ah, docteur! pour un docteur d'esprit... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler; au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'est-ce pas?

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'amour!

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous, que demandez-vous?

LE COMTE, *feignant une grande colère.*

Eh bien donc, il s'enflamme! Ce que je veux? Est-ce que vous ne le voyez pas?

SCÈNE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

Monsieur le soldat, ne vous emportez point, de grace. (*à Bartholo.*) Parlez-lui doucement, monsieur : un homme qui déraisonne...

LE COMTE.

Vous avez raison; il déraisonne lui, mais nous sommes raisonnables, nous! Moi poli, vous jolie... enfin suffit. La vérité, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE.

Que puis-je pour votre service, monsieur le soldat?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

ROSINE.

J'en saisirai l'esprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit seulement... mais je dis, en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce soir.

BARTHOLO.

Rien que cela?

LE COMTE.

Pas davantage. Lisez le billet doux que notre maréchal des logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (*Le comte cache la lettre, et lui donne un autre papier.*) (*Bartholo lit.*) « Le docteur Bar-« tholo recevra, nourrira, hébergera, couchera...

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BARTHOLO.

« Pour une nuit seulement, le nommé Lindor, « dit l'Écolier, cavalier au régiment... »

ROSINE.

C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO, *vivement, à Rosine.*

Qu'est-ce qu'il y a?

LE COMTE.

Eh bien! ai-je tort à présent, docteur Barbaro?

BARTHOLO.

On diroit que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manières possibles. Allez au diable, Barbaro! Barbe à l'eau! et dites à votre impertinent maréchal des logis que, depuis mon voyage à Madrid je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part.*

O ciel! fâcheux contre-temps!

BARTHOLO.

Ah, ah, notre ami! cela vous contrarie et vous dégrise un peu : mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, *à part.*

J'ai pensé me trahir. (*haut.*) Décamper! Si vous êtes exempt des gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse peut-être? Décamper! Montrez-moi votre brevet d'exemption : quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt...

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place.*

Ah! ma belle Rosine!

ROSINE.

Quoi, Lindor, c'est vous?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber. (*Il s'approche.*)

BARTHOLO.

Doucement, doucement, seigneur soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE.

Elle est votre femme?

BARTHOLO.

Et quoi donc?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel: il y a au moins trois générations entre elle et vous.

BARTHOLO *lit un parchemin.*

« Sur les bons et fidèles témoignages qui nous « ont été rendus... »

LE COMTE *donne un coup de main sous les parchemins, qui les envoie au plancher.*

Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez?

LE COMTE.

Bataille? Ah! volontiers, bataille: c'est mon métier à moi; (*montrant son pistolet de ceinture.*) et voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, madame?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'est pourtant aussi gai que bataille; figurez-vous (*poussant le docteur.*) d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, et les amis de l'autre. (*à Rosine, en lui montrant la lettre.*) Sortez le mouchoir. (*Il crache à terre.*) Voilà le ravin, cela s'entend. (*Rosine tire son mouchoir; le comte laisse tomber sa lettre entre elle et lui.*)

BARTHOLO, *se baissant.*

Ah, ah...!

LE COMTE *la reprend et dit.*

Tenez... moi qui allois vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une femme bien discrète, en vérité! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, papa; chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la vôtre...

ROSINE *avance la main.*

Ah! je sais ce que c'est, monsieur le soldat. (*Elle prend la lettre, qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.*)

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin?

LE COMTE.

Hé bien, je sors. Adieu, docteur; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur: pricz la mort de m'oublier encore quelques campagnes; la vie ne m'a jamais été si chère.

BARTHOLO.

Allez toujours: si j'avois ce crédit-là sur la mort...

LE COMTE.

Sur la mort? N'êtes-vous pas médecin? Vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Il est enfin parti. (*à part.*) Dissimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat. A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer. Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis?

ROSINE.

Quel papier?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon! c'est la lettre de mon cousin l'officier, qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE.

Je l'ai très bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder?

ROSINE.

Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, *montrant la pochette.*

Tu l'as mise là.

ROSINE.

Ah, ah! par distraction.

BARTHOLO.

Ah! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, *à part.*

Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO.

Donne donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en insistant, monsieur? Est-ce encore quelque méfiance?

BARTHOLO.

Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas la montrer?

ROSINE.

Je vous répète, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas.

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés? Si c'est jalousie, elle m'insulte; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment, révoltée! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE.

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce

n'étoit pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO.

De quelle offense parlez-vous?

ROSINE.

C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De sa femme?

ROSINE.

Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donneroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui, sans doute, est une missive de quelque amant : mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes : mais, pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va.*

Ah, ciel ! que faire...? Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu à la prendre. (*Elle fait l'échange, et met la lettre du cousin dans la pochette, de façon qu'elle sort un peu.*)

BARTHOLO, *revenant.*

Ah ! j'espère maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît ?

BARTHOLO.

Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied.*

Madame ! madame... !

ROSINE *tombe sur un fauteuil, et feint de se trouver mal.*

Ah ! quelle indignité... !

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colère.

ROSINE, *renversée.*

Malheureuse Rosine!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc?

ROSINE.

Quel avenir affreux!

BARTHOLO.

Rosine!

ROSINE.

J'étouffe de fureur.

BARTHOLO.

Elle se trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO *lui tâte le pouls, et dit à part:*

Dieu! la lettre! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. (*Il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre, qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*)

ROSINE, *toujours renversée.*

Infortunée! Ah...!

BARTHOLO *lui quitte le bras, et dit à part.*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir!

ROSINE.

Ah! pauvre Rosine!

BARTHOLO.

L'usage des odeurs... produit ces affections

spasmodiques. (*Il lit par derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête, et se remet sans parler.*)

BARTHOLO, *à part.*

O ciel! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude! Comment l'apaiser maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue. (*Il fait semblant de la soutenir, et remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE *soupire.*

Ah...!

BARTHOLO.

Hé bien! ce n'est rien, mon enfant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout; car ton pouls n'a seulement pas varié. (*Il va prendre un flacon sur la console.*)

ROSINE, *à part.*

Il a remis la lettre. Fort bien.

BARTHOLO.

Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous; laissez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet. C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, *à genoux.*

Pardon : j'ai bientôt senti tous mes torts, et tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui, pardon ! lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO.

Qu'elle soit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclaircissement..

ROSINE, *lui présentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé dissiperoit mes soupçons, si j'étois assez malheureux pour en conserver.

ROSINE.

Lisez-la donc, monsieur.

BARTHOLO, *se retirant.*

A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure !

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO.

Reçois, en réparation, cette marque de ma

parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne sais pourquoi, saignée du pied : n'y viens-tu pas aussi ?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puisque la paix est faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, ah ! comme tu serois heureuse !

ROSINE, *baissant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, ah ! comme je vous aimerois !

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai ; quand je te dis que je te plairai. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

ROSINE *le regarde aller.*

Ah, Lindor ! il dit qu'il me plaira...! Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. (*Elle lit et s'écrie.*) Ah...! j'ai lu trop tard. Il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur : j'en avois une si bonne ! et je l'ai laissée échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissois jusqu'aux yeux. Ah !

mon tuteur a raison : je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion. Mais un homme injuste parviendroit à faire une rusée de l'innocence même.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BARTHOLO, *désolé.*

Quelle humeur! quelle humeur! Elle paroissoit apaisée... Là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de don Bazile? Elle sait qu'il se mêle de mon mariage... (*On heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes, si vous omettez un seul petit point... je dis un seul... (*On heurte une seconde fois.*) Voyons qui c'est.

SCÈNE II.

BARTHOLO; LE COMTE, *en bachelier.*

LE COMTE.

Que la paix et la joie habitent toujours céans!

BARTHOLO, *brusquement.*

Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, bachelier, licencié...

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE.

.... Élève de don Bazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre...

BARTHOLO.

Bazile! organiste! qui a l'honneur! Je le sais: au fait.

LE COMTE, *à part.*

Quel homme! (*haut.*) Un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO.

Garder le lit! Bazile! Il a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE, *à part.*

Oh, diable! (*haut.*) Quand je dis le lit, monsieur, c'est... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé, marchez devant, je vous suis.

LE COMTE, *embarrassé.*

Monsieur, j'étois chargé... Personne ne peut-il nous entendre?

BARTHOLO, *à part.*

C'est quelque fripon. (*haut.*) Eh, non, monsieur le mystérieux! Parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LE COMTE, *à part.*

Maudit vieillard! (*haut.*) Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre...

BARTHOLO.

Parlez haut; je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah! volontiers. Que le comte Almaviva, qui restoit à la grande place...

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas, parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *plus haut.*

.... En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le comte Almaviva...

BARTHOLO.

Bas; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

.... Étoit en cette ville, et que j'ai découvert que la signora Rosine lui a écrit...

BARTHOLO.

Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure. Tenez, asseyons-nous, et jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine...

LE COMTE, *fièrement.*

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avoit prié de vous montrer sa lettre; mais la manière dont vous prenez les choses...

BARTHOLO.

Eh, mon Dieu! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas?

LE COMTE.

Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit.

BARTHOLO.

Pardon, pardon, seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant et dur; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de pièges... et puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien! vous avez la lettre?

LE COMTE.

A la bonne heure sur ce ton, monsieur. Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh! qui voulez-vous? Tous mes valets sur les dents! Rosine enfermée de fureur! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer... (*Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.*)

LE COMTE, *à part.*

Je me suis enferré de dépit... Garder la lettre à présent, il faudra m'enfuir : autant vaudroit

n'être pas venu... La lui montrer... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO *revient sur la pointe du pied.*

Elle est assise auprès de sa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'officier, que j'avois décachetée... Voyons donc la sienne.

LE COMTE *lui remet la lettre de Rosine.*

La voici. (*à part.*) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO *lit.*

« Depuis que vous m'avez appris votre nom et « votre état. » Ah, la perfide! c'est bien là sa main.

LE COMTE, *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher... !

LE COMTE.

Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître... D'après un travail que fait actuellement don Bazile avec un homme de loi...

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE.

Vous aurois-je arrêté sans cela? Il m'a chargé

de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors, si elle résiste...

BARTHOLO.

Elle résistera.

LE COMTE *veut reprendre la lettre, Bartholo la serre.*

Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre, et, s'il le faut, (*plus mystérieusement.*) j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le comte l'a sacrifiée. Vous sentez que le trouble, la honte, le dépit, peuvent la porter sur-le-champ...

BARTHOLO, *riant.*

De la calomnie! Mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile..! Mais, pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne seroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance?

LE COMTE *réprime un grand mouvement de joie.*

C'étoit assez l'avis de don Bazile. Mais comment faire? Il est tard... Au peu de temps qui reste...

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire.

Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés sont de vieilles finesses, des moyens de comédie. Si elle va se douter...?

BARTHOLO.

Présenté par moi? Quelle apparence? Vous avez plus l'air d'un amant déguisé, que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne feroit que vous voir... Son claveein est dans ce cabinet. Amusez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'instant décisif. Elle perdroit tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux fois. (*Il s'en va.*)

SCÈNE III.

LE COMTE.

Me voilà sauvé. Ouf! que ce diable d'homme est rude à manier! Figaro le connoît bien. Je me voyois mentir: cela me donnoit un air plat et gauche; et il a des yeux...! Ma foi, sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un sot. O ciel! on dispute là-dedans. Si elle alloit s'obstiner à ne pas venir! Écoutons... Elle refuse de sortir de chez elle, et j'ai perdu le fruit de ma ruse. (*Il retourne écouter.*) La voici; ne nous montrons pas d'abord. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colère simulée.*

Tout ce que vous direz est inutile, monsieur: j'ai pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO.

Écoute donc, mon enfant: c'est le seigneur Alonzo, l'élève et l'ami de don Bazile, choisi par

lui pour être un de nos témoins. La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher : si je chante ce soir...! Où donc est-il ce maître que vous craignez de renvoyer? je vais, en deux mots, lui donner son compte et celui de Bazile. (*Elle aperçoit son amant : elle fait un cri.*) Ah...!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous?

ROSINE, *les deux mains sur son cœur, avec un grand trouble.*

Ah! mon Dieu, monsieur... Ah! mon Dieu, monsieur...

BARTHOLO.

Elle se trouve encore mal, seigneur Alonzo!

ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal... mais c'est qu'en me tournant... Ah...!

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, madame?

ROSINE.

Ah! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en suis bien aperçu.

ROSINE, *regardant le comte.*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un siège, un siège ! Et pas un fauteuil ici ! (*Il va le chercher.*)

LE COMTE.

Ah, Rosine!

ROSINE.

Quelle imprudence !

LE COMTE.

J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO *apporte un fauteuil.*

Tiens, mignonne, assieds-toi. Il n'y a pas d'apparence, bachelier, qu'elle prenne leçon ce soir; ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au comte.*

Non, attendez; ma douleur est un peu apaisée. (*à Bartholo.*) Je sens que j'ai eu tort avec vous, monsieur : je veux vous imiter, en réparant sur-le-champ...

BARTHOLO.

Oh ! le bon petit naturel de femme ! Mais, après une pareille émotion, mon enfant, je ne souf-

frirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, bachelier.

ROSINE, *au comte.*

Un moment, de grace! (*à Bartholo.*) Je croirai, monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part, à Bartholo.*

Ne la contrariez pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui est fini, mon amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, monsieur: je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'assure que ce soir elle m'enchantera.

ROSINE, *au comte, à part.*

Je suis au supplice.

LE COMTE, *prenant un papier de musique sur le pupitre.*

Est-ce là ce que vous voulez chanter, madame?

ROSINE.

Oui, c'est un morceau très agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la Précaution inutile!

LE COMTE.

C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du printemps d'un genre assez vif. Si madame veut l'essayer.

ROSINE, *regardant le comte.*

Avec grand plaisir : un tableau du printemps me ravit ; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquiert un plus haut degré de sensibilité ; comme un esclave enfermé depuis long-temps goûte avec plus de plaisir le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas, au comte.*

Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, *bas.*

En sentez-vous l'application ?

BARTHOLO.

Parbleu ! (*Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.*)

ROSINE *chante.*

[1] Quand dans la plaine
L'amour ramène

[1] Cette ariette, dans le goût espagnol, fut chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs et le

Le printemps
Si chéri des amants,
Tout reprend l'être;
Son feu pénètre
Dans les fleurs
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux
Sortir des hameaux;
Dans tous les coteaux,
Les cris des agneaux
Retentissent;
Ils bondissent;
Tout fermente;
Tout augmente;
Les brebis paissent
Les fleurs qui naissent;
Les chiens fidèles
Veillent sur elles;
Mais Lindor enflammé

train usités au parterre en ces jours de crise et de combat. La timidité de l'actrice l'a depuis empêchée d'oser la redire, et les jeunes rigoristes du théâtre l'ont fort louée de cette réticence. Mais si la dignité de la comédie française y a gagné quelque chose, il faut convenir que le *Barbier de Séville* y a beaucoup perdu. C'est pourquoi, sur les théâtres où quelque peu de musique ne tirera pas autant à conséquence, nous invitons tous directeurs à la restituer, tous acteurs à la chanter, tous spectateurs à l'écouter, et tous critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la pièce, et du plaisir que leur fera le morceau.

Ne songe guère
Qu'au bonheur d'être aimé
De sa bergère.

Même air.

Loin de sa mère,
Cette bergère
Va chantant
Où son amant l'attend.
Par cette ruse
L'amour l'abuse:
Mais chanter
Sauve-t-il du danger?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiseaux,
Ses charmes naissants,
Ses quinze ou seize ans;
Tout l'excite,
Tout l'agite;
La pauvrette
S'inquiète;
De sa retraite
Lindor la guette;
Elle s'avance;
Lindor s'élance;
Il vient de l'embrasser:
Elle, bien aise,
Feint de se courroucer,
Pour qu'on l'apaise.

Petite reprise.

Les soupirs,
Les soins, les promesses,
Les vives tendresses,
Les plaisirs,
Le fin badinage,
Sont mis en usage;
Et bientôt la bergère
Ne sent plus de colère.
Si quelque jaloux
Trouble un bien si doux,
Nos amants d'accord
Ont un soin extrême...
...De voiler leur transport;
Mais quand on s'aime,
La gêne ajoute encor
Au plaisir même.

(En l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le comte, pendant la petite reprise, se hasarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affoiblit, et finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot *extrême*. L'orchestre suit le mouvement de la chanteuse, affoiblit son jeu et se tait avec elle. L'absence du bruit, qui avoit endormi Bartholo, le réveille. Le Comte se relève, Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite reprise se répète, le même jeu recommence, etc.)

LE COMTE.

En vérité, c'est un morceau charmant, et madame l'exécute avec une intelligence...

ROSINE.

Vous me flattez, seigneur; la gloire est tout entière au maître.

BARTHOLO, *bâillant.*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J'ai mes malades : je vas, je viens, je toupille, et sitôt que je m'assieds, mes pauvres jambes... (*Il se lève et pousse le fauteuil.*)

ROSINE, *bas, au comte.*

Figaro ne vient point!

LE COMTE.

Filons le temps.

BARTHOLO.

Mais, bachelier, je l'ai déja dit à ce vieux Bazile : est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies que toutes ces grandes aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, et qui me semblent autant d'enterrements? là, de ces petits airs qu'on chantoit dans ma jeunesse, et que chacun retenoit facilement ? J'en savois autrefois... Par exemple...

(Pendant la ritournelle, il cherche, en se grattant

la tête, et chante en faisant claquer ses pouces et dansant des genoux comme les vieillards.)

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris...?

(*au comte en riant.*) Il y a Fanchonnette dans la chanson; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer aux circonstances. Ha, ha, ha, ha! Fort bien! pas vrai?

LE COMTE, *riant.*

Ha, ha, ha! Oui, tout au mieux.

SCÈNE V.

ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE; FIGARO, *dans le fond.*

BARTHOLO *chante.*

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?
Je ne suis point Tircis;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix;
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(Il répète la reprise en dansant. Figaro, derrière lui, imite ses mouvements.)

Je ne suis point Tircis, etc.

(*apercevant Figaro.*) Ah! entrez, monsieur le barbier, avancez; vous êtes charmant!

FIGARO *salue.*

Monsieur, il est vrai que ma mère me l'a dit autrefois; mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (*à part, au comte.*) Bravo! monseigneur.

(Pendant toute cette scène, le comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine; mais l'œil inquiet et vigilant du tuteur l'en empêche toujours; ce qui forme un jeu muet de tous les acteurs, étranger au débat du docteur et de Figaro.)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison?

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête; mais, sans compter les soins quotidiens, monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commande...

BARTHOLO.

Votre zèle n'attend pas! Que direz-vous, monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille, et dort tout éveillé? Et l'autre, qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle? Que leur direz-vous?

FIGARO.

Ce que je leur dirai ?

BARTHOLO.

Oui !

FIGARO.

Je leur dirai... Eh, parbleu ! je dirai, à celui qui éternue, Dieu vous bénisse ! et, Va te coucher, à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment, non ; mais c'est la saignée et les médicaments qui le grossiroient, si je voulois y entendre. Est-ce par zèle aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule ; et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue ?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve sur le mémoire...! On n'est pas de cette extravagance-là !

FIGARO.

Ma foi, monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir ; et vive la joie ! Qui sait si le monde durera encore trois semaines ?

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus et les intérêts, sans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, monsieur? Vos cent écus! J'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un seul instant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés?

FIGARO.

Quels bonbons? Que voulez-vous dire?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte si...

ROSINE, *l'interrompant.*

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, monsieur Figaro? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah, ah! les bonbons de ce matin? Que je suis bête, moi! J'avois perdu tout cela de vue... Oh! excellents, madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellents! admirables! Oui, sans doute, monsieur le barbier, revenez sur vos pas! Vous faites là un joli métier, monsieur!

FIGARO.

Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, monsieur!

FIGARO.

Je la soutiendrai, monsieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la supporterez, monsieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, monsieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, monsieur! Sachez que quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO *lui tourne le dos.*

Nous différons en cela, monsieur; moi, je lui cède toujours.

BARTHOLO.

Hein? Qu'est-ce qu'il dit donc, bachelier?

FIGARO.

C'est que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, et qui ne sait manier que le

rasoir? Apprenez, monsieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, et que sans les envieux... ·

BARTHOLO.

Eh! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession?

FIGARO.

On fait comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah, parbleu! je dirois de belles sottises!

FIGARO.

Monsieur, vous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrère qui est-là rêvassant...

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je... je ne suis pas le confrère de monsieur.

FIGARO.

Non? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, *en colère.*

Enfin, quel sujet vous amène? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh

parbleu! monsieur, je viens vous raser, voilà tout : n'est-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah! oui, revenir! Toute la garnison prend médecine demain matin: j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre! Monsieur passe-t-il chez lui?

BARTHOLO.

Non, monsieur ne passe point chez lui. Eh mais... qui empêche qu'on ne me rase ici?

ROSINE, *avec dédain.*

Vous êtes honnête! Et pourquoi pas dans mon appartement?

BARTHOLO.

Tu te fâches? Pardon, mon enfant: tu vas achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, *bas, au comte.*

On ne le tirera pas d'ici! (*haut.*) Allons, l'Éveillé! la Jeunesse! le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à monsieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appelez-les! Fatigués, harassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher?

FIGARO.

Hé bien! j'irai tout chercher. N'est-ce pas dans votre chambre? (*bas, au comte.*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO *détache son trousseau de clef, et dit, par réflexion :*

Non, non, j'y vais moi-même. (*bas, au comte en s'en allant.*) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCÈNE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

FIGARO.

Ah! que nous l'avons manqué belle! Il alloit me donner le trousseau. La clef de la jalousie n'y est-elle pas?

ROSINE.

C'est la plus neuve de toutes.

SCÈNE VII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

BARTHOLO, *revenant, à part.*

Bon! je ne sais ce que je fais de laisser ici ce maudit barbier. (*à Figaro.*) Tenez. (*Il lui donne le trousseau.*) Dans mon cabinet, sous mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peste! il y feroit bon, méfiant comme vous êtes! (*à part, en s'en allant.*) Voyez comme le ciel protége l'innocence!

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas, au comte.*

C'est le drôle qui a porté la lettre au comte.

LE COMTE, *bas.*

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

BARTHOLO.

Tout considéré, j'ai pensé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre que de le laisser avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

ROSINE.

Il est bien poli, messieurs, de parler bas sans cesse! Et ma leçon? (*Ici l'on entend un bruit comme de la vaisselle renversée.*)

BARTHOLO, *criant.*

Qu'est-ce que j'entends donc! Le cruel barbier aura tout laissé tomber par l'escalier, et les plus belles pièces de mon nécessaire...! (*Il court dehors.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

Profitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce soir, je vous en conjure, madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous alliez tomber.

ROSINE.

Ah, Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalousie; et, quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé...

SCÈNE X.

ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE, FIGARO.

BARTHOLO.

Je ne m'étois pas trompé; tout est brisé, fracassé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte sur l'escalier. (*Il montre la clef au comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché une clef...

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef! L'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, cherchez-en un plus subtil.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DON BAZILE.

ROSINE, *effrayée, à part.*

Don Bazile...!

LE COMTE, *à part.*

Juste ciel!

FIGARO, *à part.*

C'est le diable!

BARTHOLO *va au-devant de lui.*

Ah! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suites? En vérité, le seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé sur votre état: demandez-lui, je partois pour vous aller voir; et s'il ne m'avoit point retenu...

BAZILE, *étonné.*

Le seigneur Alonzo...?

FIGARO *frappe du pied.*

Hé quoi, toujours des accrocs? Deux heures pour une méchante barbe!... Chienne de pratique!

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, messieurs...?

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il...

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, *plus étonné.*

La leçon de musique...! Alonzo...!

ROSINE, *à part, à Bazile.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre élève; vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah, ah!

BARTHOLO, *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre élève.

BAZILE, *stupéfait.*

Que mon élève...! (*bas.*) Je venois pour vous dire que le comte est déménagé.

BARTHOLO, *bas.*

Je le sais; taisez-vous.

BAZILE, *bas.*

Qui vous l'a dit?

BARTHOLO, *bas.*

Lui, apparemment.

LE COMTE, *bas.*

Moi, sans doute: écoutez seulement.

ROSINE, *bas, à Bazile.*

Est-il si difficile de vous taire?

FIGARO, *bas, à Bazile.*

Hum! grand escogriphe! Il est sourd!

BAZILE, *à part.*

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici? tout le monde est dans le secret.

BARTHOLO, *haut.*

Hé bien, Bazile, votre homme de loi...?

FIGARO.

Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, *à Bazile.*

Un mot : dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi?

BAZILE, *effaré.*

De l'homme de loi?

LE COMTE, *souriant.*

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi!

BAZILE, *impatienté.*

Eh non! je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, *à Bartholo, à part.*

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas, au comte.*

Vous avez raison. (*à Bazile.*) Mais quel mal vous a donc pris si subitement?

BAZILE, *en colère.*

Je ne vous entends pas.

LE COMTE *lui met, à part, une bourse dans la main.*

Oui : monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes?

FIGARO.

Il est pâle comme un mort!

BAZILE.

Ah! je comprends...

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO.

Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes vous sorti? On dit que cela se gagne. Allez vous coucher.

BAZILE, *au dernier étonnement.*

Que j'aille me coucher?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh! sans doute.

BAZILE, *les regardant tous.*

En effet, messieurs, je crois que je ne ferai pas mal de me retirer; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain toujours, si vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je serai chez vous de très bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bonsoir, monsieur Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte si j'y comprends rien; et sans cette bourse...

TOUS.

Bonsoir, Bazile, bonsoir.

BAZILE, *en s'en allant.*

Hé bien! bonsoir donc, bonsoir. (*Ils l'accompagnent tous en riant.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté Bazile.*

BARTHOLO, *d'un ton important.*

Cet homme-là n'est pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura saisi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parlait tout seul? Ce

que c'est que de nous! (*à Bartholo.*) Ah çà! vous décidez-vous cette fois? (*Il lui pousse un fauteuil très loin du comte, et lui présente le linge.*)

LE COMTE.

Avant de finir, madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (*Il s'approche et lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LE COMTE, *bas, à Rosine.*

Nous avons la clef de la jalousie, et nous serons ici à minuit.

FIGARO *passe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir? Si c'étoit une leçon de danse, on vous passeroit d'y regarder; mais du chant...! Ahi! ahi!

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil. (*Il rapproche sa tête.*)

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort? (*Bartholo prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violemment, et va derrière les amants écouter leur conversation.*)

LE COMTE, *bas, à Rosine.*

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici...

FIGARO, *de loin, pour avertir.*

Hem...! hem...!

LE COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, *passant entre deux.*

Votre déguisement inutile!

ROSINE, *effrayée.*

Ah...!

BARTHOLO.

Fort bien, madame! Ne vous gênez pas. Comment! sous mes yeux même, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte!

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, seigneur?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo!

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme! Moi! passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah! qu'est-ce que j'entends!

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut, je donnerai mon cœur et ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne et mon bien sont retenus contre toute justice. (*Rosine sort.*)

SCÈNE XIII.

BARTHOLO, LE COMTE, FIGARO.

BARTHOLO.

La colère me suffoque.

LE COMTE.

En effet, seigneur, il est difficile qu'une jeune femme...

FIGARO.

Oui, une jeune femme et un grand âge, voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! Lorsque je les prends sur le fait! Maudit barbier! il me prend des envies...

FIGARO.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi; d'honneur, il est fou.

FIGARO.

Il est fou, il est fou... (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

BARTHOLO *les poursuit.*

Je suis fou! Infames suborneurs, émissaires du diable, dont vous faites ici l'office, et qui puisse vous emporter tous... Je suis fou...! Je les ai vus comme je vois ce pupitre... et me soutenir effrontément...! Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Holà! quelqu'un... Ah! j'oublie que je n'ai personne... Un voisin, le premier venu, n'importe.

Il y a de quoi perdre l'esprit ! il y a de quoi perdre l'esprit !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Pendant l'entr'acte, le théâtre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage, et l'orchestre joue.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre est obscur.

SCÈNE I.

BARTHOLO; DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

Comment, Bazile, vous ne le connoissez pas! Ce que vous dites est-il possible?

BAZILE.

Vous m'interrogeriez cent fois, que je vous ferois toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du comte. Mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourroit que ce fût le comte lui-même.

BARTHOLO.

Quelle apparence? Mais à propos de ce présent, eh! pourquoi l'avez-vous reçu.

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord; je n'y entendois rien; et, dans les cas difficiles à juger, une bourse

d'or me paroît toujours un argument sans réplique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui est bon à prendre...

BARTHOLO.

J'entends, est bon...

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, *surpris.*

Ah! ah!

BAZILE.

Oui: j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations. Mais allons au fait: à quoi vous arrêtez-vous?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder?

BAZILE.

Ma foi non, docteur. En toute espèce de biens, posséder est peu de chose; c'est jouir qui rend heureux: mon avis est qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer...

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidents?

BAZILE.

Eh, eh! monsieur... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à son cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Épousez, docteur, épousez.

BARTHOLO.

Aussi ferai-je, et cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raison.

BAZILE.

La calomnie, docteur, la calomnie! Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise, et il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu : nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plus tôt?

BAZILE.

Impossible : le notaire est retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage?

BAZILE.

Oui, chez le barbier Figaro : c'est sa nièce qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa nièce? Il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle est du complot. Que diable...

BAZILE.

Est-ce que vous penseriez...?

BARTHOLO.

Ma foi, ces gens-là sont si alertes. Tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le notaire. Qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO.

Je vous reconduis. N'ont-ils pas fait estropier tout mon monde par ce Figaro ! Je suis seul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon passe-partout; je vous attends: je veille; et vienne qui voudra,

hors le notaire et vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCÈNE II.

ROSINE, *sortant de sa chambre.*

Il me sembloit avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais temps même étoit propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne... Ah, Lindor! si vous m'aviez trompée.....! Quel bruit entends-je...? Dieu! c'est mon tuteur. Rentrons.

SCÈNE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *rentre avec de la lumière.*

Ah, Rosine! puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement...

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, et j'ai des choses très pressées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous, monsieur? N'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour?

BARTHOLO.

Rosine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment, de grace.

ROSINE, *à part.*

S'il alloit venir!

BARTHOLO *lui montre sa lettre.*

Connoissez-vous cette lettre?

ROSINE *la reconnoît.*

Ah, grand Dieu...!

BARTHOLO.

Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire des reproches: à votre âge on peut s'égarer; mais je suis votre ami; écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au comte Almaviva...

ROSINE, *étonnée.*

Au comte Almaviva!

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux est ce comte : aussitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE.

Le comte Almaviva...!

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant et crédule; mais apprenez dans quel piége on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis! le plus abominable complot entre Almaviva, Figaro et cet Alonzo, cet élève supposé de Bazile, qui porte un autre nom, et n'est que le vil agent du comte, alloit vous entraîner dans un abyme dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, *accablée.*

Quelle horreur...! Quoi, Lindor....! quoi ce jeune homme...!

BARTHOLO, *à part.*

Ah! c'est Lindor.

ROSINE.

C'est pour le comte Almaviva... C'est pour un autre...

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée.*

Ah! quelle indignité...! Il en sera puni. — Monsieur, vous avez desiré de m'épouser?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes sentiments.

ROSINE.

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO.

Hé bien! le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'est pas tout. O ciel! suis-je assez humiliée! Apprenez que dans peu le perfide ose entrer par cette jalousie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO, *regardant au trousseau.*

Ah, les scélérats! Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.*

Ah, monsieur! et s'ils sont armés?

BARTHOLO.

Tu as raison; je perdrois ma vengeance. Monte chez Marceline; enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, et l'attendre auprès de la maison. Arrêtés comme voleurs,

nous aurons le plaisir d'en être à-la-fois vengés et délivrés; et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE, *au désespoir*

Oubliez seulement mon erreur. (*à part.*) Ah! je m'en punis assez!

BARTHOLO, *s'en allant.*

Allons nous embusquer. A la fin, je la tiens. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ROSINE.

Son amour me dédommagera... Malheureuse... (*Elle tire son mouchoir et s'abandonne aux larmes.*) Que faire...? Il va venir. Je veux rester, et feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif... Ah! j'en ai grand besoin. Figure noble! air doux! une voix si tendre...! Et ce n'est que le vil agent d'un corrupteur! Ah, malheureuse! malheureuse...! Ciel! on ouvre la jalousie! (*Elle se sauve.*)

SCÈNE V.

LE COMTE; FIGARO, *enveloppé d'un manteau, paroît à la fenêtre.*

FIGARO *parle en dehors.*

Quelqu'un s'enfuit; entrerai-je?

LE COMTE, *en dehors.*

Un homme?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'est Rosine, que ta figure atroce aura mise en fuite.

FIGARO *saute dans la chambre.*

Ma foi, je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre et les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il saute à son tour.*) A nous la victoire.

FIGARO *jette son manteau.*

Nous sommes tout percés. Charmant temps pour aller en bonne fortune! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui ; mais pour un confident...? Et si quelqu'un alloit nous surprendre ici?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi? J'ai bien une autre inquiétude : c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ la maison du tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois passions toutes-puissantes sur le beau sexe : l'amour, la haine, et la crainte.

LE COMTE *regarde dans l'obscurité.*

Comment lui annoncer brusquement que le notaire l'attend chez toi pour nous unir? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus, si son amour est tel que vous le desirez, vous lui direz qui vous êtes ; elle ne doutera plus de vos sentiments.

SCÈNE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

(Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.)

LE COMTE.

La voici. — Ma belle Rosine...!

ROSINE, *d'un ton très composé.*

Je commençois, monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude...! Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné; mais quelque asile que vous choisissiez, je jure mon honneur...

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avoit pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier.

LE COMTE.

Vous, Rosine! la compagne d'un malheureux! sans fortune, sans naissance...

ROSINE.

La naissance, la fortune! Laissons là les jeux du hasard et si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, *à ses pieds.*

Ah, Rosine! je vous adore...!

ROSINE, *indignée.*

Arrêtez, malheureux...! Vous osez profaner...! Tu m'adores...! Va! tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendois ce mot pour te détester. Mais, avant de t'abandonner au remords qui t'attend, (*en pleurant.*) apprends que je t'aimois; apprends que je faisois mon bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor! j'allois tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, et l'indignité de cet affreux comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma foiblesse. Connois-tu cette lettre?

LE COMTE, *vivement.*

Que votre tuteur vous a remise?

ROSINE, *fièrement.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieu, que je suis heureux! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance, et je n'ai pu trouver l'in-

stant de vous en informer. Ah, Rosine! Il est donc vrai que vous m'aimez véritablement...!

FIGARO.

Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même...

ROSINE.

Monseigneur! Que dit-il...?

LE COMTE, *jetant son large manteau, paroît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes! il n'est plus temps de vous abuser : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'est point Lindor; je suis le comte Almaviva, qui meurt d'amour, et vous cherche en vain depuis six mois.

ROSINE *tombe dans les bras du comte.*

Ah...!

LE COMTE, *effrayé.*

Figaro!

FIGARO.

Point d'inquiétude, monseigneur; la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses: la voilà, la voilà qui reprend ses sens. Morbleu! qu'elle est belle!

ROSINE.

Ah, Lindor...! Ah, monsieur! que je suis coupable! J'allois me donner cette nuit même à mon tuteur.

LE COMTE.

Vous, Rosine!

ROSINE.

Ne voyez que ma punition! J'aurois passé ma vie à vous détester. Ah, Lindor! le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer?

FIGARO *regarde à la fenêtre.*

Monseigneur, le retour est fermé; l'échelle est enlevée.

LE COMTE.

Enlevée!

ROSINE, *troublée.*

Oui, c'est moi... c'est le docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il ma trompée. J'ai tout avoué, tout trahi: il sait que vous êtes ici, et va venir avec main-forte.

FIGARO *regarde encore.*

Monseigneur, on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, *courant dans les bras du comte, avec frayeur.*

Ah, Lindor...!

LE COMTE, *avec fermeté.*

Rosine, vous m'aimez! Je ne crains personne; et vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard...!

ROSINE.

Non, non; grace pour lui, eher Lindor! Mon cœur est si plein, que la vengeanee ne peut y trouver placc.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DON BAZILE, LE NOTAIRE.

FIGARO.

Monseigneur, c'est notre notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui.

BAZILE.

Ah! qu'est-ce que j'aperçois?

FIGARO.

Eh! par quel hasard, notre ami...?

BAZILE.

Par quel accident, messieurs...

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints?

LE COMTE.

Oui, monsieur. Vous deviez unir la signora Rosine et moi cette nuit chez le barbier Figaro; mais nous avons préféré cette maison, pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à son excellence monsieur le comte Almaviva ?

FIGARO.

Précisément.

BAZILE, *à part.*

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-partout...

LE NOTAIRE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage, monseigneur; ne confondons point : voici le vôtre ; et c'est ici celui du seigneur Bartholo avec la signora... Rosine aussi? Les demoiselles apparemment sont deux sœurs qui portent le même nom?

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoin. (*Ils signent.*)

BAZILE.

Mais votre excellence... Je ne comprends pas.

LE COMTE.

Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse, et tout vous étonne.

BAZILE.

Monseigneur... Mais si le docteur...

LE COMTE, *lui jetant une bourse.*

Vous faites l'enfant! Signez donc vite.

BAZILE, *étonné.*

Ah! ah...!

FIGARO.

Où donc est la difficulté de signer?

BAZILE, *pesant la bourse.*

Il n'y en a plus: mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids... (*Il signe.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUAZILS; DES VALETS, *avec des flambeaux.*

BARTHOLO *voit le comte baiser la main de Rosine, et Figaro qui embrasse grotesquement don Bazile : il crie en prenant le notaire à la gorge.*

Rosine avec ces fripons! Arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'est votre notaire.

BAZILE.

C'est votre notaire. Vous moquez-vous?

BARTHOLO.

Ah! don Bazile. Eh! comment êtes-vous ici?

BAZILE.

Mais plutôt, vous, comment n'y êtes-vous pas?

L'ALCADE, *montrant Figaro.*

Un moment; je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues?

FIGARO.

Heure indue? Monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs je suis de la compagnie de son excellence monseigneur le comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva!

L'ALCADE.

Ce ne sont donc pas des voleurs?

BARTHOLO.

Laissons cela. Par-tout ailleurs, monsieur le comte, je suis le serviteur de votre excellence; mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici sans force; mais ce qui en a beaucoup est la préférence que mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Rosine?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement? Ne devois-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur? Je le suis.

BAZILE.

Quand je vous disois que c'étoit le comte lui-même, docteur!

BARTHOLO.

Que m'importe, à moi? plaisant mariage! Où sont les témoins?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux messieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile, vous avez signé?

BAZILE.

Que voulez-vous? ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'arguments irrésistibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ses arguments. J'userai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abusant.

BARTHOLO.

La demoiselle est mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle, à toi, maître fripon?

LE COMTE.

Mademoiselle est noble et belle; je suis homme de qualité, jeune et riche; elle est ma femme : à ce titre, qui nous honore également, prétend-on me la disputer?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des lois; et monsieur, que vous avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile résistance au plus honorable mariage indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il consente à tout, et je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité.*

Ils étoient tous contre moi ; je me suis fourré la tête dans un guêpier !

BAZILE.

Quel guêpier ! Ne pouvant avoir la femme, calculez, docteur, que l'argent vous reste, et...

BARTHOLO.

Eh ! laissez-moi donc en repos, Bazile ! Vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, moi ! A la bonne heure, je le garde ; mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine. (*Il signe.*)

FIGARO, *riant.*

Ha, ha, ha ! monseigneur, ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais, messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux demoiselles qui portent le même nom ?

FIGARO.

Non, monsieur, elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, *se désolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que

le mariage fût plus sûr! Ah! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO.

Faute de sens. Mais soyons vrais, docteur; quand la jeunesse et l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher peut bien s'appeler à bon droit la *Précaution inutile.*

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR BEAUMARCHAIS. . . . . Pag. 1
EUGÉNIE. 3
LE NÉGOCIANT DE LYON, OU LES DEUX AMIS. . 123
LE BARBIER DE SÉVILLE, OU LA PRÉCAUTION INUTILE. 169

FIN DE LA TABLE.

2866 4

PQ
1956
A1
1822
t.1

Beaumarchais, Pierre
Augustin Caron de
Chefs-d'oeuvre
dramatiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY